This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

M. Phiquepal, ingénieur

Vet. Fr. II A. 1016

ZAHAROFF

M. Phiquepal, ingénieur

Vet. Fr. II A. 1016

ZAHAROFF

Bought from Librairie Henri IV

MÉMOIRES

DE

RIGOBERT ZAPATA.

MÉMOIRES

DE

RIGOBERT ZAPATA,

PUBLIÉS

PAR M. DE LIGNAC,

Auteur de l'Homme & de la Femme, considérée physiquement dans l'état du Mariage.

PREMIÈRE PARTIE.

A LILLE,
Chez C. F. J. LEHOUCQ, Libraire;
rue de Saint Nicolas.

M, DCC. LXXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 4 JAN 1973
OF OXFORD
LIBRARY

L'ÉLEVE DE LA SOCIÉTÉ, OU MÉMOIRES DE RIGOBERT ZAPATA.

CHAPITRE PREMIER.

Faits qui précédèrent la naiſſance de Zapata.

ON trouve volontiers dans chaque famille un individu qui s'élevant, plus ou moins, au deſſus des autres, en eſt comme *l'eſprit*. Voilà ce qui conſole tant d'hommes de ne donner à la ſociété que

Tant que durèrent ces conteſtations, Paul Zapata n'oſoit s'expoſer à faire un enfant au hazard; je n'aurois probablement jamais exiſté s'il n'eut paru ſur la ſcène un charlatan obſcur qui promit à mon père de lui faire procréer un individu qui ſeroit l'étonnement de ſon ſiècle.

L'Eſculape nouveau preſcrivit à ceux qui devoient être les auteurs de ma naiſſance, un régime qu'il crut néceſſaire aux circonſtances. Il s'étoit apperçu que mon père & ma mère étoient favoriſés de cet embonpoint qui n'annonce pas le génie. Il faut, leur dit-il, faire uſage d'alimens perfectionnés, épurés, ſpiritualiſés en quelque manière, & capables de porter dans le ſang une plus grande abondance de particules pures & déliées. Ne vous y trompez pas, ajouta-t'il, les Cuiſiniers devroient être les ſeuls précepteurs du genre humain; s'ils ſavoient juſqu'à quel point ils peuvent influer ſur l'univers, quelle idée ſublime n'auroient-ils pas d'un art qui peut occaſionner des révolutions capables d'étonner l'eſprit humain! Je

vois de grands politiques épuiſer vainement leur imagination pour découvrir les cauſes ſecrettes de certains événemens : ils s'efforcent de pénétrer dans les cabinets des Princes, ... C'eſt dans leur cuiſine qu'il faut chercher les cauſes de tout ce qui ſe paſſe dans ces cabinets. L'hiſtoire ne nous a pas tranſmis de détails ſur les cuiſiniers d'Alexandre, de Tamerlan, de Thamas Kouli-Kan, & de tant d'autres conquérans qui ont ravagé la terre, & c'eſt réellement ce qu'il y avoit de plus important à obſerver aux yeux des Philoſophes. Au reſte, il ne s'agit point ici d'occaſionner la deſtruction, l'anéantiſſement des Empires; des motifs plus doux me portent à vous être utile, & c'eſt de quoi nous allons nous occuper.

Paul Zapata ayant trouvé admirables les raiſons de Frontazini, (c'eſt le nom que portoit alors le Charlatan) ils s'occupèrent du ſoin important de découvrir un habile cuiſinier, capable de ſeconder leurs intentions avec toute l'exactitude qu'exigeoit la difficulté de l'entrepriſe. On ſe pourvut de la

ſcience du Maître d'Hôtel Cuiſinier ; des *Dons de Comus ;* de la *Lettre d'un Patiſſier Anglois au nouveau Cuiſinier François* ; ces ouvrages philoſophiques furent commentés par Frontazini, & remis enſuite à l'homme eſſentiel qui devoit être chargé de l'ordonnance de la table de mon père.

Quelque temps après ma mère devint enceinte ; mon père ſe livrant aux tranſports d'une joie exceſſive, annonça cette nouvelle à notre famille, & lui fit part auſſi des eſpérances qu'il avoit conçues au ſujet de l'enfant à naître.

Il reçut les complimens de félicitation d'une partie de nos parens. Je dis d'une partie, car la diviſion ſe mit entr'eux, les uns voulant parier que j'aurois beaucoup d'eſprit, & les autres, au contraire, que je ne ſerois qu'un ſot. Je n'entreprendrai pas d'expoſer dans un grand détail les probabilités qu'il y avoit pour ſoutenir l'un ou l'autre ſentiment. C'eſt aſſez de dire que le flambeau du Génie n'ayant encore brillé ſur aucune des têtes, qui juſqu'alors avoient paru

dans notre *bonne* famille, on avoit quelque raison de croire que mon intelligence ne discorderoit pas dans cette harmonie; tandis que l'on pouvoit opposer que la Nature aimant à varier ses ouvrages, & ennuyée peut-être de jeter tant de cerveaux dans un même moule, produiroit enfin un individu supérieur aux autres.

Le temps qui s'écoula entre l'époque de la grossesse de ma mère & celle de ma naissance, fut employé à consulter d'habiles maîtres pour mon éducation, car il faut observer que le Docteur Frontazini avoit donné à mon père le choix du sexe dans ce qui devoit résulter de ses opérations, & que Paul Zapata n'avoit point hésité à demander un homme.

Chacun des maîtres qui furent consultés proposèrent leur système, & les plus singuliers étoient volontiers du goût de mon père. Après avoir saisi, balancé, adopté, rejeté plusieurs opinions, il en embrassa une à laquelle il crut devoir se tenir. C'étoit un système d'éducation mixte, au moyen du-

quel je devois être élevé physiquement, en partie selon la nature, en partie selon la société. Après avoir mûrement examiné son plan, Paul Zapata se couchoit chaque jour très-satisfait, & son sommeil étoit délicieux, parce qu'il lui procuroit, sur le bruit que je ferois bientôt, les plus beaux rêves que l'on puisse imaginer.

Il n'en étoit pas de même de ma mère; le nouveau régime qui lui étoit imposé altéroit peu à peu sa constitution robuste: en voulant subtiliser l'esprit on atténuoit le corps; elle auroit eu même beaucoup de peine à résister aux indispositions de son état, si, de temps en temps, une femme zélée qui la servoit, n'eût tempéré les ordonnances rigides de l'homme merveilleux qui dispensoit l'esprit.

Ceux qui avoient parié pour mon père, ont soutenu opiniâtrement que j'aurois été un prodige sans cette distraction de régime: leurs antagonistes prétendirent, au contraire, que jamais je n'eusse vu le jour si l'on eut suivi, à la rigueur, les volontés de Frontazini.

CHAPITRE II.

Naiſſance de Zapata, & ce qui s'enſuivit.

ON avoit tout préparé pour mon entrée dans le monde ; déjà mon père s'impatientoit des retards, lorſqu'enfin je parus.

En vain entreprendrois-je de peindre la joie exceſſive de Paul Zapata : en me preſſant dans ſes bras pour la première fois, il crut reconnoître ſur mon front le ſceau du génie..... Que je vous ai d'obligation ! diſoit-il, au Docteur, vous pouvez tout exiger de ma reconnoiſſance. Il n'eſt pas temps, répondoit tranquillement le Frontazini ; vous ne voyez rien encore, attendez que votre fils ouvre les yeux.... l'œil eſt le miroir de l'ame ; c'eſt par-là que vous jugerez avec plus de certitude. Quel homme ! quel homme ! s'écrioit mon père.

Le moment deſiré arriva ; j'ouvris les yeux au milieu d'une nombreuſe aſſemblée. Ce

fut alors que Frontazini déploya son éloquence : il ne tint pas à lui que les spectateurs ne visſent ſur mes traits, encore informes, tout ce que mon père y avoit déja vu par les yeux de la foi. Les perſonnes, non prévenues, ſortirent en diſant tout bas, cet enfant n'aura rien à reprocher à ſes frères, la nature ne paroît pas avoir ici varié ſes productions ; Monſieur Zapata eſt une dupe, & Frontazini un frippon.

Certain antiquaire, auſſi ſingulier dans ſon genre que mon père l'étoit dans le ſien, avoit été choiſi pour me tenir ſur les Fonds de Baptême ; & la marraine étoit une femme qui, avec des prétentions au bel eſprit, avoit encore le ridicule de déteſter tout ce qui n'émanoit pas de la Capitale : ce ne fut qu'après les inſtances les plus vives qu'on parvint à la réſoudre à me préſenter à l'Egliſe ; elle s'imaginoit que c'auroit été choquer ſes principes que d'être la marraine d'un enfant fait en province. On peut croire que ces deux perſonnages contraſtoient ſingulièrement avec les autres.

Frontazini m'ayant annoncé comme devant être un grand homme, & Monsieur Ducoin, mon parrain, ne connoissant de grands hommes que ceux qui avoient vécu dans les siècles éloignés, il cherchoit dans mes traits, avec beaucoup d'attention, quelque ressemblance avec les anciens dont il possédoit les effigies. Il apportoit donc chaque jour des médailles, & cherchoit gravement les rapports qu'elles pouvoient avoir avec ma physionomie. Il croyoit avoir réussi, mais à chaque instant l'illusion se dissipoit; les plus légères circonstances renversoient ses conjectures; dans un instant j'avois quelque ressemblance avec Alexandre, le moment d'après on me donnoit le profil de Socrate: j'ai eu pendant douze heures les traits de Lucien, qui furent éclipsés par la gravité de Caton. Enfin, si l'on en croit mon père, Monsieur Ducoin, & sur-tout Frontazini, fourbe adroit qui savoit se plier à tout, mon visage durant les premiers mois de mon enfance, donna successivement une esquisse des portraits des hommes célèbres dont l'antiquité se glorifie.

Il n'en falloit pas autant pour faire tourner la tête à mon père ; auſſi dès-lors fut-il regardé comme un homme chez lequel le cerveau faiſoit mal ſes fonctions. Il devint, en peu de jours, la fable de la ville ; & notre famille fut regardée comme beaucoup d'autres, que l'on trouve d'eſpace en eſpace ſur la ſurface du Globe, qui apprêtent à rire à leurs voiſins, & que l'on nomme familles *originales*.

Ma mère, la plus tendre des mères, méritoit bien d'être exceptée. Les ſoins qu'elle prit de moi, les pleurs qu'elle répandit ſur les ridicules de ſon époux, auroient dû obtenir grace au tribunal du public, ſi ce tribunal étoit toujours juſte : mais la malignité humaine, cherche tout ce qui peut l'exercer, elle s'y attache, & ronge avec une ſatisfaction cruelle les objets qui, le plus ſouvent, méritent des égards. On fit courir des Vaudevilles contre les Zapata, dans leſquels Frontazini n'étoit pas épargné, & c'eſt ce que les méchans firent de mieux. Mon père ſe fit chanter les couplets & rit beaucoup ;

les chagrins de ſa femme augmentèrent ; Frontazini n'en devint en apparence ni plus gai ni plus triſte, mais en fourbe habile il crut qu'il étoit temps de quitter la ſcène.

CHAPITRE III.

Converſation entre Paul Zapata & le Docteur Frontazini. Départ du Docteur.

QUe dites-vous, Docteur, de la rage des envieux, & de leur acharnement contre moi? dit un jour Paul Zapata, au Charlatan qui le jouoit; je réponds, dit celui-ci, que leurs mauvaiſes plaiſanteries doivent de plus en plus vous réjouir. Si les plus grands hommes furent perſécutés à proportion de ce qu'ils s'annoncèrent prématurément, qu'il eſt beau, Seigneur Zapata, de voir votre fils attaqué dès ſon berceau! Vous devez être ravi, que non ſatisfaits des efforts que font vos ennemis pour obſcurcir les rayons qui doivent les éblouir un jour, ils dirigent encore leurs traits ſur vous. —— Je n'en ſuis pas fâché, & la joie que je manifeſte en eſt une preuve éclatante. —— C'eſt moi que le public paroît attaquer avec

plus d'acharnement, mais me croyez-vous capable de souffrir ſes odieuſes imputations ſans chercher à me venger? —— Oui, cher Docteur, les grands hommes. —— Il n'en eſt guère qui reçoivent tranquillement les injures d'un certain genre : que l'on attaque ma probité, j'y conſens; eh! que ſerois-ce des hommes qui, comme moi, ſe dévouent au bien public, s'ils ne ſe mettoient au deſſus de ces petites tracaſſeries; mais flétrir la ſcience..... La ſcience! Voilà ce que nous ne pouvons pardonner. — Il eſt un moyen de vous venger, en confondant nos ennemis communs; répandez l'eſprit dans ma famille. Un enfant! c'eſt n'avoir rien. Je veux, Docteur, je veux multiplier..... Je vous ai connu trop tard, mais nous pouvons tout réparer. —— Seigneur Zapata, ce qui eſt fait eſt fait. —— Eh! qui vous a dit qu'il ne reſtoit rien à faire! —— Vous me rappellez ce que j'avois à vous dire; oui, il reſte beaucoup à faire..... Vous n'êtes pas le ſeul à qui mes ſecours ſoient néceſſaires : je veux vous communiquer vingt

lettres des plus preſſantes. —— Quoi! vous pourriez me quitter? —— Mais, il le faut, ma gloire y eſt intéreſſée. Au reſte ne craignez rien, le plus important eſt fait. Nous entretiendrons une correſpondance qui ſuffira pour vous conduire..... Quoiqu'éloigné de vous, je dirigerai vos opérations. —— Ne pourriez-vous pas, en reſtant ici, conduire également vos entrepriſes éloignées? —— Non, il m'eſt impoſſible, abſolument impoſſible. Il faut que d'une race, où depuis vingt générations aucun homme n'eſt ſorti avec le ſens commun, vous m'entendez, ce qu'on appelle pas le ſens commun, où chaque individu naît conſtamment imbécille de père en fils, il faut, dis-je, que d'une ſouche auſſi ingrate, je tire enfin un homme d'eſprit..... L'opération ſera brillante! & voilà Monſieur Zapata, comment je réponds à mes ennemis. —— Eh! que dirois-je aux miens, moi? —— Rien; attendez que votre fils puiſſe parler, & ce ſera lui qui leur répondra. A l'égard des ſoins qui doivent vous occuper pour perfectionner ſon éducation,

vous

tous recevrez mes conseils. J'ai néanmoins à vous faire quelques observations d'après lesquelles vous jugerez de la confiance que j'ai en vous. Voici le secret de mon art. Les précautions que j'ai prises jusqu'à présent assurent à Rigobert Zapata, l'esprit dans toute l'étendue de sa signification : ainsi, à tel état que vous le destiniez, il donnera des preuves d'une sagacité au dessus du vulgaire : mais cela ne suffit pas ; il faut que comme l'aigle qui perce la nue il s'élève au dessus de ses contemporains, qu'il en soit séparé par une distance immense ; il faut, en un mot, que, tel état qu'il puisse embrasser, il parvienne au sommet de l'édifice dès qu'il se sera présenté aux degrés par lesquels on y monte. Vous avez pu observer les moyens que j'employai pour combler vos vœux : c'est dans la même source que vous devez puiser afin de perfectionner votre ouvrage. Oui, c'est le régime seul qui peut faire de votre fils tout ce qu'il vous plaira. Le souhaitez-vous guerrier intrépide, magistrat célèbre, commerçant heureux, financier du premier ordre ?

Voici un manuscrit précieux dans lequel vous trouverez les préparations savantes de la cuisine moderne adaptées aux différens états de la société pour lesquels on se destine. Je vous ai dévoilé les derniers mystères de mon art, adieu, Seigneur Zapata, mandez-moi le succès de vos opérations.

Il fallut bien que mon père consentît au départ de Frontazini, qui ne s'éloigna néanmoins qu'après avoir été magnifiquement récompensé de ses services.

Le Livre qui étoit demeuré entre les mains de mon père, fut la seule consolation qu'il eut après le départ de son Docteur. Il le parcourut avec empressement; & vit, non sans ressentir la joie la plus vive, qu'il avoit entre les mains des moyens très-simples pour opérer de grandes choses. L'ouvrage étoit divisé par chapitres, & chacun de ceux-ci en plusieurs paragraphes. Il s'y trouvoit certainement de quoi exercer la crédulité du bon Zapata. On y donnoit des recettes très-simples pour réussir dans les arts & les sciences; & cela, d'après les principes que Fron-

tiini avoit posés lorsqu'il entreprit de perfectionner notre race. Mon parrain fut consulté sur le choix & l'application que l'on me devoit faire du livre merveilleux avec lequel on devoit opérer des prodiges, mais ne pouvant s'accorder avec mon père, ils finirent par se brouiller.

CHAPITRE IV.

Soins de Paul Zapata pour l'éducation de Rigobert. Voyage en Angleterre. Singularités de M. Poock.

CEpendant, malgré toutes les précautions de mon père, j'avois quitté le ſein maternel; je commençois à parler, à marcher, ſans que d'autres que lui viſſent, dans mon individu, les merveilles qui devoient déjà s'y manifeſter. Sur le bruit que faiſoient ſes extravagances, ou plutôt ſa ſotte crédulité, il recevoit, de temps en temps, la viſite de certains fournois, mauvais plaiſans de la plus maligne eſpèce, auxquels chaque fois il apprêtoit à rire. Ils flattoient les ridicules de mon père avec tant d'adreſſe qu'ils avoient obtenu ſa confiance. J'ouvrois la bouche, l'oracle alloit parler. M'échappoit-il un mot au hazard, c'étoit le réſultat

de vingt combinaisons surprenantes à mon âge. Ne disois-je mot, tête pensante ! s'écrioit l'un avec chaleur ; il m'étonne, ajoutoit froidement un second ; & leur admiration se terminoit toujours par féliciter mon père du bonheur qu'il avoit su se procurer.

Les regards malins & composés de ceux qui m'approchoient, leurs acclamations singulières, ajoutoient encore à une timidité naturelle, ou si l'on veut, à une sorte d'imbécillité dont toutes mes actions portoient l'empreinte. Néanmoins je n'étois pas dupe des louanges, & ceux qui me les prodiguoient étoient ceux que j'aimois le moins. J'aurois dû, par cette raison, chérir mes frères & sœurs qui, dès que mon père étoit absent, s'acharnoient à me lutiner ; mais leurs mauvais traitemens m'irritoient. Animés par la jalousie, ils cherchoient à se venger de l'indifférence qu'on leur témoignoit, & de la préférence qui m'étoit accordée.

Je ne sais si cette antipathie que mon père remarqua entre ses enfans lui fit une vive impression, ou s'il désespéra de conduire à

bien mon éducation tant que je ſerois au milieu de ma famille ; ou ſi le ſilence de Frontazini, dont il n'avoit pu ſe procurer aucune nouvelle, l'inquiétoit, mais après avoir paru fort agité durant quelques jours, il déclara à ma mère qu'il avoit deſſein de me confier à quelqu'un qui ſe chargeroit, & ſuivant ſes principes, de veiller à mon éducation. Il ne communiqua même à perſonne le lieu où il devoit me conduire, & ayant mis ordre à ſes affaires, nous partîmes en dirigeant notre route vers un port de mer où l'on pouvoit s'embarquer pour l'Angleterre. C'étoit effectivement chez les Anglois que Paul Zapata avoit deſſein de me conduire. Mais il eſt à propos que l'on ſache ce qui l'avoit déterminé à faire ce voyage.

Quoique le ſilence de Frontazini dût beaucoup l'inquiéter, trop aveuglé pour croire que cet homme fût un Charlatan, & comptant toujours ſur ſon précieux Recueil ; il n'avoit rien rabattu des idées avantageuſes qu'il avoit de moi. Il crut ſeulement qu'il étoit néceſſaire que je fuſſe éloigné de mes

parens, dont les tracasseries continuelles commençoient à le fatiguer. Il s'agissoit de trouver un homme en état d'apprécier le but vers lequel je paroîtrois me diriger; il falloit de plus que cet homme, (& voilà ce qu'il y avoit de difficile) eut la même crédulité que mon père pour les promesses éblouissantes de Frontazini.

Un homme merveilleux faisoit alors beaucoup de bruit dans une province de l'Angleterre; & néanmoins cet homme, par lui-même ne devoit pas en faire beaucoup, car il ne disoit au plus que six paroles en huit jours: mais la renommée s'opiniâtroit à le favoriser, & il jouissoit d'une réputation étonnante pour une sorte d'éducation qu'il donnoit aux enfans qui lui étoient confiés. C'étoit à ce Philosophe taciturne que l'on me conduisoit; mon père sur tout ce qu'on lui avoit dit touchant M. Poock, (c'est le nom du personnage) le regardoit comme le seul homme capable de seconder toutes ses vues.

Que l'on ne soit pas surpris de ce que Paul Zapata s'étoit ainsi résolu à m'expatrier;

il avoit tant de fois entendu déclamer contre l'éducation françoise, que s'il n'eut pas trouvé ce qu'il croyoit convenir chez les Anglois, il m'eut été peut-être chercher des Précepteurs chez les Hurons ou les Topinambours, plutôt que de me laisser conduire par ses compatriotes.

Ce ne fut pas sans étonnement, que, dans le Paquebot qui nous conduisit à Douvres, mon père observa qu'il étoit le seul qui conduisit un enfant en Angleterre pour être sous les yeux de M. Poock. Il s'étoit imaginé que chacun devoit s'empresser à procurer l'éducation Angloise à ses enfans depuis que l'on savoit qu'il y avoit un homme aussi habile. Voilà bien nos François, disoit-il; ils veulent tout faire chez eux; quelle présomption ridicule! Je suis le seul qui vais rendre justice aux talens de M. Poock; je vais réparer l'injure que ma nation fait à un grand homme.

Pendant la traversée mon père entretenoit les passagers de tout ce qui me concernoit: heureusement pour lui, le petit vaisseau

leau ne portoit que de silencieux Bretons qui, accoutumés à voir parmi eux des hommes aussi singuliers que l'etoit Paul Zapata, ne voulurent pas même se divertir à ses dépens. Ce procédé généreux lui donna la plus haute idée de la nation chez laquelle il alloit aborder, & où nous arrivâmes enfin heureusement.

A peine fûmes-nous débarqués que nous vîmes une troupe de jeunes gens que l'on destinoit à faire le même trajet que nous, mais dans l'intention de leur chercher des maîtres d'éducation en France. Ce procédé surprit étrangement mon père; mais il trouva bientôt dans ses réflexions de quoi fortifier le dessein qu'il avoit de me laisser sous la férule du Docteur Poock, vers lequel nous dirigeâmes notre route. Voici le portrait de cet homme célèbre.

M. Poock, d'une taille haute, d'une constitution qui annonçoit la force, avoit un extérieur imposant qu'il devoit à des yeux hagards, qu'à peine on découvroit sous d'énormes sourcils; une barbe épaisse, ombra-

geoit un menton aigu qui contrastoit merveilleusement avec un nez applati, sous lequel se trouvoit une bouche énorme, qu'heureusement le maître n'ouvroit pas volontiers. Telle étoit en gros la figure du Docteur; & malgré les inductions qu'en pourroient tirer les physionomistes, le possesseur de ce visage étoit honnête-homme. Mais un honnête-homme peut être rebutant, singulier, & celui-ci en étoit une preuve frappante.

La singularité de M. Poock la plus intolérable, & celle aussi qu'on lui pardonnoit le moins facilement, étoit de croire qu'aucune autre personne que lui eut le sens commun. Voilà la cause de son silence presque continuel. Il écoutoit les hommes, mais il ne leur répondoit presque jamais, persuadé que personne n'auroit assez d'esprit pour l'entendre. La génération future fixoit seule son attention, & même les enfans dont il dirigeoit la jeunesse ne l'intéressoient que relativement à leur postérité. Ceux qui entendirent autrefois parler cet homme, (car il n'avoit pas toujours été aussi silencieux,)

exposent ainsi son système, d'après ce qu'il en a dit, & d'après ce que l'on avoit pu recueillir de sa conduite envers ses élèves.

» L'espèce dégénère, c'est une machine » dont il faut rétablir les ressorts. La force » de l'ame peut seule nous faire exécuter » de grandes choses : point d'ame forte » dans un corps foible. Rétablissons le corps » & l'ame jouira de toute son activité. Il » n'y a plus rien à espérer des hommes dé- » cidés tels : attachons-nous à leurs enfans; » fortifions leurs organes. Ce sera peut-être » peu de chose pour eux, mais les enfans » de ces derniers feront des hommes à qui » l'on pourra commencer à parler. »

D'après ces principes, M. Poock s'étoit attaché à rendre vigoureux les enfans qui lui étoient confiés. L'expérience lui ayant appris que le courage, la hardiesse, laissent prendre aux organes toute la force dont ils sont susceptibles; que la timidité, la frayeur les affoiblissent; il s'étoit attaché à détruire dans ses élèves ces mouvemens de surprise & de frayeur qui étonnent l'ame, & ébranlent les

organes en fatigant les reſſorts. M. Poock accoutumoit donc les enfans, dès l'âge le plus tendre, à ne rien craindre, pas même les dangers les plus évidens.

Lorſque nous arrivâmes chez le nouvel inſtituteur, on nous dit que les élèves étoient *en claſſe*. Nous entrâmes & nous les vîmes dans un eſpèce de jardin aſſez vaſte, où ils ſe livroient de toutes leurs forces à l'étude; & le genre dût en paroître nouveau à mon père. Les plus âgés ſe gourmoient rudement dans une enceinte deſtinée à ce genre d'étude; de plus petits s'eſſayoient à la courſe, en pourſuivant de jeunes animaux dreſſés à ce manège; d'autres s'exerçoient en ſautant; quelques-uns tranſportoient des fardeaux dont le poids étoit proportionné pour les différens âges; un baſſin rempli d'eau, étoit au milieu du gymnaſe, & de temps en temps quelqu'eſpiègle parvenoit à y faire tomber ceux qui n'étoient pas ſur leurs gardes.

M. Poock, occupé à diriger par des geſtes expreſſifs les études de ſa petite troupe, ne jeta pas ſeulement les yeux ſur nous. Une ef-

pèce de factotum qu'on pouvoit appeller l'interprête de M. Poock, (car il faiſiſſoit avec préciſion les geſtes de ſon maître & les traduiſoit, pour ainſi dire, en langue vulgaire,) nous preſenta à lui; ayant conſidéré, avec beaucoup d'attention, la phyſionomie des Zapata, il fit ceſſer les exercices, & paſſa dans un appartement où nous le ſuivîmes. Après avoir fait un ſigne qui annonçoit que l'on pouvoit s'aſſeoir & parler, M. Poock entendit de la bouche de mon père, l'hiſtoire de ma formation, celle de ma naiſſance, & le détail des événemens qui s'enſuivirent; il paſſa enſuite à l'éloge du fameux recueil que lui avoit laiſſé Frontazini. Les ſpectateurs ne purent s'empêcher de rire de la bonhommie de mon père; mais ils éclatèrent bien davantage, orſqu'après un geſte du ſourcilleux Poock, Chriſtophe Edouard, ſon interprête, ôta froidement des mains de mon père le livre qu'il tenoit & dont il faiſoit l'éloge, & le jeta dans le feu, où il fut conſumé en un inſtant.

Cette violence ſurprit mon père au point

qu'il parut pétrifié. Revenu de ſon étonnement, il ſe diſpoſoit à accabler d'injures l'auteur du délit, lorſque le Docteur, d'un ſeul regard qu'il lui adreſſa, le plongea encore une fois dans l'immobilité. Il faut avouer, à l'avantage de M. Poock, qu'il avoit l'eſprit très-impoſant: on meſuroit par ce moyen la fermeté de ſes élèves, & on tiroit des inductions de leur intrépidité, du temps plus ou moins long, durant lequel ils ſoutenoient ſes regards. Cet homme redoutable diſparut, après avoir fait deux ſignes à Chriſtophe Edouard.

Ces ſignes auxquels mon père ne comprit rien, ſignifioient néanmoins beaucoup, car, étant traduits, ils fournirent à l'interprête la matière d'un long diſcours qui démontroit évidemment que Frontazini étoit un fourbe de la première claſſe, & qu'il n'y avoit pas d'autres moyens pour faire des *hommes*, que de ſuivre la méthode de M. Poock.

Mon père, qui ne pouvoit réſiſter à l'éloquence, ouvrit enfin les yeux, & reconnut qu'il avoit été la dupe d'un frippon. Il ſe

trouva alors fort embarraſſé ſur le parti qu'il avoit à prendre; mais craignant ſur-tout le triomphe de ſes ennemis, s'il me ramenoit à la maiſon paternelle, il réſolut de me laiſſer en Angleterre, d'autant plus volontiers qu'on lui avoit démontré clairement que M. Poock étoit le premier inſtituteur qu'il y eût en Europe. Les arrangemens furent pris avec l'orateur Edouard pour me laiſſer entre les mains du Philoſophe Anglois, & le lendemain on fit voir à mon père, dans un plus grand détail, les exercices en uſage dans la maiſon.

On ordonna une repréſentation générale. On vit des enfans, encore au berceau, jouer avec des animaux que je n'oſois regarder ſans une ſorte de terreur. D'autres enfans, ſur leſquels on lâchoit des araignées, le écraſoient avec fermeté. Une maſcarade, qui me glaça de frayeur, exécuta une pantomime encore plus effrayante, à laquelle ſe mêlèrent, gaiement, de petits individus qui marchoient à peine. La lutte, la courſe, le bâton, les ſauts périlleux, furent ceux qui étoient plus avancés en âge; & le ſpec-

tacle fut terminé par un repas agreſte, durant lequel les élèves prouvèrent qu'ils avoient aſſez bon appétit.

Au milieu de cette fête, mon père avoit eu ſans ceſſe les oreilles tendues vers M. Poock, & ce fut vainement; il ne prononça pas un ſeul mot. Ce ſilence obſtiné le chagrinoit beaucoup. Il s'en fut retourné ſatisfait, s'il eût pu obtenir ſeulement deux paroles de mon taciturne maître, mais il n'avoit aucun eſpoir. Chriſtophe Édouard lui dit qu'un journaliſte ayant attaqué les idées de M. Poock, celui-ci, abandonnant ſa modération ordinaire, avoit apoſtrophé l'écrivain périodique par deux phraſes fort énergiques; & que faiſant rarement cette dépenſe en paroles, il ſe paſſeroit peut-être un mois avant qu'on put l'entendre en prononcer une.

Il fallut bien que mon père ſe diſpoſât à retourner en France, privé de la ſatisfaction d'entendre M. Poock; Chriſtophe Édouard promit de lui donner ſouvent de mes nouvelles, & il partit après m'avoir généreuſement recommandé à tous les gens de la maiſon.

CHAPITRE V.

Progrès de Rigobert sous le Docteur Poock.

J'Avois cinq ans accomplis lorſque j'arrivai en Angleterre ; & les attentions de ma mère m'avoient procuré l'avantage de jouir d'une conſtitution robuſte : tandis que Paul Zapata paroiſſoit ne s'occuper que de l'eſprit, ſa digne épouſe m'avoit procuré le bien le plus précieux, la ſanté. Ainſi, je pouvois réſiſter aux expériences que fit mon nouveau maître de mes forces & de mon tempérament. Je parvins, en peu de temps, à être le plus rude joûteur de mon âge, & les autres élèves auroient eu crainte de s'attaquer à moi, ſi, comme je l'ai déja obſervé, M. Poock ne s'occupoit continuellement des moyens d'anéantir la peur dans tous les enfans dont il étoit chargé.

Il faut avouer que l'éducation du maître

Anglois étoit excellente po
corps; mais comme chaque
côté foible, celui de notre
d'être très-borné du côté d
lequel on ne faiſoit abſolu
pouvoit devenir, ſous M. L
lens gladiateurs, mais rien
développement de l'intellige
ves; & c'eſt de quoi il s'
puiſqu'il n'attendoit l'eſprit
génération.

Chriſtophe Edouard écri
mes progrès étonnans dans
mes camarades, & de joind
les animaux agiles que l'on
ſuivre. Paul Zapata qui, d'a
ſyſtême, croyoit enfin que
loppoit en raiſon des force
crut déja un grand homme
modérer ſes tranſports, il p
l'Angleterre, dans le deſſei
mirer de plus près. Mon p
il s'étoit raccommodé, l'ac
d'autant plus de plaiſir, qu'i

ter quelques ſavans Anglois ſur la pantoufle d'un ancien philoſophe, dont il avoit fait l'acquiſition depuis peu de temps.

Mon père eut à ſon arrivée l'extrême plaiſir après lequel il ſoupiroit depuis quelque temps, celui d'entendre enfin M. Poock, qui lui dit en me regardant, *voici un enfant qui produira des hommes.* Paul Zapata ne répondit qu'en verſant des larmes de joie : mais Chriſtophe Édouard, après avoir pris l'ordre dans un geſte de ſon maître, conſeilla à mon père de s'eſſuyer les yeux, de crainte que ſes larmes ne fiſſent ſur moi une impreſſion trop vive.

Mon parrain admiroit la préciſion avec laquelle je portois un coup de poing, & mon adreſſe à éviter ceux qui m'étoient deſtinés. Il remarquoit ſur-tout avec plaiſir, les attitudes variées que j'étois obligé de prendre pour renverſer mes adverſaires. Une entr'autres le frappa ſi vivement qu'il la fit deſſiner à l'inſtant même; il aſſura que parmi les monumens qui nous reſtent des anciens gladiateurs, il n'a rien obſervé d'auſſi pi-

toresque, & que cette attitude méritoit de paſſer à la poſtérité.

Après avoir payé à M. Poock le tribut de louanges qu'il méritoit, ayant obſervé néanmoins que toutes les branches réunies de la gymnaſtique ne me rendroient guère ſavant dans la connoiſſance des médailles, mon parrain demanda à M. Poock juſqu'où il m'avoit déjà conduit dans les ſciences. Celui-ci, & l'on s'y attend ſans doute, ne répondit pas à la queſtion de M. Ducoin; il fit plus; l'interprête eut beau le fixer, aucuns geſtes n'annonçoient qu'il vouloit que l'on répondit, & c'étoit ordinairement un ſigne de colère chez M. Poock. Auſſi étoit-il irrité de l'indiſcrétion de mon parrain, & mon père parut craindre qu'elle n'eut des ſuites déſagréables. Heureuſement il n'en fut rien : nous fûmes privés de la préſence du maître; Chriſtophe Édouard fit une vive réprimande à mon père ſur la queſtion de M. Ducoin, celui-ci la reçut par contre-coup, & l'inſtant d'après il n'en fut plus queſtion.

Paul Zapata, pouſſé par ſon compère, ne put néanmoins s'empêcher de dire à Chriſtophe Édouard, avant de retourner en France, qu'il ſeroit charmé que l'on me donnât quelque notion de l'alphabet, pour commencer à cultiver mes diſpoſitions aux ſciences; l'interprête de M. Poock l'ayant aſſuré qu'il feroit l'impoſſible pour m'amener là, je reçus les adieux de mon père & de ſon compagnon de voyage, qui reprit ſa pantoufle antique, après l'avoir expoſé à la curioſité des connoiſſeurs.

CHAPITRE VI.

Réflexions ſur le ſyſtême de M. Poock. Révolution qu'il produit. Rigobert Zapata revient en France.

ON convient généralement, que dans chaque ſiècle, les grands hommes ont toujours été perſécutés, ou pour le moins que l'on s'eſt efforcé de jeter ſur eux le vernis cauſtique du ridicule. Je ne voudrois pas répondre qu'en tous pays M. Poock n'eut été attaqué ſérieuſement, mais en Angleterre on lui fit grace de la perſécution, on s'en tint au ridicule.

Quelques-uns des élèves, ſortis de chez lui, parce qu'ils étoient d'âge à faire leur entrée dans le monde, avoient toutes les qualités requiſes pour faire vigoureuſement le coup de poing, (& c'eſt beaucoup dans un pays où le *pugilat* entre pour quelque

chose dans l'éducation) mais on observa qu'ils n'avoient aucune de celles qu'exigent les devoirs de tel ou tel état. Si un jeune homme étoit destiné au Barreau, on ne pouvoit qu'admirer la force de ses poumons, & convenir qu'il eut été un excellent crieur public. Celui qui embrassoit l'état militaire, devoit être bon soldat; dans toute la rigueur du terme; la hardiesse, le courage, la force, tout se réuniſſoit, mais on ne pouvoit espérer qu'il devînt assez habile pour commander les autres, & diriger les opérations délicates de la guerre. Les instrumens, à l'aide desquels chaque homme raisonne, compare, décide, avoient été entiérement négligé dans l'éducation de M. Poock.

On avoit observé que de jeunes Baronnets conduits par mon maître étoient des hommes très-vigoureux, & cette circonstance mit d'abord les Dames de son côté; mais les Médecins crièrent si haut contre cette vigueur *athlétique*, ils firent tant d'efforts pour démontrer que l'on se portoit

mal lorſque l'on ſe portoit bien, que quelques perſonnes les crurent, ou du moins firent ſemblant de les croire. D'ailleurs, nous avions été nommés par M. Poock, *hommes de la nouvelle création*, pour nous diſtinguer, diſoit-il, des individus chétifs qu'il appelloit *machines de la vieille création*; & ces machines ne l'étoient pas aſſez pour ne ſentir pas qu'elles alloient tomber en diſcrédit. Auſſi ſe réunirent-elles contre la nouvelle création, qui ne pouvoit l'emporter par les agrémens de l'eſprit, & qui étoit ſi facile à vaincre lorſqu'on la prenoit de ce côté-là.

Des vieillards paralytiques & goutteux ſoutenoient M. Poock, & regrettoient de n'avoir pu être élevés par lui. Les femmes, dont la beauté peu frappante effarouchoient les hommes de la vieille création, devenoient les championnes de la nouvelle; tandis que de jeunes Ladys, preſqu'autant occupées des accompagnemens du plaiſir que de ce qui le caractériſe eſſentiellement, recherchoient encore les vieux hommes, qui

par

par leur foibleſſe même étoient forcés d'adorer les images auxquelles ils ne pouvoient offrir de nombreux ſacrifices.

La préférence accordée à l'une de ces deux races d'hommes, devenoit, dans ces circonſtances, une affaire de goût, une affaire de calcul ſur laquelle on ne pouvoit prononcer définitivement. Néanmoins, comme nous n'avions pour nous que les vieillards & les femmes négligées; que les jeunes gens prouvent ce qu'ils diſcutent avec une fermeté que n'a plus la vieilleſſe; & qu'à l'égard des femmes, celles qui ont vu s'éclipſer les beaux jours de leur gloire ſont rarement écoutées dans certaines circonſtances, les élèves de M. Poock furent regardés, à leur tour, comme d'excellentes machines dont on pouvoit tirer parti à la guerre, à la chaſſe, & encore dans certaines occaſions où le fort l'emporte ſur le foible; mais on convint auſſi, qu'ils ne pouvoient être utiles que là; que le gouvernement devoit encourager les eſſais de M. Poock, puiſque le genre d'hommes qui en réſultoit:

avoit du bon, mais qu'il falloit abſolument ne tirer ces individus que du peuple, parce qu'après tout, il étoit fort ſage de laiſſer à la nobleſſe, ſes belles manières, ſa délicateſſe, ſes petites infirmités mêmes.

Que ferions-nous avec ces hommes durs & agreſtes? diſoient de jolies femmes, foiblement organiſées, & plus jalouſes de faire deſirer le plaiſir que d'y ſatisfaire; ſi ces hommes prenoient le deſſus, tout retomberoit dans une affreuſe barbarie. Ce dernier mot, répété par cent bouches charmantes peu accoutumées à le prononcer, fit une ſenſation vive; & dès-lors M. Poock fut perdu. Chacun s'empreſſa de retirer les élèves qu'on lui avoit confiés; on n'oſa les jeter dans le monde ſans les avoir au préalable dépoſés chez d'autres inſtituteurs, qui devoient réunir leurs ſoins pour adoucir ce qu'on appelloit notre férocité. Les pauvres enfans avoient les yeux ſauvages! Ils étoient des Ours! On n'oſoit ſe trouver ſeuls avec eux: une petite maîtreſſe aſſura même qu'ils lui paroiſſoient très-diſpoſés à mordre les

jolies femmes, & sur cette plaisanterie, on nous nomma les petits antropophages.

Mais, M. Poock, que disoit-il? Que pensoit-il de cette révolution? Il ne disoit rien, parce que pour dire quelque chose il eut fallut parler: certainement il pensoit davantage, mais on n'en étoit pas plus instruit, & Christophe Édouard même perdoit son temps à vouloir le deviner.

Je restai chez lui avec le fils d'un Capitaine de Vaisseau, qui se souciant très-peu que ses enfans prissent les airs de la Cour, ne vouloit d'eux qu'une fermeté d'ame à toute épreuve, & un corps robuste capable de soutenir les fatigues attachées à l'état pour lequel il le destinoit.

Cependant, M. Poock voyant sa maison dégarnie par la retraite de ses élèves, forma un projet digne de la singularité de son auteur. Après l'avoir médité quelque-temps, il s'ouvrit enfin à son fidèle Édouard. Il s'agissoit de chercher, dans les Provinces du Royaume, deux filles qui eussent reçu l'éducation la plus analogue à la nôtre: M.

Poock, avec l'aveu de nos parens, eut fait voile vers l'Amérique, où il auroit abordé dans une isle déserte, & là, nous nous serions établis afin d'y faire, selon ses principes, une race nouvelle, telle que celle qu'il avoit essayé en Europe. Cette colonie se seroit multipliée en raison de nos forces, & dans un temps donné, l'auteur de ce projet, voyoit aborder en Angleterre les hommes nouveaux qu'il auroit formés, & qui s'y étant introduits, devoient s'emparer exclusivement du privilége de multiplier l'espèce humaine.

De l'exécution de ce projet, M. Poock voyoit sortir des avantages précieux pour sa patrie. Il la considéroit comme invincible dans la guerre, laborieuse, infatigable en tous temps. A travers les lunettes de son système, il voyoit les nations voisines rechercher avec empressement l'alliance de ses compatriotes, les attirer chez eux; & les femmes, pour le bien de la patrie, proposer à chacun de ces hommes merveilleux, restitués à la nature, ce qu'une Reine des Ama-

zones propoſa jadis au grand Alexandre, & ce qu'aujourdhui encore beaucoup de femmes propoſent à des hommes qui ne valent pas l'ambitieux Roi de Macédoine.

Pour l'exécution de ſon vaſte projet, le ſingulier Poock, avoit compté ſur les ſecours du Capitaine dont il avoit encore le fils; mais quoique l'Officier marin parût approuver ce qui ſe projettoit, il annonça qu'il n'y ſeroit pour rien, ni lui ni ſa poſtérité.

» Votre projet m'enchante, dit-il au Doc-
» teur, mais moi je ſuis content de ma race,
» & je ne veux pas que mon fils aille en
» Amérique pour la rendre meilleure.....
» Ce n'eſt pas que je ſois fâché qu'il voyage
» avec une jolie fille..... Mais des filles....
» on en trouve par tout, & on peut ſe mettre fort à l'aiſe avec elles, ſans aller chercher pour cela des iſles déſertes. Je vous
» l'ai déjà dit, ajouta-t'il, votre projet eſt
» bon, & cependant il ne me tente pas.
» Au reſte, ne vous découragez pas, cherchez des hommes mécontens de leur race,
» & qui veulent bien aller au bout du monde.

CHAPITRE VII.

Rigobert Zapata ſe prépare à devenir un grand homme. Il apprend à lire, & entre au Collége.

CInq ans s'étoient écoulés depuis que l'on m'avoit fait quitter la maiſon paternelle, & j'avois dix ans que l'on ne m'avoit encore rien appris. Il étoit honteux d'être parvenu à mon âge, privé des premiers élémens de l'éducation, & chacun en plaiſantoit, car il n'y avoit guère que M. Poock qui pût être perſuadé que l'on feroit de grands hommes en laiſſant des enfans ſe gouverner du matin au ſoir.

Avec mon ignorance, je ne tardai pas à m'appercevoir que je jouois un rôle peu avantageux, même avec les enfans beaucoup moins âgés que je l'étois. Bientôt ce ſentiment aigu que l'on nomme amour-propre, ſe fit ſentir; je demandai à être inſtruit.

cuit. Je m'y crus d'autant plus intéreſſé que ma marraine m'avoit expoſé une partie des tentatives inutiles de mon père pour introduire l'eſprit dans ſa famille, & que lui-même paroiſſant déſeſpéré d'avoir perdu ſes peines, me ſervit d'aiguillon pour me pouſſer dans la carrière.

Il fallut apprendre à lire, & je connus alors combien d'épines hériſſoient l'entrée des ſciences. Mes progrès ne furent pas rapides; à douze ans je ſus lire, & j'eus aſſez d'ambition pour croire que ce retard étoit une preuve de l'incapacité de mes maîtres, plutôt qu'une marque évidente de mon inaptitude aux ſciences, tant l'amour-propre a de reſſources dans le cœur de l'homme!

Lorſque je fus préparé à la ſcience, on me mit dans les lieux où on la vend, & là ſur-tout, je m'apperçus de la diſtance qui ſépare les exercices de l'eſprit de ceux du corps. J'étois l'Hercule de ma claſſe pendant les heures de récréation, & l'on me comparoit à Midas lorſqu'il s'agiſſoit du travail. Les organes de l'entendement n'étoient pas

pliés à l'étude, & il s'écoula du temps avant que je puſſe enfin parvenir à y faire quelque progrès. L'application me fit perdre une partie de mes forces : je n'eus pas remporté un prix à la lutte de l'eſprit, que le plus foible des élèves de M. Poock m'eût terraſſé d'une main; tandis que j'aurois, pendant mon ignorance, fait mordre la pouſſière aux Empereurs couronnés par toutes les Univerſités de l'Europe.

Le temps que je reſtai au collége, je m'appliquai aſſez pour en pouvoir ſortir comme la plupart de mes camarades, c'eſt-à-dire, paſſablement inſtruit ſur ce qu'on y enſeigne, y ayant appris aſſez le latin pour en conſerver quelque choſe pendant pluſieurs années, la tête meublée des noms célébres dont ſe glorifie l'antiquité, des traits d'héroïſme que nous ont tranſmis les anciens; & ignorant quels hommes furent HENRI IV & Sully! Ignorant qu'au ſiége de Paris, ce grand Roi fournit des alimens à ceux qu'il aſſiégeoit! Ignorant qu'après la bataille de Fontenoy, LOUIS XV ordonna que ſes en-

nemis bleſſés fuſſent traités avec autant de ſoins que ſes propres ſujets! . . . . Ignorant enfin que l'hiſtoire de notre nation offre à chaque inſtant des traits ſublimes qu'on ne peut aſſez admirer, & qui n'ont rien à perdre de leur grandeur ſi on leur oppoſe ceux que nous ont tranſmis les anciens!

CHAPITRE VIII.

Paul Zapata envoie Rigobert à Paris. Il eſt adreſſé à M. de l'Exergue.

MOn père parut aſſez content de mes connoiſſances, lorſque j'eus quitté le collége. Il fallut faire choix d'un état ; & Paul Zapata me fit partir pour la capitale, où je devois voir le monde & m'inſtruire ſur ce qui me conviendroit le mieux.

Mon parrain m'adreſſa à un ſavant antiquaire de ſes amis, qui devoit me produire dans le monde & prendre le ſoin de régler ma conduite pendant le ſéjour que je devois faire à Paris. M. de l'Exergue, (c'eſt le nom de l'antiquaire) me reçut très-bien d'abord, parce qu'il s'étoit imaginé que je ne venois à Paris que dans le deſſein d'y voir des médailles : mais lorſqu'il eut fait lecture des lettres que je lui remis de la part de M.

Duccoin, il m'annonça qu'il étoit peu propre à me faciliter le genre de liaisons que l'on paroissoit désirer que j'eusse; que si je voulois admirer avec lui tout ce qui se trouvoit de précieux parmi les restes de la brillante antiquité, il m'offroit ses services. Je les acceptai néanmoins, & il commença à me donner des preuves de sa protection en m'introduisant dans son cabinet, où toutes les beautés qui y étoient rassemblées furent exposées à mes yeux. M. de l'Exergue me conduisit ensuite chez ses amis, où je reçus le même accueil.

Il y avoit huit jours que j'étois à Paris, sans que j'eusse encore pris l'idée qu'il convenoit que j'eusse de la capitale d'un vaste Royaume. Aussi faut-il avouer que ce que l'on avoit exposé jusqu'alors à mes yeux ne devoit guère m'intéresser. Entraîné, par mon conducteur, de cabinet en cabinet, je n'avois vû encore que des médailles; & plusieurs de ceux à qui elles appartenoient avoient sur leur physionomie l'empreinte de l'antiquité. Des lampes antiques, des urnes

funèbres, des haches ſacrées, des cercueils, des ſtatues mutilées, voilà les objets auprès deſquels on prétendoit que je duſſe m'extaſier.

Si dans les courſes que me faiſoit faire mon guide, il ſe rencontroit quelque objet frappant que je vouluſſe conſidérer..... Fi donc! s'écrioit-il auſſi-tôt, ne regardez pas cela..... ouvrage du ſiècle. Je lui parlai un jour de l'envie que j'avois d'aller admirer le magnifique Palais du Louvre: vous plaiſantez, me dit-il; cela jouit d'une ſorte de réputation, mais en vérité, cela eſt trop jeune pour mériter votre attention. Si vous voulez, continua-t'il, jouir du plaiſir de voir des monumens qui méritent la curioſité d'un véritable connoiſſeur, je vous conduirai aux Palais qu'ont habités Céſar & l'Empereur Julien.

Dans l'attente de voir des choſes extraordinaires, je pris mon homme au mot. Il me fit admirer deux énormes bâtimens qui ſervent à renfermer les hommes dont la loi veut s'aſſurer, le grand & le petit Châte-

let : voilà, dit-il, en me montrant ces ſombres reſtes de l'antiquité, ce qui doit exciter votre admiration. Regardez ces monumens; la conſtruction n'en eſt pas élégante; ils ne paroiſſent même frapper que par leur maſſe. . . . . Mais Céſar les fit bâtir ! Céſar, qui vivoit cent ans avant notre ère ! Je fus conduit enſuite dans la rue de la Harpe, où je devois voir le Palais des Termes qu'avoit occupé Julien. Nous entrâmes dans une aſſez vilaine maiſon qui a pour enſeigne la Croix de Fer; lorſque nous fûmes parvenus au fond, nous vîmes une écurie très-vaſte, & mon guide me la préſenta comme l'appartement de plaiſance de l'Empereur Julien.

Je ne pus m'empêcher de rire de l'importance que M. de l'Exergue mettoit dans les ſervices qu'il croyoit me rendre, en me procurant beaucoup d'ennui. Je réſolus de le quitter; & pour y parvenir, j'admirai moins que jamais les tréſors qu'il étaloit à mes yeux. Il s'apperçut enfin du peu de goût que j'avois pour les antiques; dès qu'il eut fait cette

remarque, l'entrée de ſon cabinet me fut interdite; ſa familiarité ſe changea en politeſſe meſurée, & enſuite ſi peu accueillante, que je crus devoir rompre avec le ſcrutateur des anciens monumens.

En prenant congé de M. de l'Exergue, je le remerciai des efforts qu'il avoit bien voulu faire pour m'inſpirer le goût qui le dominoit, mais je lui avouai que ce genre d'étude ne pouvoit s'allier avec les vues de mon père en m'envoyant à Paris, & que je le priois de m'excuſer ſi je ne profitois plus long-temps de la bonne volonté qu'il avoit pour moi.

Dès que j'eus quitté mon ſavant, le pays que j'habitois me parut ſous un aſpect enchanteur: la maiſon où je fus prendre un logement étoit gaie & bien expoſée, & j'en reſſentis d'autant plus de plaiſir que celle que je quittois n'avoit rien qui en approchât. Avec ſa manie pour les antiques, M. de l'Exergue avoit rempli ſa maiſon de mille bagatelles, ſans doute précieuſes pour lui, mais qui n'étoient que ridicules pour les

autres. La distribution de ses appartemens, ses meubles qui les décoroient, sa table, & les vases qui y paroissoient, tout cela avoit été construit après ce qui nous reste de l'antiquité; enfin, un bonnet de nuit, des pantoufles, avoient chez cet homme singulier, une forme différente de ce que l'on connoît par-tout sous cette dénomination.

CHAPITRE IX.

Rigobert va au Spectacle. Rencontre qu'il y fait.

ON assure que les hommes dont le génie est très-borné, s'ennuient dès qu'ils se trouvent seuls. Je crois que ceux qui soutiennent cette opinion ne se trompent pas. Je m'ennuyai bientôt de ne savoir à qui parler dans un pays où, à chaque pas, on rencontre des grouppes qui diffèrent avec tant de vivacité que l'on pourroit croire que ceux qui les composent sont menacés de perdre la parole à chaque instant.

Je cherchois à lier conversation avec un homme qui occupoit un appartement voisin du mien, & qui n'étoit pas fort communicatif, car il paroissoit aussi peu disposé à causer que j'en avois une forte envie. J'ai su depuis que c'étoit un homme de génie, & je ne fus plus aussi surpris de son silence;

j'avois appris en Angleterre que les grands hommes ne ſe lient pas facilement. Quoiqu'il en ſoit, cet homme ayant deviné que je m'ennuyois, (que ne fait pas le génie !) un jour que je voulois abſolument cauſer avec lui, il me conſeilla laconiquement d'aller aux ſpectacles, où je trouverois l'antidote de la mélancolie. Je profitai de ſes conſeils, & dès le même jour je fus aux Italiens, qu'il m'avoit particulièrement recommandés.

Je m'amuſai beaucoup à ce ſpectacle. Je n'entendois pas tous les Acteurs, mais le petit nombre de ceux qui parloient françois, me firent un plaiſir infini. Si quelque choſe avoit pu l'affoiblir, c'auroit été le peu de ſpectateurs qui ſuivoient la Comédie ce jour-là, mais j'y fis aſſez peu d'attention, & je me livrai à la gaieté avec d'autant plus de motifs, que juſques-là je n'avois encore rien vû qui m'en eut autant communiqué. Je ſortis de la ſalle en formant la réſolution de ne point négliger le Spectacle, puiſqu'il me cauſoit tant de ſatisfaction.

Je ne manquai pas le lendemain de re-

venir à la Comédie, & je mesurois le plaisir que j'y devois avoir par la difficulté que j'avois éprouvé en y entrant. Le parterre, l'amphithéâtre, les loges, tout étoit garni : l'assemblée, plus brillante que la veille, m'offroit des tableaux enchanteurs & d'une variété, qui m'annonçoit de nouveaux plaisirs : tout le monde avoit cet air piquant de vivacité qui appelle la joie..... Je me préparois à rire, lorsque l'on commença l'ouverture.

La musique m'en parut d'abord triste; je crus m'être trompé, je redoublai mon attention, & consultant de l'œil toutes les physionomies, je remarquai qu'à cette fleur de gaieté, qui m'avoit parue générale il n'y avoit qu'un instant, succédoit un air plus tranquille, plus sérieux, & qui devenoit sombre par gradations. On ne peut guère peindre la surprise dont je fus frappé. On lève la toile; je cherche avec avidité l'homme ingénieux & plaisant qui m'avoit fait tant de plaisir la veille, lorsqu'une jolie actrice commence une ariette dont elle étouffoit les

paroles par des ſanglots. Un homme arrive ſur la ſcène ; je m'attendois qu'il feroit diverſion aux larmes..... Il pleure auſſi avec la plus belle muſique qu'il ſoit poſſible d'imaginer ; l'action s'échauffe & les ſanglots continuent en chœur. Je détourne mes regards de la ſcène, je parcourre la ſalle.... tout pleuroit ! Je reſte immobile à ce ſpectacle auquel je ne m'étois pas attendu. Comment, dis-je en moi-même, eſt-ce que l'on vient à la Comédie pour s'affliger ? Seroit-ce pour faire valoir encore plus les talens d'Arlequin que l'on veut attriſter les ſpectateurs avant de le faire paroître ? Prenons patience, voyons le dénouement de tout ceci. J'eus beau attendre, les pleurs augmentèrent, les Acteurs, avec de petits élans philoſophiques, répétoient qu'ils ſuccomboient ſous le poids de la douleur ; les Actrices, fatiguées de tant d'efforts, s'endormirent ; (du moins, je le croyois ainſi, mais j'ai ſu depuis qu'elles étoient tombées en ſyncope, & que cela étoit le beau de la pièce) le public, en pleurant, applaudit à tout

rompre; & ſans, qu'au milieu du tumulte je me douta ſſe de ce qui devoit réſulter de ces événemens, le ſpectacle ſe termina par un Vaudeville qui me parut aſſez gai; mais que perſonne ne voulut entendre, ſi on en juge par l'empreſſement avec lequel les ſpectateurs quittèrent la ſalle, après avoir fait tout retentir de leurs applaudiſſemens, lorſque le Vaudeville commença.

Ce tintamarre m'avoit tellement étourdi que je ne fis aucune attention à tout ce qui ſe paſſa enſuite. On commençoit à éteindre les bougies, que je ne penſois pas encore à quitter ma place, tant j'étois abſorbé dans mes réflexions, lorſque j'en fus tiré par un homme, qui, m'ayant frappé aſſez familiérement ſur l'épaule, me dit, eh bien jeune homme, vous devez être content. Vous vous trompez, lui dis-je, je n'ai point vu Arlequin. Vous avez fait couler dans vos veines, continua-t'il, les ſombres vapeurs de la triſteſſe; votre ame, peut-être d'ailleurs inacceſſible à la pitié, à la compaſſion, eſt venue ici s'empreindre des ſen-

timens factices que l'on y communique, tandis que la vertu !.... l'honneur !.... allez, ajouta-t'il, allez méditer ce que vous avez entendu, puissiez-vous en devenir plus homme de bien, ce que je n'ose espérer.

A ce discours, ma surprise augmenta; je ne sus trop que penser du personnage qui m'apostrophoit aussi vivement : je lui répondis que j'ignorois ce qui m'attiroit ses reproches, mais que je le priois de dire pourquoi Arlequin n'étoit pas venu me faire rire comme le jour précédent? Après m'avoir entendu, l'homme me quitta, en me regardant avec assez de curiosité durant quelques instans.

Je trouvai le procédé bizarre, mais j'en fus beaucoup moins affecté que de ce que je n'avois pas vu Arlequin. Je rencontrai encore dans la rue l'homme qui m'avoit paru si familier, & je m'arrêtai à le considérer : lui, de son côté, en fit autant, & sans nous gêner, nous nous regardâmes fort attentivement. A proportion de ce qu'il paroissoit vouloir s'approcher de moi, je m'éloignois

de lui, peu curieux de renouer la conversation avec un homme qui ne répondoit pas aux questions qui lui étoient faites, & qui de plus apostrophoit un étranger qui ne le méritoit pas. Il persistoit néanmoins à vouloir me joindre, j'allois crier *au voleur* pour me tirer d'affaire, lorsqu'il me dit d'un ton doux & modéré; vous aimez donc bien Arlequin? Ces paroles me désarmèrent: oui, Monsieur, répondis-je en approchant; dites-moi de grace quand je pourrai le revoir. . . . . Sera-ce demain? Vous avez dû entendre, me dit mon homme, qu'on a annoncé une pièce dans laquelle il fait merveilles, mais affecté par le plaisir que vous trouviez à laisser déchirer votre cœur, vos sens étoient fermés pour tout ce qui auroit pu vous distraire. Je vous jure, Monsieur, répondis-je, que je n'ai eu aucun plaisir; la musique, les pleurs, les sanglots, rien ne m'a affecté: si j'ai du chagrin, je crois vous avoir dit ce qui le causoit, & vous pouvez y ajouter le déplaisir d'avoir vu pleurer tout le monde, excepté moi. . . . . Et la raison?

Je

Je n'en ſais rien ; mais je ſais parfaitement que de s'affliger ſans néceſſité eſt un très-grand mal. . . . . Vous m'aſſurez donc que demain je verrai Arlequin ? L'inconnu ayant ſatisfait ma curioſité, me fit à ſon tour quelques queſtions auxquelles je répondis avec d'autant plus de complaiſance qu'il répondoit aux miennes.

En terminant notre converſation, il m'invita à aller le voir le lendemain : nouvellement à Paris, me dit-il, vous paroiſſez avoir beſoin d'inſtructions ſur pluſieurs objets, & je veux abſolument faire votre connoiſſance : je vous attends ; je promets de répondre à toutes vos queſtions, ajouta-t'il en ſouriant ; , . . . & nous viendrons à la Comédie, où vous verrez le cher Arlequin.

CHAPITRE X.

Belles réflexions de Rigobert Zapata ſur ce qu'il a vu.

DE retour chez moi, je tâchai de rappeller mes idées, afin de me rendre raiſon de ce qui m'avoit le plus frappé durant la journée. Je repaſſai donc les événemens, & je m'efforçois d'en découvrir les motifs.

Pourquoi, me diſais-je, y avoit-t'il ſi peu de monde à la Comédie le jour qu'on devoit s'y réjouir, & au contraire une ſi grande affluence lorſqu'il falloit y pleurer? Apparemment que les habitans de cette ville ſont de tous les hommes les plus heureux: ils ne cherchent point à donner de l'argent pour qu'on les faſſe rire, parce qu'ils rient pour rien & preſque toujours; c'eſt ſans doute pour varier leur manière d'exiſter qu'ils viennent prendre du chagrin à la Co-

médie. Par la même raiſon, ceux qui vont voir Arlequin ſont des infortunés qui vont au ſpectable pour faire diverſion à leurs peines. . . . . Moi, cependant, je ne ſuis pas malheureux, du moins je ne m'en apperçois pas, ce qui revient au même; pourquoi donc eſt-ce que j'aime beaucoup mieux rire que pleurer ? Cet honnête homme que j'irai voir demain, me paroît auſſi avoir le même goût; ceux qui tantôt ont répandu tant de larmes en ſavourant des paroles que je n'entendois même pas, ne me paroiſſoient guère y être diſpoſés un inſtant avant; ils paroiſſoient au contraire avoir beaucoup de diſpoſition à la gaieté : par quel enchantement, un morceau de muſique, des ſanglots, des Actrices fatiguées de crier qui s'endorment, ont-ils métamorphoſé toutes les perſonnes qui les écoutoient !

D'après ces réflexions, je me croyois en droit de conclure que chaque ſpectateur étoit un inſtrument délicat, ſur lequel les Acteurs pouvoient toucher les airs qui leur plaiſoient, & que l'inſtrument étoit aſſez ſen-

sible pour s'affecter..... Mais je me perdois dans ma conclusion, lorsque je me rappellois que les personnes que j'avois vu la veille au spectacle, c'est-à-dire, le jour que l'on y devoit rire, n'étoient pas les mêmes qui étoient venu s'affliger avec tant de docilité..... De-là, je décidois que les habitans de Paris, ainsi que par-tout ailleurs, étoient divisés en deux classes, relativement à leurs inclinations : l'une de ces classes cherche à rire & apparemment en a sujet, tandis que l'autre doit avoir des raisons pour s'affliger. Au reste, concluai-je judicieusement, je suis pour la joie, & si l'honnête homme, qui m'a parlé est de mon sentiment, comme j'ai tout lieu de le croire, nous laisserons pleurer tout à son aise la partie triste des hommes, & nous ne rechercherons que celle qui rit, ou qui fait rire. La joie est l'ame de la santé; la tristesse, au contraire, la détruit : M. Poock a fait dire cela cent fois par son interprête, & je suis persuadé que M. Poock avoit raison.

L'imagination empreinte de ces idées,

j'attendis le jour avec beaucoup d'impatience, tant j'avois envie de joindre M. d'Orfeuille, & d'en tirer les éclairciſſemens qui me manquoient. Cet homme avoit gagné ma confiance, par les manières douces & affables qui avoient ſuccédées à ſon premier abord. Il m'avoit appellé ſon *ami* pluſieurs fois, ſans que ſes diſcours euſſent rien qui pû me mortifier .... J'avois obſervé dans le peu de perſonnes que j'avois eu occaſion de voir depuis mon arrivée, que le mot d'*ami*, que l'on prodigue à chaque inſtant, ne m'avoit jamais été adreſſé qu'il n'eut été ſuivi de quelque choſe de mortifiant; & je redoutois ce mot ſacré comme l'on craint une injure. M. d'Orfeuille fut le premier qui remplit avec moi tous les engagemens auxquels le titre d'*ami* nous lie, lorſqu'une fois un homme a dit à un autre, *je ſuis votre ami*,

CHAPITRE XI.

Rigobert va chez Monſieur d'Orfeuille. Hiſtoire de Monſieur d'Orfeuille, & de ſon ami Corſan.

DÈs huit heures je me fis conduire chez Monſieur d'Orfeuille, & j'appris qu'il n'étoit pas viſible. Je me déterminois à attendre ſon lever, lorſque je l'apperçus qui rentroit chez lui avec l'air & le coſtume d'un homme qui revient de la campagne. Il en arrivoit en effet, & c'étoit ſa coutume de ſe promener aſſez ſouvent dès l'aurore, & de ſe rendre *viſible* chez lui, lorſqu'à Paris beaucoup d'hommes ont encore quatre heures à dormir. Charmé de mon exactitude il m'accueillit gracieuſement. La première heure que nous paſſâmes enſemble fut employée à m'interroger. Il me demanda qui j'étois, depuis quel temps j'étois à Paris, quelles

pouvoient être mes prétentions, & je répondis à tout avec ingénuité, & ma naïveté fit tant de plaisir à mon nouvel ami, qu'il m'embrassa, en m'assurant qu'il seroit mon Mentor, que je le regardasse comme un homme dont je ne pouvois me passer, & que peut-être un jour je m'estimerois heureux de l'avoir connu.

On croira aisément que je dus être surpris de la confiance que M. d'Orfeuille paroissoit avoir mis en moi, dès les premiers instans de notre liaison : cette surprise augmenta encore, lorsqu'après un peu de réflexion M. d'Orfeuille me dit : j'ai dû vous étonner par la manière dont je vous abordai à la Comédie ; peut-être le serez vous moins quand je vous aurai raconté mon histoire. La voici.

J'ai quarante-cinq ans, commença M. d'Orfeuille, mais il y en a trente que je n'en avois que quinze. Élevé par un père dont j'étois l'idole, on avoit pris toutes les précautions imaginables pour me faire couler les jours qui précédèrent cet âge dans une tran-

quillité que rien ne put troubler. On avoit réuſſi, mais à quinze ans je perdis mon père ; ma mère, inconſolable de ſa mort, ne tarda guère à le ſuivre au tombeau. Le tuteur que l'on me donna ayant dérangé ſa fortune, parvint, en employant beaucoup d'intrigues, à en réunir les débris, & y ajoutant ce qu'il put du dépôt qui lui étoit confié pour moi, il diſparut. Une Dame, qui avoit été fort liée avec ma famille, m'ayant retiré chez elle, crut qu'il étoit temps de commencer mon éducation, puiſqu'on avoit négligé de le faire juſqu'alors. Elle ſe conduiſit par les conſeils d'un homme eſtimable à tous égards, mais dont le caractère, que je vais vous développer, attira les plus grands malheurs qu'un père de famille puiſſe eſſuyer.

Monſieur Corſan étoit un de ces hommes ſenſibles à l'excès ; il avoit ſans ceſſe à la bouche les noms ſacrés d'honneur, de vertu, d'humanité. Se croyant meilleur que le reſte des hommes, il étoit devenu inſupportable par la dureté avec laquelle il frondoit les vices. Les malheureux étoient, diſoit-il,

il, ſes amis; les méchans le craignoient; les gens du monde, en général, le regardoient comme un fou. Il leur reprochoit qu'ils étoient la cauſe de tout le mal qui ſe trouvoit ſur la terre, & leur offroit ſon eſtime s'ils vouloient ſe corriger..... Perſonne ne parut vouloir être eſtimé par Corſan.

Ce fut à cet homme que la Dame, qui m'avoit pris chez elle, me remit, pour eſſayer ce que l'on pourroit encore faire pour mon éducation. A peine fus-je chez lui, qu'obſervant mon caractère, & s'appercevant que mes inclinations n'étoient pas encore déclarées, il crut faire beaucoup en prenant toutes les meſures néceſſaires pour me communiquer ſa ſenſibilité.

M. Corſan réuſſit au gré de ſes deſirs. Je lus beaucoup de Romans tendres; je parcourois les annales affligeantes des révolutions qui ont bouleverſé de temps en temps les Empires; j'étois exactement informé des cataſtrophes particulières qui déchirent les cœurs ſenſibles; & chaque ſoir renfermé avec M. Corſan, nous verſions des larmes ſur

tout ce qui étoit parvenu à notre connoiſſance.

Notre ſenſibilité fit des progrès étonnans. Après nous être attendris ſur le ſort des hommes, nous nous affligeâmes ſur celui des animaux : nous donnâmes la liberté à pluſieurs qui étoient renfermés dans la maiſon que nous occupions ; nous réſolûmes de ne jamais nous ſervir de voitures, nous prîmes le régime *Pythagoricien* ; enfin, nous fîmes tant d'extravagances dans le genre *ſenſible*, que la famille de M. Corſan, qui commença auſſi à le juger fou, parvint à obtenir un ordre en vertu duquel il fut conduit dans un château éloigné, où il continua de s'attendrir ſur tout ce qui l'environnoit, hommes & animaux.

Après le départ de Corſan je perſiſtai à pleurer encore quelques jours ; ma douleur, étant iſolée, commençoit à diminuer ; je me ſerois trouvé, ſans trop m'en appercevoir, aſſez content du monde ; j'aurois pris les maux qui s'y trouvent en patience, ſi un effet du hazard ne m'eut replongé dans ma ſenſibilité mélancolique.

Madame Duflos, qui m'avoit mis entre les mains de Corſan, ayant calculé ce que mon tuteur n'avoit pu emporter de ce qui m'appartenoit, vit que cela n'étoit pas ſuffiſant pour m'exempter de faire choix d'un état qui put ſuppléer à la modicité de ma fortune. On me propoſa d'en choiſir un, & après avoir balancé quelque temps, je m'arrêtai à la profeſſion d'Avocat. J'y étois moins porté par la perſuaſion que j'euſſe de me croire capable de l'application qu'exige cet état, que parce que je croyois y découvrir des reſſources infinies pour ſoutenir la cauſe des malheureux. Pour s'oppoſer encore plus aux progrès que je pourrois faire dans l'étude des loix, mon étoile me procura la connoiſſance d'une nièce de Madame Duflos, que l'on auroit cru avoir été élevée par M. Corſan, tant leurs principes étoient analogues.

Julie, c'eſt le nom de la nièce, n'avoit que dix-huit ans : elle eut pu paſſer pour une beauté, ſi les traits n'euſſent été empreints de la triſteſſe la plus caractériſée. La

lecture des Romans ſombres, celle des hiſtoriens modernes qui ſe ſont plû à raſſembler les cataſtrophes les plus funeſtes qui aient affligés la terre, avoient fait de cette charmante fille un objet de compaſſion pour tout autre homme que moi, qui me félicitai de connoître une perſonne avec laquelle j'avois tant de reſſemblance. Auſſi notre première liaiſon fut-elle cimentée par des aveux d'eſtime réciproque..... De l'eſtime à l'amour, le trajet eſt rapide!

Un jour, qu'après avoir pleuré le malheur de tant d'Américains égorgés par les Eſpagnols, nous cherchions vainement, Julie & moi, dans les faſtes horribles de l'hiſtoire, un pendant à cet effroyable tableau, Madame Duflos vint interrompre nos perquiſitions: nous ayant trouvés très-affligés & croyant en deviner la cauſe; elle me demanda, ſi je n'avois pas encore eu quelque projet pour mon établiſſement? Je lui répondis que je n'y penſois pas encore; que mon deſſein étoit de me rendre aſſez habile dans la profeſſion que j'embraſſois pour entrepren-

dre la cauſe du malheureux Corſan; que j'offrirois enſuite mes talens aux triſtes victimes du malheur; & que ſi la fortune me favoriſoit, je chercherois dans les miſères humaines, une infortunée à laquelle j'offrirois ma main. Ces projets ſont louables, répondit Madame Duflos : vous, ajouta-t'elle, s'adreſſant à ſa nièce, peut-on ſavoir les vôtres? Après avoir éludé de répondre quelque temps, Julie dit à ſa tante, qu'une fille de ſon âge, devoit n'avoir d'autre volonté que celle d'obéir à ceux de qui elle dépendoit; que ſi elle étoit maîtreſſe de diſpoſer de ſa main, elle chercheroit également dans les miſères humaines, un homme de mérite, un honnête homme victime du plus grand malheur, & qu'après l'en avoir tiré, s'il étoit poſſible, elle lui permettroit d'aſpirer à ſa main ..... en ſorte que, interrompit vivement Madame Duflos, vous cherchez chacun un malheureux pour paſſer des jours agréables! Vous êtes foux tous deux, ajouta-t'elle, & ſi vous vouliez vous attacher à des perſonnes de ce dernier gen-

re, & vous feriez bien, ſans ſortir de cette ſalle vous trouveriez chacun votre affaire. Elle ſortit après avoir prononcé ces mots, laiſſant Julie & moi dans une confuſion étonnante.

Je demeurai quelque temps ſans oſer regarder la belle nièce de Madame Duflos, qui, de ſon côté, n'étoit pas moins embarraſſée. Je trouvai une reſſource, qui me parut excellente, pour renouer la converſation.

J'entrai dans le cabinet voiſin de la ſalle où nous étions, & qui contenoit beaucoup de livres; j'y pris pluſieurs volumes, que je rapportai dans la ſalle, & feuilletant, avec diſtraction, tantôt l'un, tantôt l'autre, je diſois aſſez haut pour être entendu de Julie; oui, voilà la femme qui me conviendroit. Vous obſerverez que la plûpart de ces livres étoient des Romans modernes, où l'on trouve à choiſir des héros & des héroïnes, tous plus malheureux les uns que les autres. Julie fit la même choſe; elle cherchoit auſſi des héros infortunés, à qui elle put offrir ſon cœur, & nommoit également ceux qui exci-

toient ſa pitié. La converſation indirecte commença à s'animer ; chacun nommoit un perſonnage de ſon côté, & l'on n'entendoit que ces mots; *quel homme ! il auroit mon cœur. Quelle femme ! je l'adorerois. Méritoit-il ce barbare traitement ! Méritoit-elle ces indignes & lâches artifices ! Jamais la vertu ne fut récompenſée ! Toujours le vice triomphant !* Nous nous ôtions avec une ſorte de violence les livres des mains l'un de l'autre, & les laiſſions tomber pour en aller chercher d'autres. Lorſque les Romans furent épuiſés, nous paſſâmes aux Tragédies modernes..... & là, il fallut finir nos recherches.

Julie fut s'aſſeoir à l'une des extrémités de la ſalle, & je n'eus rien de mieux à faire que d'en parcourir toute l'étendue en me promenant à grands pas, ſans oſer approcher de trop près la nièce de Madame Duflos. Nous commençâmes enſuite une converſation qui d'abord ne paroiſſoit pas devoir devenir intéreſſante, & qui néanmoins me conduiſit au point de faire l'aveu de toute ma paſſion à celle qui en étoit l'objet.

On cherche des malheureux, disois-je; on les cherche parmi les fictions, tandis qu'il en existe de véritables, une fois plus à plaindre que cette foule de héros imaginaires que l'on vient de nommer.

Je suis trop honnête, disoit Julie, sans paroître vouloir me répondre, pour donner aux hommes des titres qu'ils ne méritent pas tous; mais qu'il est triste pour l'humanité d'être forcé de chercher dans les fictions des êtres vraiment intéressans !

Je n'ai pas besoin de livres pour me former l'idée d'une femme adorable: les yeux suffisent pour me faire appercevoir ce trésor, dis-je, en regardant Julie avec une triste émotion.... Oui, continuai-je, lorsque les yeux sont guidés par un ame !.... par un cœur !....

Que d'hommes, interrompit Julie, qui se croient intéressans avec des mots !.... Ils feroient rire, si la bonté.....

Je ne ris jamais, moi, interrompis-je à mon tour; un homme sensible & qui voit des malheureux, ou qui l'est lui-même,

te garde bien d'insulter à l'infortune.

Mais qui vous a dit, Monsieur, demanda Julie, en m'adressant plus directement la parole, que l'on riait de vous ? Car enfin, je ne vous parle pas, & vous paroissez me répondre.

Et qui vous a dit, Mademoiselle, que j'étois malheureux ? . . . . Je suis le plus heureux des hommes, ajoutai-je, en poussant un profond soupir. . . . . Eh pourrois-je ne le pas être, continuai-je d'une voix étouffée par des sanglots, pourrois-je ne le pas être en ce moment ! Je vous vois. . . . Oui, je vous vois. . . . . en douter ! Plût au Ciel, que vous fussiez aussi heureuse que je le suis !

Rien ne manque à ma félicité, répondit Julie, les yeux baignés de larmes.

— Vous pleurez, Mademoiselle !

— Je n'en suis pas moins heureuse.

Ah ! je vous crois, m'écriai-je en m'approchant d'elle, car en dépit de la sérénité qui règne dans mon ame.... Regardez mes yeux..... Je pleure aussi, belle Julie ! O

Ciel ! continuai-je, voyant que Julie ne répondoit pas, que de moyens les cœurs ſenſibles ont pour varier leurs plaiſirs ! Le vulgaire pleure dans l'infortune & la douleur, mais nous, adorable Julie, nous, au comble de la félicité. . . . . car nous nous ſommes dit que nous étions heureux, nous faiſons éclater notre joie par des ſignes qui ſont inconnus au reſte des hommes. Souffrez donc, adorable Julie, que je mêle mes larmes avec les vôtres : ſi l'infortune plaît à s'épancher, le bonheur doit augmenter en ſe communiquant! Vous ne répondez pas, belle & tendre Julie! . . . . .

J'apperçus, dans ce moment, que ſes yeux étoient fermés à la lumière ; une pâleur mortelle couvroit ſon viſage, & ſon corps ſoutenu par le mien, avoit beſoin de ce ſecours pour ne pas ſuccomber.

CHAPITRE XII.

Apparution d'un perſonnage que le Lecteur croit être fort éloigné.

MOnſieur d'Orfeuille en étoit là de ſon récit, & je brûlois d'impatience d'en ſavoir la ſuite, lorſqu'il fut interrompu par un domeſtique qui annonça M. Corſan. Je penſai tomber de mon haut, entendant prononcer ce nom. Comment, dis-je à Monſieur d'Orfeuille, votre Monſieur Corſan eſt à Paris? Vous allez le voir, répondit-il, en ſouriant. Il parut en effet. Jamais ſurpriſe n'égala la mienne en voyant cet homme, dont je m'étois fait un portrait fort extraordinaire, d'après ce que m'en avoit dit Monſieur d'Orfeuille. Il entra d'un air léger pour ſon âge, (il pouvoit avoir ſoixante ans) fredonnant un Vaudeville. Toujours de la gaieté? lui dit Monſieur d'Orfeuille. On n'a que cela de bon.

dans ce monde, répondit Monſieur Corſan. Eh bien! ajouta-t'il, la chaſſe d'hier fut-elle bonne? Excellente, répondit ſon ami. J'ai pris Monſieur Zapata, que je vous préſente: il eſt déjà des nôtres, ſans trop s'en douter.

Monſieur Corſan me ſauta au col, avec les démonſtrations de la joie la plus expreſſive. Mon embarras n'eſt point aiſé à dépeindre, & je ne ſavois trop que penſer de ce que je voyois. Deux hommes m'accabloient de careſſes, parce que j'avois dit que j'aimois volontiers à rire! cela me paſſoit.

Cette pièce aſſaſſine, dit Monſieur Corſan à ſon ami, elle eſt d'un terrible..., affreux. Vingt femmes de Province s'y ſont évanouies: de retour chez ſoi, perſonne n'a mangé, & c'eſt cela qui eſt vraiment triſte! On s'eſt recueilli dans ſa mélancolie, & je gage qu'aujourd'hui un quart des ſpectateurs ne parle pas. Tout eſt perdu, plus d'appétit, plus de promenade..... Eh! le moyen? les Houſards auroient des vapeurs s'ils fréquentoient nos ſpectacles. Et les brochures? demanda Monſieur d'Orfeuille; pis que jamais, répon-

ſur l'autre. Nos auteurs triſtes ſont ſur le trône, les femmes dévorent les Romans ; ils attendriſſent, ils échauffent, ils déchirent, ils pulvériſent le cœur. Eh ! comment ne produiroient-ils pas ces effets ! Des lampes funèbres, des cercueils, des poignards, des ſcélérats imaginaires qui accumulent crimes ſur crimes. . . . Des héros, la plûpart ſans pain, ſe rencontrant preſque toujours dans des cimetières, dans des caves, & là y diſant les choſes les plus triſtes. . . . . Les auteurs ſont bien de les cacher ainſi, car s'ils s'entretenoient publiquement le peuple les ſiffleroit. . . . . Voilà où nous en ſommes, mon ami; il faut un miracle, ou, je le répète, tout eſt perdu.

Les diſcours de Monſieur Corſan augmentèrent encore ma ſurpriſe. Après ce que m'en avoit dit Monſieur d'Orfeuille, je doutois ſi ce pouvoit être le même perſonnage dont il avoit été queſtion dans ſon récit. Monſieur Corſan apprit ce que ſon ami ſavoit de mon hiſtoire, comment nous nous étions liés, & que nous devions aller le ſoir aux Italiens, pour y admirer *Arlequin ſauvage*.

Monſieur Corſan voulut être des nôtres. Nous irons, dit-il, dîner chez moi, ſi rien ne s'y oppoſe, d'où nous nous rendrons à la Comédie. La partie fut acceptée, & Monſieur d'Orfeuille ne demanda qu'un inſtant pour quelques ordres qu'il avoit à donner; il vint enſuite nous rejoindre.

CHAPITRE XIII.

Impreſſion que fait la fille de M. d'Orfeuille ſur le cœur de Zapata. Dîné chez M. Corſan.

NOus nous diſpoſions à partir de chez M. d'Orfeuille, lorſqu'une jeune perſonne de la phyſionomie la plus intéreſſante, & que je jugeai être ſa fille, entra pour lui ſouhaiter le bon jour.

Mademoiſelle d'Orfeuille avoit cet air embarraſſé que donne la pudeur à la vue d'un inconnu. Ses traits, ſans être réguliers, formoient un enſemble d'où dépand ce *je ne ſais quoi*, ſur lequel on a tant écrit ſans pouvoir le définir, & qui plaît dès la première vue. Sa taille étoit élégante, & la beauté de ſes yeux fixoit tellement les regards, qu'on avoit de la peine à ceſſer de les admirer pour parcourir les autres avantages dont cette belle Amélie étoit douée. Qu'ils étoient ex-

preſſifs ces yeux adorables ! En embraſſant ſon père, j'y vis briller tous les feux de l'amour filial ; lorſqu'elle ſalua M. Corſan, ils parurent plus adoucis ; on y liſoit l'expreſſion de l'eſtime & de l'amitié ; je n'oſai les fixer lorſqu'elle ſe tourna vers moi ; j'étois trop agité par une émotion vive que rien ne m'avoit encore fait éprouver. Je voulois du mal à M. Corſan, de ce qu'il m'arrachoit de cette maiſon, l'inſtant d'après je m'impatientois de ce que nous y étions encore..... Je me ſurpris dans un moment où mes yeux alloient ſe couvrir de larmes ; enfin nous ſortîmes, & je me crus ſoulagé. Je le fus en effet, lorſqu'après avoir parcouru une partie du boulevard nous arrivâmes chez M. Corſan, où je me trouvai en état d'entendre ce que l'on me diſoit, & de me mêler à la converſation ; ce qui juſqu'alors m'avoit été impoſſible.

Je penſe, me dit M. Corſan, à votre Docteur Poock, dont me parloit M. d'Orfeuille. Il avoit du bon cet homme là, mais il ne parloit pas aſſez, & c'eſt un mal, un très-

très-grand mal. La faculté de parler a été donnée aux hommes, il faut qu'ils en faſſent uſage. Je n'ai aucune confiance en ceux qui parlent trop, mais je ne les crains pas : il n'en eſt pas de même de ceux qui parlent rarement, la plûpart ſont cachés ou imbécilles. . . . .Moi, je n'aime ni les uns ni les autres.

Je crus devoir prendre ma part de l'apoſtrophe de M. Corſan, & pour éviter une plus juſte application, je parlai beaucoup durant le dîner de M. Poock, de mon père, de mon parrain, de ma marraine, du Capitaine Anglois, de M. Ducoin, à qui l'on m'avoit adreſſé, & je n'oubliai pas mon cher Arlequin qui m'avoit fait rire de bon cœur. Mes diſcours firent le même effet ſur la compagnie.

Buvez-vous ? me demanda M. Corſan ; pas beaucoup, lui répondis-je. Tant pis, répliqua-t'il, les honnêtes-gens boivent, & ſi jamais je fais un Roman, le Ciel m'en préſerve ! mon héros ſera ivre depuis le commencement juſqu'à la fin. Il ne ſaura ce qu'il

dira, repréſentai-je à mon hôte....; Tant mieux, morbleu, tant mieux, répondit-il, s'il fait des ſottiſes, on en accuſera le vin & non pas ſon cœur.

L'éloge que M. Corſan faiſoit du vin, me ſurprit aſſez pour croire que ſon deſſein étoit de m'enivrer, & je ne fus détrompé que lorſqu'il annonça que nous ne boirions pas davantage. J'aime une gaieté honnête, dit-il, mais je ſuis ennemi de la débauche. Allons faire un tour de jardin & nous nous rendrons à la Comédie. Vous, dit-il, s'adreſſant à moi, je vous attends demain à déjeûner, n'y manquez pas. M. d'Orfeuille fera ce qu'il jugera à propos, mais nous nous retenons à dîner chez lui.

Nous fûmes à la Comédie, où j'eus beaucoup de plaiſir. Les naïvetés touchantes d'Arlequin affectèrent ma ſenſibilité. M. d'Orfeuille, qui s'en apperçut, me dit qu'il étoit content de me voir attendri à cette pièce, parce que ce n'étoit pas la douleur qui occaſionnoit les larmes dans cette circonſtance, mais une ſenſation bien différente. Oui,

ajouta M. Corſan, pleurez jeune-homme; pleurez ſi vous en avez envie. Je ne pleure pas & je n'en ſuis pas moins affecté. Il fut un temps où je n'aurois pu voir cette pièce ſans m'évanouir; aujourd'hui j'ai le cœur plus ferme, mais il n'en eſt pas moins bon.

Le ſpectacle fini nous nous ſéparâmes. Je ne pu fermer l'œil de la nuit, tant j'avois d'impatience de rejoindre M. d'Orfeuille & d'apprendre la ſuite de ſon hiſtoire. Elle me devenoit ſur-tout intéreſſante depuis que je ſentois mon inclination naître pour la belle Amélie. Son image étoit continuellement préſente à mes yeux, & tel effort que je fiſſe pour en diſtraire mon imagination, je ne m'apperçus que trop des progrès qu'à la première vue elle avoit fait dans mon cœur.

CHAPITRE XIV.

Rigobert déjeûne chez M. Corſan. Il dîne chez M. d'Orfeuille.

MOnſieur Corſan n'attendit pas beaucoup : j'arrivai de bonne heure chez lui, & je le trouvai qui s'occupoit de la culture de ſon jardin. Allons déjeûner, me dit-il, dès que je l'eus ſalué : vous avez fait du chemin, (il demeuroit hors la ville) j'ai travaillé depuis quelque temps, & nous ſommes dignes de manger.

Nous entrâmes dans des détails ſur la pièce que nous avions vu la veille, & mes naïvetés firent encore rire M. Corſan. Il appella ſon jardinier pour me faire compagnie, & me le préſenta, en diſant : voilà un philoſophe avec qui nous boirons : c'eſt un brave homme, & lorſque vous aurez fait ſa connoiſſance, vous m'en direz votre ſentiment.

Notre déjeûné fut très-gai : le jardinier Guillaume étoit effectivement homme de bon ſens, très-ſatisfait de ſon état, l'homme du monde le plus capable de bannir la mélancolie.

Tandis que M. Corſan fut s'habiller, je m'entretins avec maître Guillaume ſur le bonheur dont il paroiſſoit jouir : je lui demandai s'il avoit vu Arlequin ? S'il connoiſſoit M. d'Orfeuille ? Il s'apperçut aiſément que j'étois ſans malice, & répondit à mes queſtions avec une bonté qui m'encouragea à lui en faire d'autres. Je lui demandai, d'un ton que je m'efforçois de rendre indifférent, s'il connoiſſoit la belle Amélie ? Oui, répondit-il, c'eſt bien la plus aimable fille.... Penſe-t'on à la marier ? demandai-je en tremblant. Mais, dit Guillaume, en me fixant, vous n'êtes donc pas de nos amis ; il n'y a rien de caché parmi nous ; ſi vous avez vu M. d'Orfeuille, il vous a ſans doute dit ce qu'il vouloit faire de ſa fille, & dans ce cas, pourquoi me le demander ? S'il ne vous l'a pas appris, je dois en faire de même. Au-

reſte, ajouta-t'il, ne vous cachez pas, je ſuis le meilleur homme du monde, mais je ne ſuis pas content lorſque je m'imagine que l'on me prend pour un bavard. Cette leçon de franchiſe me donna un peu de confuſion, & mit des bornes à l'envie que j'avois d'avoir plus particuliérement des détails ſur la famille de M. d'Orfeuille. Guillaume me quitta en voyant revenir ſon maître, ou plutôt ſon camarade, car ils vivoient enſemble dans la plus intime familiarité.

Dès que M. Corſan fut diſpoſé à ſortir, nous prîmes le chemin du boulevard pour nous rendre chez ſon ami.

Notre converſation roula principalement ſur ſon jardinier. C'eſt un homme, me diſoit-il, à qui j'ai les plus grandes obligations.... Vous ſaurez tout cela bientôt; nous ſommes attachés l'un à l'autre par l'amitié. J'ai peu d'amis dans le monde, & il ne m'importe guère d'y en avoir beaucoup, mais ſi je rentre chez moi, je ſuis ſûr d'en trouver un véritable. Il n'eſt pas ſeulement le mien, mais il eſt encore celui de tous les

honnêtes gens qui le connoissent : sa probité & son jugement sont si bien établis, qu'il est devenu l'arbitre des différens qui s'élèvent entre les personnes de notre voisinage ; il en est l'oracle. Depuis quelque-temps je dois habiter une maison à quatre lieues de Paris, eh bien ! si j'annonce que je veux partir, chacun pleure le départ de l'ami Guillaume ; on crie, on peste, on me maudit peut-être, que sais-je ! & je reste par complaisance pour les bonnes gens.

Distrait, de plus en plus, à mesure que j'approchois de la maison de M. d'Orfeuille, je ne pouvois que donner peu d'attention aux discours de M. Corsan. Je m'efforçois de cacher mes distractions en feignant d'admirer indifféremment tout ce qui s'offroit à mes regards, & mes acclamations apprêtoient quelquefois à rire à M. Corsan, qui à la fin s'impatientoit de me voir extasier à la vue d'un cadran de la pointe d'un clocher, que je découvrois dans l'éloignement. Nous arrivâmes à la porte de M. d'Orfeuille, & mon agitation augmenta : j'aurois

donné tout au monde pour pouvoir me recueillir un quart d'heure avant que d'y entrer, mais il ne fut pas poſſible, & ce fut vainement que je voulus obliger M. Corſan à admirer la beauté d'une cheminée qui s'offroit à mes yeux en ce moment, & qui en effet étoit plus élevée que celles qui l'environnoient.

M. d'Orfeuille nous reçut comme ſes meilleurs amis. Je vous dois, me dit-il, la ſuite de mon hiſtoire : après notre dîner nous nous retirerons, & je ſatisferai la curioſité que peut-être avez-vous d'en apprendre le dénouement.

Je m'informai de Mademoiſelle d'Orfeuille avec une aſſurance dont je ne me croyois pas capable. Son père ayant dit qu'elle paroîtroit à table ; vous commencez à être fort de nos amis, s'écria M. Corſan, la peſte ! dîner avec la belle Amélie, eſt une faveur qu'on accorde à peu d'hommes de votre âge. Je ne ſus trop que répondre, & pour me tirer d'embarras, je ne répondis rien ; je me contentai de faire deux révérences indirectes

qui

qui divertirent M. Corſan & le pere de la belle d'Orfeuille.

Elle parut enfin, cette fille charmante, & ſa préſence m'ôta l'uſage de la parole quelque temps. Je n'oſois la regarder quoique j'en euſſe la plus forte envie.

A peine fûmes-nous à table, (j'y étois placé vis-à-vis la belle Amélie,) que M. Corſan crut devoir faire l'éloge ironique de mon admiration pour les choſes qui le méritent le moins. M. Zapata, dit-il, paſſez-moi cette petite vengeance pour m'avoir à chaque inſtant arrêté en venant ici. Voyant rire de bon cœur M. d'Orfeuille, je voulus ſavoir ſi ſa fille y prenoit quelque part, & dans ce moment je l'examinai. Son air me parut être celui d'une perſonne que la crainte de me mortifier empêchoit de rire auſſi. Je fus enchanté de cette attention, & je commençai à parler avec plus de hardieſſe. Je trouvai même l'occaſion de placer, à ma manière, quelques mots flatteurs pour Mademoiſelle d'Orfeuille, qui en rougiſſant, baiſſa les yeux avec un air de modeſtie qui

me charma. Je me ſerois applaudi du ſuccès de ma hardieſſe, ſi enſuite je n'euſſe obſervé que mes éloges avoient rendu la belle Amélie plus réſervée. Je le devins auſſi-tôt; & de ce moment je ne parus occupé que du plaiſir d'entendre ce que diſoient M. d'Orfeuille & ſon ami.

Ou l'uſage du monde rend fourbe l'homme le plus ſimple, ou l'amour eſt un grand maître! Je trompois deux hommes qui ne s'en doutoient guère: tandis que je paroiſſois le plus attentif à leurs diſcours, je ne les entendois ſeulement pas, telle force, telle véhémence qu'ils y miſſent. La fille de M. d'Orfeuille occupoit ſeule toutes les facultés de mon ame. Je la regardois un inſtant à la dérobée, je prenois dans ſes beaux yeux tous les feux de l'amour, & alors Meſſieurs d'Orfeuille & Corſan, pouvoient differter tant qu'il leur plaiſoit, ſans que j'y puſſe faire la moindre attention. Dès que je m'appercevois que je commençois à les entendre, je regardois encore Amélie, & je redevenois ſourd à leurs propos.

Ces distractions pensèrent me jeter dans un certain embarras. Dès que Mademoiselle d'Orfeuille eut quitté la salle, & que par conséquent il me fut possible d'entendre ce que disoient son père & M. Corsan, je m'aperçus que tout ce qui avoit été dit, s'étoit particulièrement adressé à moi, & que leur conversation n'avoit eu pour objet que les conseils qui m'étoient nécessaires pour me conduire dans le monde. Heureusement pour moi, mes deux instituteurs n'exigèrent de ma part aucune observation sur ce qui avoit donné lieu à leur conversation. Je les remerciai des conseils que je n'avois point entendu, & M. Corsan, étant sorti pour quelques affaires, je passai dans le cabinet de M. d'Orfeuille, pour y entendre la suite d'une histoire qui me devenoit si intéressante.

CHAPITRE XV.

Suite de l'hiſtoire de Meſſieurs d'Orfeuille & Corſan.

MA narration, commença M. d'Orfeuille, fut interrompue dans un inſtant critique. Vous vous rappellez, ſans doute, que la belle Julie ſans connoiſſance, étoit appuyée ſur moi..... Je puis dire qu'une des belles actions de ma vie, fut de ne m'être pas évanoui auſſi. Je la ſoutins juſqu'à ce qu'elle eut repris l'uſage de ſes ſens. Dès qu'elle eut ouvert les yeux, ſes larmes recommencèrent à couler; j'y mêlai les miennes..... Nous avons, je crois, tort de nous faire illuſion, dis-je à Julie; nous ne ſommes pas auſſi heureux que je me l'étois imaginé. Hélas! continuai-je, je défie cette foule de héros malheureux, dont les hiſtoires ſont éparſes ſur le plancher, d'avoir été affectés par des douleurs auſſi vives que le

ſont les miennes ! La belle Julie me regarda alors, & tandis que ſes yeux annonçoient l'affliction la plus cuiſante, ſa belle bouche fit un ſouris, que ma ſituation me fit regarder auſſi-tôt, comme excité par un ſentiment de cette compaſſion ironique, mille fois plus outrageante que les accens aigus de la colère pour celui qui en eſt l'objet.

Je me précipite à ſes genoux. . . . . Mes larmes s'arrêtent, & avec les cris du déſeſpoir & de la fureur, je fais une déclaration d'amour à la douce & tendre Julie.

Ne ſuis-point aſſez malheureux ! m'écriai-je, de brûler de la paſſion la plus ardente ! faut-il encore que vous inſultiez à ma douleur ? Et bien, cruelle ! apprenez tout, je vous adore ; mon cœur ne peut ſuffire à la violence des feux qui l'agitent. . . . . Je ſuccombe en ce moment, je meurs à vos pieds. . . . . Je ne réclame pas votre humanité pour me ſauver du péril qui menace mes jours. . . . . Vous pleurerez un jour le malheureux d'Orfeuille. . . . . Non, non, je ne puis le croire, ... Vous

ſenſible! vous qui cherchez à verſer des larmes, ſur le ſort des infortunés que nous offre cet amas d'archives du menſonge, tandis qu'un amant, que vous haïſſez, expire à vos pieds d'amour, de douleur & de rage!

Je me levai après avoir prononcé ces derniers mots; d'un air furieux je cherchois la porte, lorſque Madame Duflos, l'ayant ouverte, parut à l'entrée de la ſalle. A cet aſpect imprévu, Julie s'écria, ah! ma tante, venez me ſauver des fureurs d'un homme qui m'outrage! Elle s'élance au même inſtant dans ſes bras; la tante & la nièce ſe tiennent étroitement embraſſées, elles répandent des larmes ſans pouvoir prononcer un ſeul mot.

Ah, jeune homme! je ne puis vous exprimer les divers mouvemens qui m'agitèrent alors..... Je veux mourir aux pieds de la belle Julie..... Je veux appaiſer ſa colère..... Je veux m'éloigner d'elle pour toujours. Cet état violent dura un quart d'heure, (autant qu'il eſt poſſible que

je me le rappelle) ſans qu'il fut prononcé un ſeul mot de part ni d'autre. Madame Duflos eſſuyant avec douleur les larmes que répand ſa malheureuſe nièce, & moi plus malheureux qu'elles, agité par tous les mouvemens du déſeſpoir.

Madame Duflos paroiſſoit attendre que je fuſſe plus tranquille pour me demander quelque explication. Dès que je le lui parus, elle m'adreſſa la parole..... Je l'interromps auſſi-tôt, je me jette à ſes pieds, & lui fais un récit de tout ce qui s'eſt paſſé entre ſa nièce & moi, autant que le déſordre où j'étois me permit de m'en rappeller les circonſtances. Elle nous regarda tous deux avec attendriſſement, & m'adreſſant la parole, elle me dit avec douceur, que ce n'étoit pas là le moment qu'elle devoit ſaiſir pour me faire connoître mes torts : laiſſez-nous, ajouta-t'elle, demain vous ſerez plus calme..... Vous pouvez parler, m'écriai-je avec beaucoup d'action, mon état eſt tranquille,..... rien ne m'agite que le déſeſpoir. Laiſſez-nous, reprit Madame Duflos

avec beaucoup de douceur, demain je vous attends. Je jetai dans ce moment les yeux sur ceux de Julie, & je crus y découvrir qu'elle desiroit que je la quittâsse; cette découverte faillit à me rendre toute la fureur qui m'avoit agité. . ... Ne pouvant trop me contraindre, je me vengeai sur les brochures éparses dans la salle; je les ramasse avec emportement. Ma première idée étoit de les jeter par les fenêtres, mais ensuite je crus que je ferois beaucoup mieux de les remettre, le plus tranquillement qu'il me seroit possible, dans le cabinet d'où elles avoient été tirées. Je m'occupois de cet arrangement avec l'air d'un homme qui s'étudie pour paroître tranquille, lorsque, rentrant du cabinet dans la salle, je n'y trouvai plus Madame Duflos ni sa nièce. Dans la situation où j'étois, il falloit moins que cela pour m'étourdir; aussi fis-je cent extravagances qui, heureusement pour moi, n'eurent aucun témoin.

La dernière fantaisie qui me passa par la tête (& celle-là n'étoit pas extravagante),

fit de ſortir de la maiſon de Madame Duflos. A peine étois-je à la porte qui conduit dehors, qu'un homme me remit un billet de ſa part.

» Si vous êtes ſage, (me diſoit-elle) & » j'oſe l'eſpérer, vous vous retirerez tran» quillement. C'eſt une chimère de vous » croire malheureux, puiſque l'amour & la » fortune peuvent vous favoriſer. Demain » je vous parlerai plus clairement, ſi je » vous vois aſſez raiſonnable pour que l'on » puiſſe s'intéreſſer à votre ſort. »

Ces lignes calmèrent la violence des tranſports qui m'agitoient : j'attendai néanmoins avec aſſez d'impatience le moment où je pouvois apprendre de la tante de Julie les projets qu'elle paroiſſoit avoir à me communiquer.

Ecoutez, me dit-elle dès qu'elle m'apperçut, & ſur-tout gardez-vous de m'interrompre, ou je ceſſe dans l'inſtant de vous parler. Je crois lire dans votre air ſoumis un repentir ſincère des extravagances que vous fîtes hier ici..... Je ne veux pas vous les

rappeller. Je fis une faute, peut-être irréparable, en vous confiant aux soins de M. Corfan; j'en fis une autre beaucoup plus grande en ne veillant pas assez sur les lectures qui occupent Julie depuis son enfance. Il est résulté de cela, que vous êtes deux personnages choquans dans la société; & ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que la conformité de vos bizarreries, vous unit l'un à l'autre par des liens que peut-être inutilement je m'efforcerois de vouloir rompre. Je ne vous le cèle pas, si ma nièce m'eut consulté pour placer son cœur, ou si je m'étois apperçu de la naissance de son inclination, j'aurois tout employé pour en détourner les suites. Il fut trop tard lorsque je découvris les liens qui sembloient déjà vous unir, & dès ce moment, la connoissance que j'ai de vos caractères, me fit désespérer de pouvoir les rompre. Je vis que vous alliez vous faire beaucoup de mal, avant seulement de convenir que vous vous aimiez, & je crus devoir en faciliter les moyens. La scène d'hier & ce qui s'est passé

depuis, me confirme de plus en plus que rien, peut-être, ne convient moins qu'une alliance entre ma nièce & vous; mais auſſi, je vois avec douleur ..... oui, Monſieur, avec douleur, que je dois vous unir ſi je veux conſerver l'un & l'autre. Voilà ce qui m'occupe. Ma nièce eſt riche, & je regarde cet état comme un malheur de plus. Si en vous donnant ſa main, votre fortune étoit plus bornée; vous ſeriez forcé de ſuivre l'état que vous avez choiſi, vous auriez beſoin d'acquérir des talens ..... J'eſpérerois du moins que vos occupations adouciroient peu à peu les chimères de votre imagination dans laquelle vous puiſez à chaque inſtant des motifs de triſteſſe qui vous meneront à la folie ſi vous n'y prenez garde. C'eſt à vous de réfléchir ſur ma prédiction, & de travailler à la rendre fauſſe. Au reſte, je vous préviens qu'il eſt inutile de creuſer votre mémoire pour en tirer de nouvelles ſcènes attendriſſantes comme celle d'hier; réſervez ces ſituations pour les placer dans de beaux Romans, ſi jamais vous devenez

assez fou pour en faire. Il s'agit, entre deux personnes qui se conviennent, qui s'aiment, qui s'adorent si vous souhaitez..... Je vous passe encore cela; entre deux personnes qui, pour éviter toute explication inutile, sont prévenues que dans huit jours on les mariera comme de bons bourgeois.

Le discours de Madame Duflos avoit fait une si vive impression sur moi, que je demeurai sans pouvoir y répondre. L'excès de joie dans lequel il m'avoit plongé ne me permettant pas les expressions, je me levai pour me jeter à ses pieds, lorsque s'étant apparemment douté de mon dessein, elle prit un air plus gai, plus enjoué qu'elle n'avoit eu jusqu'alors, & me saisissant les mains avec tendresse, elle me dit: voilà mon neveu où nous en sommes; je vous défends, (car je commence à avoir des droits sur vous,) de vous jeter à mes pieds, de les arroser de vos larmes, de pousser de ces soupirs qui me donnent des vapeurs. Je vous défends aussi, lorsque vous serez auprès de ma nièce, de vous occuper d'autre chose

que de ſa beauté, d'avoir d'autre entretien que ce qui y a rapport. . . . . Elle eſt ſi belle, ma Julie! Il y a aſſez long-temps que vous célébrez ſon ame ſublime, ſon cœur tendre & ſenſible, occupez-vous à préſent de la beauté de ſes yeux, de l'éclat de ſon teint. . . . . Parlez même de ſes robes, de ſa coëffure, de ſes diamans, car tout cela eſt beau! . . . . N'oubliez pas ſur-tout que l'on danſera à vos noces, que je n'épargnerai rien pour les rendre gaies, & peut-être alors conviendrez-vous que dans ce que vous appellez *l'univers*, (& que moi j'appelle le *monde*, parce que je ne me pique pas d'être *philoſophe*,) tout n'eſt pas auſſi mal que vous l'avez cru juſqu'à préſent. . . . . Mais ſavez-vous que vous devenez admirable! Vous ne m'avez pas interrompue..... Ce n'eſt point encore aſſez; j'exige que vous ne me diſiez pas un mot de remerciement, quoique j'en mérite beaucoup. Quittez pour toujours votre air langoureux; allez faire une toilette, revenez promptement, & je vous préſenterai à votre bonne amie.

Juſques-là, je n'avois pas interrompu la narration de M. d'Orfeuille : mais le caractère de Madame Duflos fit une ſenſation aſſez vive ſur moi, pour que je ne puſſe m'empêcher d'en dire mon ſentiment. Voilà une femme admirable ! m'écriai-je ; je brûle d'envie de la connoître. Plût à Dieu, que la choſe fût poſſible ! me dit M. d'Orfeuille en pouſſant un ſoupir. Ah ! je vois ce qui en eſt, répondis-je, elle eſt morte. Vous êtes d'une pénétration admirable, me dit froidement M. d'Orfeuille. Après un aſſez long ſilence, que je n'oſai troubler, il reprit ainſi ſon hiſtoire.

Ce que m'avoit dit Madame Duflos me paroiſſoit être un ſonge : j'allois être uni à une perſonne que j'adorois & dont j'étois aimé, car je n'en pouvois douter après ce que je venois d'entendre. J'oubliai dans ce moment les idées ſombres dont mon imagination étoit empreinte, pour ne plus m'occuper que de mon bonheur.

Je paſſe rapidement ſur ce qui précéda notre mariage. Julie & moi fûmes unis ſans

avoir osé nous dire un mot qui eut rapport à notre situation. Nous n'étions pas gais, mais affectant de le paroître, nous faisions plaisir à notre bonne tante, qui s'épuisoit à chercher de quoi entretenir la tranquillité qu'elle croyoit appercevoir en nous.

Ma femme devint enceinte, & ce fut à cette époque que commencèrent nos malheurs. Depuis quelque temps des idées tristes nous assailloient avec plus de force que jamais. Nous nous cachions mutuellement notre état, mais enfin il fallut se le confier, & dès-lors notre situation devint malheureuse.

Nous sommes heureux, me dit un jour Madame d'Orfeuille, nous sommes heureux, mon ami.

Mais je le crois, répondis-je, eh! qui pourroit empêcher que nous le fussions?

Qu'est devenue notre ame! s'écrie-t'elle, en soupirant; sommes-nous seuls dans l'univers? Lisez, continue-t'elle, en me présentant six brochures nouvelles; un homme vertueux victime de l'injustice de ses frères!

Un femme adorable, en but à ce que le malheur a de plus humiliant ! Dix scélérats réunis pour flétrir l'innocence ! Lisez, Monsieur, vous verrez si l'homme sensible peut être heureux, lorsque la terre n'est qu'un théâtre horrible, où des scènes atroces. . . .

Madame d'Orfeuille ne put achever ; des sanglots étouffent sa voix. Hélas ! jeune homme, la conversation que nous eûmes ce jour-là fait le malheur de ma vie. Je devois combattre les idées de ma femme au lieu de les entretenir ; je devois appréhender les suites de sa mélancolie. . . . Mais au lieu de m'attacher à la détruire, je fus assez foible pour donner les mains à ce qui pouvoit l'augmenter. Dès ce moment, plus de repos, plus de satisfactions pour nous. La langueur, la foiblesse, l'épuisement, suites ordinaires d'une mélancolie outrée, nous eurent bientôt réduits dans un état digne de compassion.

Madame Duflos, qui s'en apperçut d'abord, en fut affligée au point qu'elle tomba dangereusement malade. Ce fut durant cette maladie

maladie qu'elle me fit connoître toute la force de ſon ame par les ſages conſeils qu'elle me donna : cette femme reſpectable, & dont la mort ſera toujours préſente à mes yeux, voulut même cacher que le chagrin la conduiſoit au tombeau. Elle craignoit d'affliger ceux qui lui avoient enfoncés le poignard dans le ſein.

Ah! mon ami! Pourquoi juger les hommes ſur des apparences qui nous trompent ſi ſouvent! Nous aimions Madame Duflos comme une tendre parente qui avoit tout ſacrifié pour notre facilité, s'il eut été poſſible de nous rendre heureux, mais nous la regardions comme une de ces femmes légères, inconſéquentes, qui diſent aujourd'hui *tout eſt bien*, & demain *tout eſt mal*; qui paſſent leur vie dans une alternative de ſentimens oppoſés qui ſe remplacent ſucceſſivement, & qui ne produiſent pour l'ordinaire ni bien ni mal. Que nous aurions dû être détrompés, ſi nous avions pu l'être, lorſque Madame Duflos n'étant plus, on découvrit dans ſes papiers les preuves les

plus ſenſibles de la bonté de ſon ame ! Tandis qu'attachés, ma femme & moi, au ſort de cent infortunés imaginaires, nous déplorions leurs malheurs, Madame Duflos, plus grande, plus compatiſſante mille fois que nous, alloit chercher des malheureux & les ſoulageoit avec autant d'humanité que de modeſtie. Cette femme adorable ne pleuroit pas en voyant ſur la ſcène les cataſtrophes les plus attendriſſantes : c'étoit dans la cabane du pauvre qu'elle donnoit un libre cours à ſes larmes, & ces pleurs n'étoient pas le réſultat d'une pitié ſtérile & ſpéculative qui ne ſait que s'affliger. . . . . Jeune homme ! je dois tout vous dire ; cette découverte ne fut pas capable encore de deſſiller nos yeux. Nous ne pouvions concevoir, comment on pouvoit être réellement ſenſible, ſans penſer comme nous, ſans s'affliger à chaque inſtant ſur tous les faits qui ſont marqués par le malheur. Nous aurions admiré bien davantage Madame Duflos, ſi au lieu de circonſcrire ſes libéralités autour d'elle, elle les eut répandues par tout où

l'infortune pouvoit s'étendre. Enfin, nous euſſions admiré notre tante, ſi au lieu de ſecourir l'indigence obſcure des malheureux, elle eut paſſé ſa vie à pleurer, comme nous, tous les héros infortunés de tous les temps & de tous les pays.

Mes malheurs ne ſe bornèrent pas à la mort de Madame Duflos; elle fut ſuivie d'événemens qui redoublèrent mes chagrins.

L'état dans lequel notre manière d'exiſter avoit réduit mon épouſe, ne m'offroit qu'une triſte perſpective ſur l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein. Elle mit au monde, avant le terme marqué par la nature, un enfant chétif qui ne fit qu'entrevoir le jour.

Cet accident nous obſcurcit encore davantage l'imagination; je ne ſais comment nous pûmes ſupporter la vie. Trois fois le même malheur vint arrêter les eſpérances que j'avois conçues d'être père. Je le devins enfin; & cet événement, qui auroit dû me remplir de la joie la plus vive, fut marqué par le dernier coup de malheur. . . . Ma femme, en donnant le jour à une fille, (la

ſeule conſolation qui me ſoit reſté) n'eut pas aſſez de force pour en ſoutenir les fatigues. . . . . Suſceptibles des moindres impreſſions, nos corps, d'une délicateſſe & d'une ſenſibilité exceſſives, étoient continuellement agités par l'événement le plus léger en apparence. . . . . Je vis ma tendre épouſe environnée des ombres de la mort, après les fatigues d'un accouchement laborieux; je la vis ſuccomber ſous le fardeau des douleurs trop vives pour qu'elle put les ſupporter. . . . . O! mon épouſe! ſi du ſein de la mort tu vois mes regrets, ne t'irrites pas contre moi, ſi mes yeux ne verſent pas de larmes ſur ta tombe. . . . . Ce ſeroit inſulter à tes cendres que de donner ce foible ſigne de ma douleur. . . . . J'ai pleuré ſans doute les premiers inſtans de notre ſéparation. . . . . Une affliction plus ſombre ſuccède à mes pleurs. . . . . Je nourris dans mon ame une triſteſſe d'autant plus affreuſe qu'elle eſt impénétrable aux yeux. . . . O tendre épouſe! toi ſeule dois connoître les feux qui me dévorent!

En ce moment M. d'Orfeuille s'arrêta, & jetant les yeux ſur moi, (je n'avois pu retenir mes larmes) il me ſaiſit la main d'un air égaré. . . . . Jeune homme! dit-il avec véhémence, as-tu entendu ce que j'ai prononcé? Toi ſeul connois ma douleur; que ce ſecret ſoit enſeveli. . . . . Il y va des jours d'une fille qui m'eſt chère. . . . . les miens. . . . . Je ne les compte pas. Oublie pour jamais que le déſeſpoir eſt concentré dans le cœur du malheureux d'Orfeuille.

Je ne répondis rien à ce diſcours, & baiſſant les yeux, j'attendis en ſilence que M. d'Orfeuille reprit la parole; ce qu'il fit, après avoir attendu que ſon agitation fut calmée.

J'avois perdu ce que j'avois de plus cher, reprit-il, je devois ceſſer de vivre: le chagrin m'eut infailliblement emporté ſi l'eſpoir d'élever le fruit qui me reſtoit de mon mariage ne m'avoit donné la force de ſuivre les conſeils de quelques perſonnes qui s'intéreſſoient à ma ſituation. Je crus ne devoir point faire élever ma fille ſous mes yeux;

j'appréhendois qu'en ouvrant les ſiens, elle n'imprégnit ſon cœur du poiſon de la triſteſſe: & ſi cela fut arrivé, je perdois tout eſpoir de la conſerver.

Tandis que confiée aux ſoins d'une tendre parente, on n'oublioit rien de ce qui pouvoit ménager la délicateſſe d'un enfant qui m'étoit précieux, je me retirai à la campagne, où la ſolitude qui y règne entretenoit encore la mélancolie dont j'étois affecté. Là, concentré dans ma douleur, je vivois comme j'avois déjà vêcu, uniquement pour m'affliger. Incapable d'agir, je réfléchiſſois ſans relâche ſur l'infortune qui aſſiége l'homme; je le voyois malheureux dans tous les états..... Il faut excepter de ma commiſération les hommes qui m'environnoient, ſur leſquels, j'avoue à ma honte, que je ne jetois pas les yeux..... Voilà, mon ami, voilà la ſenſibilité des hommes dont le cœur n'eſt ému que par reſſorts! Je déplorois l'infortune de tant d'hommes dont à peine je ſoupçonnois l'exiſtence, & je n'appercevois pas dans la cabane qui touchoit

mon logement des malheureux dont je pouvois ſoulager la miſère ! L'infortuné Corſan même, je l'avois oublié ! Voilà, encore une fois, ce que produira toujours cette compaſſion ſtérile, ces vues générales de bienfaiſance philoſophique qui embraſſent l'univers ! Que l'homme aiſé ſoulage la miſère de ſon voiſin ; que les Seigneurs ne vexent pas leurs vaſſaux ; que les Rois aiment leurs ſujets, & le mal qui pullule tant ſur la terre diminuera peu à peu. Mais que chacun ne faſſe que ce qu'il doit faire. Celui qui peut aſſiſter d'un pain chaque jour une famille indigente, doit le faire, au lieu de gémir ſur tous les maux poſſibles auxquels il ne peut remédier. Je ſoulage la miſère d'un vieillard infirme, je jouis du plaiſir que procure la ſatisfaction d'avoir fait le bien : je me dis, ſi ce que je fais étoit ſuivi par tous les hommes qui le peuvent, une félicité générale regneroit dans le monde ; il n'eſt compoſé que d'une grande famille ; ſi chacun s'attachoit à en ſoulager les membres malheureux, ſelon ſon pou-

voir, Particuliers, Princes, Monarques ; que n'en réſulteroit-il pas ? En attendant cette révolution, qui peut-être n'eſt pas impoſſible, j'aſſiſte donc l'indigence, & je me dis, je ſuis heureux puiſque je peux diminuer la ſomme des maux qui affligent l'humanité.

J'ignorois ces vérités ; je les dois au généreux Corſan qui vint me les apprendre au fonds de ma retraite.

Un jour que, renfermé ſelon ma coutume, je me livrois à mes douleurs, j'en fus diſtrait par l'apparution de ce malheureux ami que j'avois oublié. Sa vue me fit rougir de honte. En approchant, il me ſerra dans ſes bras ſans prononcer une ſeule parole : s'étant enſuite retiré en arrière pour me conſidérer avec attention, & remarquant mon embarras, il ne voulut pas en jouir plus long-temps. C'eſt aſſez, me dit-il, embraſſez vous-même votre ami, vous ſentez vos torts ; embraſſez votre ami, & j'oſe dire votre bienfaiſteur, car j'eſpère bientôt mériter ce titre. Je ſais votre état, il m'afflige, & je viens vous en tirer. Dès

Dès que j'eus moins de confusion je me livrai au plaisir de voir mon ami. Je remerciai la providence de ce que cet homme venoit me joindre, & je m'imaginois que rien n'avoit altéré la sympathie de nos caractères. . . . . Combien je me trompois ! Corsan n'étoit plus le même homme. Dès que je voulus lui faire l'histoire de mes malheurs. . . . . Écoutez-moi, dit-il, avec un ton véhément que je ne lui avois jamais connu ; avant que je puisse entendre votre récit, écoutez ce que j'ai à vous dire. Vous avez, sans doute, cru votre ami enfermé pour le reste de ses jours, avec les tristes victimes. . . . . Vous me voyez libre. Que mon état vous intéresse assez pour exciter en vous le desir de savoir la cause de ce changement. Il m'importe peu d'apprendre ce qui vous concerne. . . . . Eh ! je n'en sais que trop ! . . . malheureux d'Orfeuille. . . . J'ai fait tout le mal ; si je ne puis le réparer, que j'empêche au moins les tristes suites qu'il pourroit encore avoir. C'est votre ami qui vous parle, mais regar-

dez-le comme un homme qui a des droits ſur vous & auquel vous devrez votre bonheur, ou du moins un ſort moins triſte que celui que vous éprouvez.

Après m'avoir ainſi préparé à l'entendre, M. Corſan commença le récit de ce qui lui étoit arrivé depuis notre ſéparation.

Vous ſavez, dit-il, que mes parens me firent paſſer pour fou, & qu'en conſéquence je fus confiné dans un château éloigné, où ſi, par parenthèſe, l'on vous eut conduit en même temps, rien n'en auroit été plus mal dans ce vaſte univers. On me crut inſenſé, & j'avoue aujourd'hui que la croyance n'étoit pas abſolument mal fondée.

Ceux qui me gardoient s'apperçurent bientôt que mon genre de folie n'étoit pas ſuſceptible d'accès que l'on eut à redouter; en conſéquence, on me laiſſa jouir d'une liberté aſſez honnête pour un fou. Je pouvois me promener dans un jardin très-vaſte, & l'on m'y laiſſoit volontiers gémir ſur les malheurs attachés à l'humanité. J'y pleurois régulièrement huit heures par jour; on ne

paroiſſoit y faire aucune attention, parce que cela ne cauſoit nul dérangement dans l'ordre qui s'obſervoit dans cette maiſon, & qu'un inſenſé qui pleure ſeul aſſis au pied d'un arbre n'eſt pas ordinairement un homme dangereux.

Un Jardinier qui, ainſi que moi, ne quittoit guère le jardin, avoit une manie fort oppoſée à la mienne, & qui valoit beaucoup mieux. Cet homme chantoit à gorge déployée aux mêmes heures que je deſtinois à pleurer. Nous ne tardâmes pas à appercevoir que nous nous gênions mutuellement; & néanmoins il arrivoit fréquemment que le lieu de la ſcène où je pleurois, étoit celui où le Jardinier chantoit. Cela eut des ſuites. Je m'obſtinai à verſer des larmes, & le jardinier Guillaume, au contraire, commençoit à ne plus chanter auſſi long-temps, & avec autant d'ardeur que de coutume. Je m'en apperçus, & pour la première fois de ma vie je raiſonnai, du moins à peu près.

Il y a apparence, me diſois-je, que ma triſteſſe affecte ce bon homme : peut-être

va-t'il devenir mélancolique..... Laiſſons-le jouir paiſiblement de ſa gaieté.... Faut-il que je faſſe le malheur d'un homme qui peut-être ſe croit heureux? Si je le pouvois ſoupçonner de penſer, je lui communiquerois ma ſenſibilité, ma manière de ſentir; j'en ferois peut-être un homme tendre, ſenſible, compatiſſant..... Mais ſur quoi ſeroit fondé ce ſentiment? Guillaume eſt une machine organiſée pour cultiver la terre, pour voir ce qui l'environne ſans y faire beaucoup d'attention; il chante..... Peut-être il ſe croit heureux! laiſſons lui ſon bonheur.

D'après ce raiſonnement, je réſolus d'éviter, pour mes triſtes méditations les lieux où le Jardinier travailloit & chantoit. Il s'en apperçut, & ma délicateſſe l'affecta.

Un jour il me demanda pourquoi je ne venois plus ſoulager mes chagrins ainſi que je faiſois ordinairement. Je lui répondis, que m'étant apperçu que je gênois ſa gaieté, j'avois choiſi un lieu plus commode pour mes réflexions. Vous pouvez avoir raiſon, ré-

piqua Guillaume, mais il me semble que vous avez tort. Continuez à venir pleurer ici, puisque cela vous fait plaisir, je continuerai mes chansons, qui me font plaisir à moi, & il arrivera, à la longue, que vous chanterez avec moi, ou que je pleurerai avec vous. Comme il vaut beaucoup mieux, ajouta-t'il, se réjouir que s'affliger, je m'imagine que vous finirez par être aussi gai que moi, car, que je meure si jamais j'ai envie d'être aussi chagrin que vous.

Après quelqu'autre propos de Guillaume, je crus mon amour-propre humilié. Guillaume me regardant comme un homme qui a le cerveau dérangé, paroissoit m'accorder une sorte de compassion qui, d'après mes principes, devoit m'outrager. J'entrepris donc de raisonner avec lui, & je vous avouerai, mon ami, que je n'eus pas le dessus dans la conversation. Vous en allez juger.

Je fis, avec beaucoup de chaleur, l'énumération des motifs que j'avois de m'affliger; je lui peignis, aussi-bien que vous auriez pu le faire, tout ce que la société offre de ré-

voltant au cœur de l'homme ſenſible. Mon tableau fini, je regardai Guillaume avec une ſorte de triomphe, & je croyois qu'il alloit mêler ſes larmes aux miennes; qu'après l'éloquence que j'avois employée il alloit ceſſer d'être une machine; qu'enfin qu'il alloit devenir homme ſenſible. . . . . Combien je me trompois! Guillaume commença ſa réponſe par un éclat de rire, qui penſa me renverſer d'étonnement. Il hauſſa les épaules, & me regardant avec pitié, il me dit: de tous les foux que l'on tient ici, vous ſeul excitez ma compaſſion. Je ne m'afflige pas lorſque je vois des hommes dont la folie eſt de ſe croire heureux. L'un me dit qu'il eſt Prince, l'autre qu'il poſſède un Royaume; celui-ci qu'il eſt adoré de ſa belle maîtreſſe, celui-là, qu'il a plus d'eſprit que tous les autres, & que moi, Guillaume, je ne ſuis qu'un ſot . . . . . à la bonne-heure; cela fait plaiſir; ſi on les guériſſoit, ils deviendroient triſtes & ils auroient raiſon. Mais vous qui n'êtes malheureux que parce que vous êtes fou, ſi l'on pouvoit

vous guérir, vous deviendriez moins misérable. Vous dites que tout ce qui eſt ſur la terre eſt horrible, hormis vous apparemment; moi, je ſais qu'il y a bien du mal, & je le ſais peut-être mieux que vous; mais auſſi, il faut convenir qu'il y a un peu de bien au milieu de tout cela. Eh! bon Dieu, où en ſerions nous! Moi, par exemple, j'ai un père infirme, des enfans qui.... ne ſont que des enfans, une femme qui a ſoin d'eux.... Eh bien! tout cela mourra de faim au premier jour; ſi je vous écoute encore demain, après demain, & tous les jours comme je fais aujourd'hui, parce que je ne travaille pas.... Voilà le mal, n'eſt-il pas vrai? Mais auſſi au lieu de reſter auprès de mon père à pleurer ſes malheurs, à gémir ſur ſes infirmités, (ma femme s'eſt chargée de ce ſoin,) moi, je travaille, & chaque ſemaine j'apporte dequoi fournir aux premiers beſoins de toute la famille.... Voilà le bien!

Je ne vous rapporterai pas, continua M. Corſan, tout ce que me dit le Jardinier dans

cette circonſtance. . . . . Peut-être n'êtes-vous point encore en état de l'entendre. Je paſſe à ce qu'il y eut de plus frappant pour moi, à cet inſtant lumineux où un jardinier que le hazard m'avoit fait remarquer, deſſilla les yeux de votre ami, de celui qui ſe croyoit ſi ſupérieur à tous ceux de ſon eſpèce!

Votre folie n'eſt point incurable; me diſoit Guillaume; on pourroit d'autant mieux vous guérir qu'au milieu de votre vanité, au moins on voit avec plaiſir que vous écoutez ce que vous diſent les gens, & c'eſt déjà beaucoup. Mais ſi vous n'aviez plus ce qui vous a fait mettre ici, peut-être ſeriez-vous plus à plaindre que vous l'êtes à préſent. Avec ce cœur bon & humain dont vous êtes pourvu, vous devez-être dans l'indigence, & une fois ſorti de cette maiſon, vous aurez peut-être votre état à pleurer, après avoir tant verſé de larmes & tant ſoulagé celui des autres. . . . . Le ton de candeur & de naïveté avec lequel ces paroles furent prononcées, le ſens ſubli-

me qu'elles renfermoient pénétrèrent mon ame. . . . . Je tombai évanoui. Revenu à la lumière, ce ne fut qu'en frémiſſant que j'oſai jeter mes regards ſur le Jardinier, dont les paroles m'avoient percé le cœur. Un nouveau jour pénètre mon ame, &, pour la première fois je me connus!

Je me dépouille, à l'inſtant même, de cette philoſophie orgueilleuſe qui me préſentoit à mes yeux comme le meilleur des humains; des remords s'élèvent dans mon cœur, je me jette aux pieds de Guillaume ſurpris. O grand homme, m'écriai-je, quel jour tu viens de faire paſſer dans mon cœur! Je me ſuis cru le premier des hommes, que je ſuis humilié! . . . . Je ne le ſuis point encore aſſez. . . . . Non! je dois découvrir mon ame toute entière à l'homme qui vient de me faire voir mes crimes. . . . . Homme vertueux, dont les ſentimens m'étonnent. . . . & c'eſt encore un de mes crimes! . . . . Apprends que j'ai gémi ſur les malheurs de l'humanité. . . . mais que jamais ces mains n'ont ſecouru

l'indigence. . . . . Tu crains que la bonté de mon cœur n'ait épuiſé ma fortune..... Combien cette idée te rend ſupérieur à moi ! Elle fait ma condamnation en me montrant la grandeur de ton ame. Mais qui es-tu ? Toi, Jardinier ! . . . . je ne puis le croire. Homme ſublime ! quitte cette bêche, va inſtruire les autres hommes. . . . . .

J'aurois continué encore long-temps ſur le même ton, ſi Guillaume ne m'eut interrompu. Lorſque vous m'avez cru un ſot, me dit-il, je ne m'en ſuis pas trouvé plus humilié : à préſent vous dites & répétez que je ſuis un grand homme, & je ne ſuis pas tenté d'en avoir plus d'orgueil. Vous êtes le premier qui ayez trouvé un ſujet pour me faire des complimens ; cependant j'ai parlé à bien des hommes en ma vie : cela, je crois, prouve que vous n'avez pas vu beaucoup de monde juſqu'alors, ou que celui que vous connoiſſiez étoit de la mauvaiſe compagnie. Si vous voulez me ſuivre je vous ferai voir la mienne, & vous m'en direz votre ſentiment.

Sans pouvoir répondre un seul mot, je suivis Guillaume à l'extrêmité du jardin, & il me fit entrer dans une chaumière qu'il habitoit.

J'y vis un vieillard vénérable courbé sous le poids des années, que trois petits enfans s'efforçoient de réjouir par leurs caresses, & une femme qui s'occupoit aux soins du ménage. Guillaume ouvrit une armoire, la seule qu'il y eut dans sa maison; j'y vis une épée, un sac qui renfermoit des papiers. Alors Guillaume me dit : vous êtes naturellement sérieux, à ce que j'ai pu voir, & c'est sérieusement que je vais vous parler. Ce vieillard est mon père, voici ma femme, & ces enfans sont le fruit de notre mariage. L'épée que vous voyez a été portée par mon père durant vingt ans pour le service de son Prince: j'en ai fait le même usage dans ma première jeunesse. Les papiers que vous voyez renfermés dans ce sac, sont ce qui nous est resté d'une fortune honnête qui nous fut ravie par des hommes injustes & puissans. Je conserve ces choses comme des

preuves parlantes de la dureté des hommes ; & elles me rappellent auſſi qu'il ne me reſte rien que le courage pour nourrir ma famille. J'ai ſervi le Roi avec honneur ; j'ai eu le malheur d'avoir un procès qui m'a ravi ma ſubſiſtance, mais heureuſement j'ai des bras robuſtes, & un bon cœur ; c'eſt avec cela que je ſais me conſoler de mes pertes. Je jouis même d'un ſort aſſez ſatisfaiſant, puiſque mon travail peut ſoutenir mon père, ma femme, mes enfans. J'éleverai ces pauvres enfans comme je l'ai été par mon père, & lorſque l'âge aura éteint mes forces & que je ne pourrai plus fournir à mon travail, ces chers enfans feront pour moi ce que je fais pour leur grand-père. En ce moment Guillaume ſe vit entourer de ſa famille, qui l'embraſſa avec cette tendreſſe naïve qui ne peut ſe repréſenter lorſqu'on n'a pas eu le bonheur d'en être le témoin.

Guillaume me tint durant que je fus chez lui pluſieurs propos que je ne pouvois entendre bien exactement, tant j'étois frappé du ſpectacle qui s'offroit à mes yeux pour

la première fois. Jamais je n'avois pénétré dans la cabane du pauvre pour y observer ce que personne ne devroit ignorer parmi les gens du monde; qu'il est dans l'état le plus médiocre, des hommes dont l'exemple peut nous instruire, & que c'est là qu'il faut chercher les vrais sentimens que donne la Nature, plutôt que sous les lambris dorés que la grandeur occupe avec tant de faste.

Dès que j'eus commencé à réfléchir sur ce que j'avois vu & entendu, je compris très-bien ce que m'avoit donné à entendre le bon Jardinier; qu'étant le plus orgueilleux des hommes, j'en étois aussi le plus inutile. Mes idées prirent alors une tournure différente, & reconnoissant combien étoit peu digne d'éloges cette pitié muette, cette commisération stérile qui jusqu'alors m'avoient affectées, je m'occupai sérieusement du louable projet de réparer mes erreurs.

Dès que mes parens me virent revenu de mes égaremens, ils m'offrirent la liberté, que j'acceptai avec l'ardeur d'un homme qui commence à mériter d'en jouir. Le premier

uſage que j'en fis, fut de propoſer une retraite au bon Guillaume & à ſa famille à qui vous venez d'apprendre que j'ai tant d'obligations. Enſuite je courus m'informer de mon ami d'Orfeuille ; j'en appris des choſes qui me firent frémir, & je n'en eus que plus d'ardeur à venir l'embraſſer, pour lui deſſiller les yeux ſur des fautes dont je ſuis peut-être le plus coupable. . . . . Je vous ai dit la révolution qui s'étoit faite en moi. . . . . Malheur à vous ſi les motifs qui m'y ont déterminés ne produiſent pas le même effet ſur votre ame !

M. Corſan termina ainſi ſon diſcours. Je n'oſois lui adreſſer la parole, continua M. d'Orfeuille ; j'étois dans une agitation, un trouble inexprimable. Tout ce qui étoit arrivé depuis notre ſéparation ſe retraçoit à mes yeux avec les couleurs les plus fortes. La mort de Madame Duflos, celle de ma tendre épouſe, l'indifférence que j'avois eu juſqu'alors pour ma fille, le ſeul objet qui pouvoit encore m'attacher au monde ! Ces tableaux agiſſant avec force me rendoient

immobile, incapable de répondre aux douces ſollicitations de mon ami, qui tout-à-coup prenant pour l'endurciſſement du cœur ce qui n'étoit que les ſuites d'une extrême agitation, recula avec les ſignes de la colère, en s'écriant : malheureux d'Orfeuille ! je voulois te ménager, mais il n'eſt plus poſſible. J'étois un criminel qui méritoit la mort. . . . . Je me croyois ſenſible & j'étois le plus dur des hommes ! Mais, continua-t'il, je vivois ſeul. . . . Si j'euſſe eu une épouſe, mes yeux ſe ſeroient ouverts ſans les ſecours de Guillaume; ſi j'euſſe eu une fille. . . . Eh ! que n'auroit pas produit la force du ſang ! . . . . Si ma femme fut morte, c'auroit été dans les bras de mes enfans que j'aurois pleuré ſa perte. Je n'aurois pas éloigné de moi le ſeul bien qui me reſtoit pour m'attacher aux hommes ! Le barbare d'Orfeuille, que fait-il ? Eloignant de lui, fuyant tout ce qui pourroit attendrir ſon cœur, il a l'orgueil de ſe croire vertueux. . . . Mauvais ami, mauvais époux, mauvais père, mauvais citoyen ! Je ne pus

ſouffrir que M. Corſan continuât ce diſcours qui me déchiroit; dans l'impoſſibilité de pouvoir parler, je courus me jeter dans ſes bras; j'élevai les yeux vers lui, afin qu'il y pût lire la ſincérité de mon repentir. . . . Sa colère ſe calma, il parut déſarmé. Oublions le paſſé, dit-il, & tâchons de réparer nos fautes. Je ſentis ce que me vouloit dire Corſan, & le premier uſage de ma raiſon, je l'employai à aller puiſer dans le ſein de la Nature les conſolations dont j'avois beſoin. Je jouis des embraſſemens d'une fille tendre, qui ſembloit ſoupirer après la vue de ſon père. J'éloignai ce maſque philoſophique qui m'avoit abuſé ſur mes devoirs les plus eſſentiels, & je devins, ainſi que mon ami, un homme qui commençoit à être inſtruit ſur ce qu'il devoit à la nature & à l'humanité. Après y avoir fait le bien qui étoit en mon pouvoir, je quittai la campagne où je m'étois enſeveli, & je revins voir la capitale, non pour y faire éclater un luxe inſultant qui y diſtingue les hommes, mais pour y faire tout le bien qui dépendroit de moi.

Dès

Dès les premiers jours de notre arrivée à Paris, nous nous attachâmes, mon ami & moi, à observer l'esprit dominant des hommes avec qui nous devions y vivre. Nous crûmes remarquer que l'épidémie (si je puis m'exprimer ainsi) qui avoit été cause de tous nos malheurs, y attaquoit peu à peu les têtes. Dans un temps où j'aurois été moins éclairé, j'eusse cru que les hommes commençoient à devenir ce qu'ils devroient être tous, tendres & compatissans : mais les malheurs m'avoient instruits. Corsan & moi, vîmes avec douleur que la gaieté qui paroissoit avoir quitté les sociétés, n'étoit remplacé par aucune chose qui méritât que nous nous réjouissions de ce changement. Les hommes nous parurent plus sensés sans être plus vertueux ; plus compatissans sans pratiquer davantage la bienfaisance : nous vîmes affiché par-tout la théorie des vertus, & rarement l'exemple à côté du précepte.

Après avoir découvert où en étoit le monde moral, nous nous liâmes, Corsan & moi, par une amitié plus forte que jamais ;

nous essayâmes de faire diversion à cette tristesse rongeante qui étend peu à peu ses influences parmi les personnes avec qui nous vivions ; mais ce fut inutilement. On nous regarda comme deux personnages singuliers qui, après avoir donné des scènes assez ridicules il y a quelques années, reparoissoient au monde pour en varier les tableaux. Nous bornâmes nos connoissances à un petit nombre d'amis, & nous croyant trop peu d'importance pour réformer des idées reçues, nous attendons qu'une révolution, (car les choses ne peuvent rester encore long-temps dans l'état où elles sont) ramène les hommes à un point essentiel pour leur bonheur.

Voilà, ajouta M. d'Orfeuille, ce que j'avois à vous apprendre avant que de me lier plus étroitement avec vous. Vous êtes jeune, sans malice, . . . (n'allez pas vous fâcher car je fais votre éloge) & il seroit à craindre qu'ingénu & sans expérience, vous vous laissassiez séduire par l'esprit du jour : ce seroit une victime de plus ajoutée au char de la douleur fictive qui domine sur tout.

Soyez donc notre ami ; nous vous guiderons, & lorſque les circonſtances vous rappelleront au milieu de votre famille, vous n'y porterez pas les ridicules, & j'ajoute, les vices qui ne germent que trop dans la capitale.

M. d'Orfeuille ayant terminé ſon récit, je le remerciai de ſa complaiſance avec mon ingénuité ordinaire, & nous fûmes rejoindre ſon aimable fille & Monſieur Corſan.

CHAPITRE XVI.

M. Corſan découvre l'amour de Zapata pour Mademoiſelle d'Orfeuille. Perplexités de Zapata.

LE plaiſir que j'éprouvai en voyant reparoître la belle Amélie, étoit altéré par une teinte de triſteſſe dont je cherchai inutilement la cauſe tant que je fus chez M. d'Orfeuille. Rendu à moi-même, je crus m'appercevoir que mon inquiétude provenoit de ce qu'avoit ajouté M. d'Orfeuille à la fin de ſon hiſtoire. Il parle, diſois-je, du temps où je dois retourner dans ma patrie..... Nous ne devons donc pas demeurer toujours enſemble! Et Amélie, que j'aime!..... Il ſeroit inutile que je cherchaſſe à me perſuader le contraire..... Je dois donc renoncer à mon amour! Je dois donc être malheureux!

Ces agitations commencèrent à me faire connoître le choc des passions; état qui ne pouvoit que me surprendre beaucoup, en l'opposant à la tranquillité, (disons mieux) à l'indolence dans laquelle j'avois vécu jusqu'alors.

Pour essayer de calmer mes inquiétudes, je formai plusieurs projets qui successivement s'anéantissoient les uns les autres; je m'arrêtai enfin à celui qui me parut devoir être le meilleur dans les circonstances où je me trouvois.

Ma dernière résolution fut d'aller chez M. Corsan, lui confier mon état & m'aider de ses conseils. J'y fus en effet, bien résolu à lui tout avouer, mais rien ne put me faire parler lorsqu'il s'agit de lui ouvrir mon cœur. Un trouble que je n'avois pas encore éprouvé m'ôtoit jusqu'à la liberté de parler. M. Corsan, qui s'apperçut de mon embarras, en demanda la cause dans des termes qui au lieu de m'encourager à la lui découvrir, paroissoient, au contraire, devoir m'imposer le silence.

Vous êtes triſte, notre ami, me dit-il; ma foi prenez-garde à vous; ſi le ſilence vous gagne, adieu toute ſocieté avec nous. . . . Reprenez votre état ordinaire, allez voir Arlequin, mais gardez-vous de paroître chez M. d'Orfeuille que vous n'ayiez l'air moins ſombre, car décidément il rompoit avec vous. J'en ſerois fâché, mais qu'y faire? Nous ne voulons voir que des bonnes-gens, & les bonnes-gens n'ont pas d'humeur. D'Orfeuille vous a raconté ſon hiſtoire, & par conſéquent la mienne: (elles ſont trop liées pour pouvoir être ſéparées) vous avez dû voir quelle horreur il a pour les gens triſtes ſans ſujet. . . . à votre âge, il faudroit être auſſi fou que je l'ai été pour s'affliger. . . . Mais à votre âge, continua M. Corſan, en me fixant avec plus d'attention, quelquefois l'amour. . . . . Seriez-vous amoureux par hazard? Eh bien, vous ne dites mot, vous rougiſſez! Alors ayant gardé un inſtant le ſilence, & prenant un air plus ſérieux, il ajouta: écoutez, M. Zapata, ceci devient une affaire dont je ne me

mêle pas ordinairement. Je vous ai cru un digne garçon, ſans conſéquence même..... Vous me permettrez l'expreſſion..... Vous voilà amoureux, car votre ſilence ne me le confirme que trop; & qui pis eſt amoureux triſte? Je ne m'informe pas de l'objet de votre paſſion..... Tâchez de vous guérir, enſuite M. d'Orfeuille & moi vous reverrons avec plaiſir. En me diſant ces derniers mots, M. Corſan me congédia de l'air le plus froid.

L'état dans lequel je me trouvai eſt aſſez difficile à décrire. Je demeurai très-ſurpris de la pénétration de M. Corſan, qui ſans que je lui euſſe ouvert la bouche ſur mon amour, paroiſſoit en avoir découvert le myſtère. Je n'oſais me préſenter chez Mr. d'Orfeuille. Après ce que m'avoit dit ſon ami, je crus qu'il m'étoit même défendu d'y paroître & cette idée m'accabloit. Vingt fois je fus à ſa porte, & à chaque fois que j'en approchois un ſi grand déſordre s'emparoit de mes ſens, que, même ſans que je m'en apperçuſſe d'abord, je m'en trouvois éloi-

gné de cent pas. Je retournois à mon logement, incertain, irréſolu ſur ce que je devois faire : fâché de n'avoir pas exprimé tous mes ſentimens à M. Corſan quelques-qu'en puſſent-être les ſuites; prêt à aller chez M. d'Orfeuille; tremblant lorſque je me diſpoſois à m'y préſenter ; faiſant vingt lettres, pour M. Corſan, pour ſon ami, pour la belle Amélie, & les jetant au feu à meſure qu'elles étoient finies; enfin, exécutant, avec aſſez de rapidité, toutes les extravagances preſcrites aux Amans malheureux par les loix de l'Amour.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVII.

La marraine de Zapata vient à Paris. Elle admire ſon filleul; croit enſuite qu'il n'eſt qu'un ſot, & le confie à M. Glainville.

IL y avoit quatre jours que j'étois ainſi affecté, lorſque Mademoiſelle de Lorme, ma marraine, arrivant à Paris, vint diſtraire mes idées d'amour d'une manière aſſez particulière. M. de l'Exergue, à qui l'on m'avoit adreſſé d'abord, avoit écrit à mon parrain ce qui s'étoit paſſé entre lui & moi. Ces nouvelles avoient produites dans la famille des effets différens. Mon père parut affligé du peu d'aptitude qu'on avoit mandé que je paroiſſois avoir pour les ſciences: ma marraine, qui étoit rarement d'accord avec les autres, ſur-tout lorſqu'ils

étoient de Province, parut au contraire s'en réjouir. C'étoit malgré elle que l'on avoit voulu m'initier dans la connoiſſance des choſes antiques : elle auroit préféré, diſoit-elle, pour me former, ces hommes légers & brillans dont le cerveau eſt un arſenal rempli de ces jolis traits avec leſquels l'eſprit fait fortune dans la ſociété. Ses affaires l'ayant, dans ces circonſtances, amenées à Paris, ſon premier ſoin fut de venir juger des progrès que j'avois dû faire depuis que je m'étois ſéparé de M. de l'Exergue, car ma marraine ne doutoit nullement que je ne me fuſſe livré à quelques-unes de ces ſociétés charmantes pour leſquelles elle avoit tant d'inclination.

Mon eſprit n'étoit pas aſſez calme lorſque Mademoiſelle de Lorme vint me voir, pour qu'elle pût découvrir où j'en étois dans le monde : l'impreſſion que faiſoit depuis quelques jours l'idée de Mademoiſelle d'Orfeuille, m'avoit néanmoins communiqué une ſorte de vivacité, qui ſe manifeſtoit plus dans mes yeux que dans mes diſcours. Qu'il

eſt charmant ! s'écria ma marraine dès qu'elle m'apperçut. . . . . Ce n'eſt plus lui. Hâtez-vous de parler, mon cher enfant, que je puiſſe admirer tout ce que vous allez dire. Vous avez quitté cet antiquaire, & vous avez bien fait. On m'aſſure que vous êtes reçu dans de bonnes maiſons. . . . . Eh bien ! quels ſont les gens que vous voyez ? De beaux eſprits à n'en pas douter : avouez qu'ils ſont d'une ſociété délicieuſe : eh ! les Poëtes, ſur-tout les Poëtes ! Nommez-moi donc vos connoiſſances : il me tarde de vous féliciter ſur toutes celles que vous avez ſans doute fait.

A ces interrogations précipitées, qui m'ont toujours interdit, on ſe doute bien que je ne ſus trop que répondre. Je balbutiai quelques mots de M. d'Orfeuille & de ſon ami Corſan, & c'en fut aſſez pour faire ſoupçonner à ma marraine, que j'étois encore ce bon Rigobert Zapata, dont la *bonté* déſoloit ceux qui s'intéreſſoient à mon ſort. Elle m'engagea pour le lendemain à dîner. Je ne veux point vous donner pour commencer

une trop grande ſociété, me dit-elle, je vois qu'il faut tout meſurer à vos forces. Un honnête-homme inſtruit, aux ſoins duquel je pourrai vous confier, ſera la ſeule compagnie que nous aurons.

Le lendemain je me rendis chez Mademoiſelle de Lorme, qui m'ayant reçu aſſez froidement, & préſenté enſuite à M. de Glainville, dont elle m'avoit parlé, nous laiſſa ſeuls ſous prétexte de quelques affaires.

M. Glainville pouvoit avoir trente ans. Une phyſionomie intéreſſante, un air honnête, ne purent néanmoins aſſez gagner ma confiance, pour que je me livraſſe entièrement à lui, ainſi que ma marraine avoit paru le deſirer. Il avoit le regard perçant, parloit bien, mais d'un ton ſi meſuré, ſi froid, d'un air de politeſſe qui me parut ſi affecté, en un mot, la ſociété de M. d'Orfeuille étoit ſi différente de celle-là que je me tins ſur mes gardes, & réſolus de ne parler qu'à la dernière extrêmité.

S'appercevant que je n'étois pas diſpoſé à

parler le premier, M. Glainville rompit le silence en me faisant des questions d'un air tranquille sur des choses qu'il savoit sans doute. Je me vis obligé de lui répondre, parce qu'il n'accumuloit pas ses questions avec vivacité, & que je n'avois d'autre parti à prendre que de parler, ou de le laisser seul.

Êtes-vous né à Paris? me demanda-t'il avec un air que l'on auroit cru de bonne-foi.

Non, Monsieur, lui répondis-je, (peut-être un peu brusquement,) je n'y suis que depuis peu de temps.

— Fort bien. Vous voyez sans doute beaucoup de monde?

— Très-peu, Monsieur, je vous assure.

— Très-peu? (répéta-t'il,) vous avez tort; la société forme la jeunesse . . . . . Quelles sont vos occupations?

— Mais je m'occupe . . . . de différens objets.

— Voudriez-vous m'estimer assez pour

vouloir bien m'inſtruire, en me communiquant les lumières que vous découvrez certainement dans vos occupations à *différens objets?*

Cette dernière queſtion & l'air dont elle fut aſſaiſonnée me déconcerta. Quel diable de ton, dis-je en moi-même, certaines gens ont en ce pays-ci!

—— Vous cherchez à vous rappeller vos occupations?

—— Mais, Monſieur, ... je ne fais rien que tout le monde ne puiſſe faire également. . . . .

—— Comment donc, de la modeſtie!

—— Il n'y a pas de modeſtie, Monſieur; aujourd'hui, je me promène, je vais à la Comédie, ſur-tout ſi l'on m'aſſure que j'y rirai. . . . Enſuite, le lendemain, je . . . . je . . . .

—— J'entends; le lendemain, vous vous promenez, & vous allez à la Comédie. . . . . Cela eſt-il vrai?

—— Très-vrai. . . . & qui vous a donc dit tout cela?

— Oh ! j'ai deviné *tout cela*, & beaucoup d'autres choſes encore, M. Zapata, dont nous parlerons bientôt.

Je m'apperçus que M. Glainville m'avoit amené avec lui en converſation réglée & j'en craignois les ſuites. Je craignois ſur-tout qu'il n'eut découvert mon amour pour la fille de M. d'Orfeuille ; j'allois peut-être faire l'étourderie de lui demander le ſecret lorſque ma marraine rentra, & nous excitant à prendre place pour le dîner, me tira de l'embarras où j'étois de tenir encore long-temps avec M. Glainville.

Eh bien ! demanda ma marraine, qu'en dites-vous ? en me montrant à mon redoutable interrogant. Oh ! Madame, répondit celui-ci, M. Zapata eſt un garçon . . . , qui promet, ſi vous voulez ; à vous parler franchement, ſes progrès n'ont pas été rapides, mais . . . . peut-être, n'eſt-ce pas ſa faute. . . . . Il ne lui manque que de bonnes connoiſſances pour ſe développer.

Mais, Monſieur, il voit du monde, reprit ma marraine, des gens comme il faut....

Comment nommez-vous ces Meſſieurs, dont vous me parliez hier ? me demanda-t'elle. L'un, dis-je, ſe nomme d'Orfeuille, & l'autre Corſan. Vous devez connoître cela, dit ma marraine à M. Glainville, vous êtes trop répandu. . . . . En aucune façon, reprit celui-ci : d'Orfeuille ! Corſan ! non, perſonne ne connoit ces gens-là, & ſoyez perſuadez d'une choſe, Madame, c'eſt qu'ils n'exiſtent pas.

Pour le coup je perdis patience. J'enrageai de bon cœur d'entendre un homme nier l'exiſtence de deux perſonnes que je connoiſſois parfaitement. Je ſoutiens qu'ils exiſtent, Monſieur; (dis-je avec aſſez de feu,) il eſt facile de m'apprendre beaucoup de choſes, mais du moins on ne me perſuadera pas que deux hommes reſpectables, qui m'ont raconté leur hiſtoire, chez leſquels j'ai mangé, dont l'un a une fille adorable. . . , qui. . . . . (je m'arrêtai en ce moment) Je ne rêve certainement pas, &. je ne ſuis point homme à aller déterrer des morts pour perſuader que je vois d'honnê-

tes-gens. Soyez donc sûrs que Messieurs d'Orfeuille & Corsan sont des hommes qui existent comme vous & moi.

La chaleur & le ton d'impatience avec lequel j'avois parlé, firent rire ma marraine & son ami, qui prenant un air plus sérieux me dit : vous vous fâchez aisément, Monsieur ; on ne vous nie pas, selon vos idées, l'existence de vos deux bons amis : mais, selon notre manière de voir, on peut dire que ces Messieurs-là n'existent pas, parce qu'ils ne font aucune sensation, que sans doute, ils ne sont vu de personne, en un mot que personne même ne les connoît. Eh ! vraiment ! ajouta ma marraine, voilà comme il faut entendre ce que Monsieur dit ! Ne vous fâchez donc pas, si l'on nie l'existence de votre père, celle de votre parrain, la vôtre même ; car enfin, vous .... vous..... Monsieur Glainville, ce joli mot que vous me dites hier ? Végéter, Madame, répondit le Glainville. Vous végétez, me dit ma marraine, & voilà tout.

M. Glainville renoua notre Dialogue qui

étoit interrompu, parce que d'un côté je cherchois ce que j'avois à dire pour répondre à ce qu'avoit avancé ma marraine, & que de ſon côté, elle paroiſſoit fort occupée à répéter le mot, qu'elle avoit prononcé avec tant d'importance, afin de ne le plus oublier. Vos Meſſieurs, me dit M. Glainville, ne voient donc abſolument perſonne ? Ils ne voient que peu de monde, répondis-je : M. Corſan a pour compagnie maître Guillaume, qui eſt un homme admirable, & à qui il a des obligations infinies ; c'eſt l'ami commun de ces Meſſieurs ; ils m'appellent auſſi leur ami, &..... Pour cette fois, excuſez mon impatience, interrompit M. Glainville, je brûle de ſavoir quel eſt ce digne Guillaume l'ami de ces Meſſieurs. C'eſt le Jardinier de M. Corſan, répondis-je, un homme étonnant, qui a cauſé des révolutions. .... Des révolutions ! s'écrièrent en même temps ma marraine & le Glainville ; ils n'en dirent pas davantage, parce qu'ils cédèrent à l'envie preſſante qu'ils avoient de rire l'un & l'autre. Dès que Ma-

demoiſelle de Lorme pût parler, elle dit en s'adreſſant à ſon ami; en vérité, voilà un trait qui me raccommoderoit preſque avec la Province! M. d'Orfeuille, M. Corſan, l'ami Guillaume! Je veux abſolument voir cela puiſque cela ſe trouve à Paris. . . . . Je ne plaiſante point, il faut abſolument, mon filleul, que vous me préſentiez au jardinier Guillaume & à ſes amis & les vôtres.

Rit-on beaucoup dans votre ſociété? me demanda M. Glainville. Mais on y eſt aſſez gai, répondis-je, & cela auroit de quoi vous étonner, ſi, comme moi, vous étiez inſtruit des malheurs qu'ont eſſuyés Meſſieurs d'Orfeuille & Corſan; le premier ſur-tout doit avoir ſujet d'être le plus triſte des hommes.

Ma marraine & M. Glainville ſe regardèrent alors en paroiſſant ſe demander ce que pouvoient être les perſonnes dont je leur parlois. Après quelques queſtions que me fit encore M. Glainville, il aſſura ma marraine que le lendemain il lui rendroit bon compte de ces gens-là, & que ſur-tout il n'oublie-

roit pas l'ami Guillaume. La converſation finit, & j'en eus beaucoup de ſatisfaction ; je commençois à ſouffrir impatiemment que des perſonnes pour qui j'avois tant de vénération, paſſâſſent auſſi légérement ſous la langue de deux originaux à qui ils étoient inconnus.

CHAPITRE XVIII.

Zapata fait une maladie. Il met ſa confiance en M. Glainville.

SElon toutes les apparences Mademoiſelle de Lorme reçut le lendemain des éclairciſſemens ſur M. d'Orfeuille : elle n'eut rien de plus preſſé à dire en me voyant, ſinon que j'étois un garçon fort diſcret; que dans l'énumération de mes connoiſſances, j'avois paſſé bien légérement ſur les charmes de la belle Amélie. . . . . Je rougis auſſitôt; ma marraine feignant de ne pas s'en appercevoir, me fit entendre que depuis mon ſéjour à Paris, je n'y avois que *végété*; que j'avois perdu un temps précieux qui auroit pu être beaucoup mieux employé; que je m'étois confiné dans une triſte compagnie de bonnes-gens, ſur le compte deſquels elle ſavoit à quoi s'en tenir; qu'enfin elle s'étoit réſolue à me jeter dans la bonne compa-

gnie dès que je ſerois en état d'y paroître avec décence; que M. Glainville, qui me vouloit du bien, ſeroit mon introducteur dans le monde.

Peut-être n'aurois-je ſu que répondre à ma marraine dans une autre circonſtance, mais le chagrin que je reſſentois de ne plus voir Mademoiſelle d'Orfeuille, m'affectoit trop pour me laiſſer la liberté de diſcuter avec Mademoiſelle de Lorme. Je n'oſois me hazarder chez M. d'Orfeuille, après ce que m'avoit dit ſon ami Corſan; je n'oſois même ſonger à revoir celui-ci. Pluſieurs fois chaque jour je paſſois ſous les fenêtres de M. d'Orfeuille pour tâcher de le voir, ou plutôt ſon aimable fille, & dès que j'y découvrois quelqu'un la frayeur me prenoit, je me ſauvois comme ſi j'euſſe eu à craindre d'être arrêté.

Ma marraine m'obſédoit continuellement, & ne me laiſſant preſqu'aucun repos, je me trouvai peu à peu dans un état qui me rendit incapable d'agir & de réfléchir. Les reſſorts de mon individu ſe dérangèrent, je

tombai malade. Je le fus même assez dangereusement pour que l'on eut quelque chose à craindre pour mes jours.

Ma maladie n'étant causée que par le chagrin, on se trouva assez embarrassé pour en découvrir la cause, car je ne m'étois ouvert à personne sur les inquiétudes que j'éprouvois depuis que je n'avois vu Amélie. On fit venir plusieurs Médecins qui, sans trop connoître mon mal, décidoient qu'il me tueroit infailliblement . . . . à moins que je parvins à en réchapper. Ma marraine, inconsolable de mon état, ne me quittoit plus. Mon mal la désespéroit, disoit-elle à M. Glainville, parce que j'étois malade comme l'est tout le monde. Elle auroit voulu que ma maladie fût d'un genre neuf. On avoit eu recours à un Médecin qui jouissoit d'une grande réputation, mais qui s'étant apperçu du ridicule de Mademoiselle de Lorme, s'en divertit un peu, sur-tout lorsqu'il m'eut mis hors de danger. Il désoloit ma marraine par ses consolations & le sang-froid avec lequel il les donnoit. Notre

malade, disoit-il, est sans fièvre. . . . . rien à craindre du côté de la fermentation des esprits. . . . . Allons, Madame, il faut tout espérer des ressources de la nature; elle est sur-tout portée à secourir ceux qui lui tiennent de plus près. Cette maladie, disoit-il une autrefois, ne m'inquiette plus. Notre sujet est un garçon tranquille. . . . . Ah! si vous saviez, Madame, quel plaisir il y a à traiter les hommes de cette espèce! . . . . Ne me parlez pas de ceux qui, à chaque instant, mettent en défaut la médecine & les Médecins. . . . . De ces hommes à qui une sorte d'esprit. . . . . Je les aime dans la société. . . . . mais pour malades. . . . . Plût au Ciel que tous ceux qui passent par mes mains ressemblâssent à votre bon filleul!

Vous me désolez, s'écrioit ma marraine: hélas! mon filleul, pour qui on a tant fait, est malade comme un sot! Mais, Monsieur, ajoutoit-elle, ne croiriez-vous pas que lorsqu'il sera guéri, il ne pourra pas lui rester . . . . quelque chose. . . . une sorte de dérangement d'esprit. . . . . Des vapeurs, par exemple,

exemple..... des vapeurs ! Vous savez que c'est une maladie après laquelle on court ..... car, puisqu'il faut vous l'avouer, j'aimerois mieux voir mon filleul avec quelques petits accès de cette folie ..... charmante ..... qui a encore son mérite, que ..... Oh ! Madame, interrompoit le goguenard hyppocrate, je sais ce que vous voulez dire ; c'est un agrément que nous pouvons même donner par la manière distinguée avec laquelle nous travaillons aujourd'hui, mais ..... il faut pour cela, des sujets convenables : vous feriez au désespoir .... & moi aussi, Madame ..... si en voulant donner cette légère pointe de folie à la mode, je jetois notre malade dans la *stupéfaction* —— Quel mot ! Monsieur ! Que ce doit être une mauvaise maladie. —— Madame, il ne faut pas s'écrier sur l'expression ; c'est un terme de l'art que nous rendons dans la langue du vulgaire par le mot de *stupidité*, qui ..... comme vous voyez ..... s'entend beaucoup mieux, ... état qui peut-être a ses avantages ..... mais

après lequel perſonne ne court comme après nos vapeurs.

J'entendois tout cela, parce que l'on ne pouvoit pas même ſe douter que j'y puſſe faire attention ; & tandis que ma marraine étoit ainſi plaiſantée par tous ceux qui vouloient s'en donner la peine, je faiſois en moi-même un cours d'expériences ſur la maniére dont certaines gens ſe conduiſent dans la ſociété. Je ſentois que je commençois à acquérir chaque jour, mais trop timide pour vouloir encore m'expoſer, je me ſoumettois avec un air de réſignation à ce que ma marraine vouloit me faire entendre lorſqu'elle prétendoit que je n'avois pas encore acquis le ſens commun.

M. Glainville, qui, je ne ſais par quel motif, avoit été aſſidu près de moi durant ma maladie, s'apperçut auſſi du changement qui commençoit à s'opérer dans mes idées. J'eſſayois mes forces pendant ma convaleſcence, par de petites promenades où il m'accompagnoit volontiers, & ces attentions gagnèrent ma confiance au point que

je complettai ce qu'il devoit ſavoir de moi en lui racontant une partie de l'hiſtoire de M. d'Orfeuille, celle de M. Corſan, & l'amour que j'avois pris pour la belle Amélie. Il redoubla ſes attentions pour moi, après la confiance que je lui témoignai; il vouloit, diſoit-il, devenir mon mentor, mon confident, enfin me ſervir de guide à Paris, & m'y faire acquérir des connoiſſances que j'ignorerois tant que je ſerois livré à un cercle obſcur de gens à préjugés. . . . . Je voulus l'interrompre pour faire l'éloge de mes amis. . . . . Vous n'êtes pas encore aſſez robuſte, me dit-il, pour entrer dans la diſpute; occupez-vous du ſoin de rétablir vos forces, & nous diſcuterons tout ce que vous voudrez: en attendant, croyez fermement que lorſque je parle j'ai preſque toujours raiſon.

Je n'eſſayerai pas d'expliquer ſi la maladie avoit un peu affoibli mon amour pour Mademoiſelle d'Orfeuille, ou ſi la bonne opinion que je pris de M. Glainville y contribua, mais je fus bientôt aſſez diſpoſé à

croire tout ce qu'il entreprit de me perſuader. Mademoiſelle de Lorme en parut enchantée, & l'on n'attendoit plus que mon entier rétabliſſement pour completter mon éducation, relativement aux uſages du beau monde.

CHAPITRE XIX.

Visite que fait Zapata au Philosophe Bon-accord. Longue conférence. Tous les hommes sont bons.

VOus avez des préjugés qui pourroient vous faire beaucoup de tort parmi les honnêtes-gens, me dit un jour M. Glainville, & il est de la dernière importance de les détruire. Par tout ce que vous m'avez dit, je conçois que la manière dont vous voyez les choses provient de certaines idées fausses que l'on vous a donné sur des objets qu'il est cependant essentiel de bien saisir. Je pourrois combattre ces idées par des raisonnemens très-sensés, & encore en vous indiquant certains livres bien capables de vous éclairer l'esprit & le cœur sur tous les points où vous êtes dans l'erreur; mais cette méthode de former les jeunes gens,

étoit bonne autrefois ; on a tout changé & particuliérement l'inſtruction de la jeuneſſe. Au lieu de ces longues diſſertations que l'on employoit pour inſtruire, on parle aux yeux par des exemples frappans. Les Livres ont toujours raiſon ; parce que le lecteur, s'il n'eſt pas du ſentiment de l'auteur ne peut pas toujours le lui dire ; je vous ferai voir les hommes qu'on eſt convenu de regarder comme de grands Philoſophes, des hommes qui à la vérité font quelquefois des livres, mais qui valent beaucoup mieux que leurs ouvrages, pour un jeune homme qui veut les entendre, leur propoſer ſes doutes & en avoir la ſolution. Vous verrez avec quelle aiſance, quelle ſagacité ils vous enſeigneront ce que vous devez admettre ou rejeter dans vos principes. J'ai cru m'appercevoir, continua M. Grainville, que vos idées ſur la ſociété étoient de beaucoup trop étroites : nous irons demain chez un de ces hommes merveilleux dont je voulois vous parler, & ce ſera d'après lui que vous connoîtrez exactement ce que vous devez admettre ou rejeter à ce ſujet.

Je trouvai cette nouvelle méthode de former la jeuneſſe aſſez de mon goût, & il me tardoit d'être aux priſes avec mes profeſſeurs, quoique j'euſſe d'ailleurs peu de propenſion pour la diſpute. M. Glainville m'avoit promis qu'afin qu'il ne me reſtât aucun doute ſur ce qui devoit être décidé, il prétendoit faire une partie des objections, pour donner plus de poids aux déciſions.

Le Philoſophe chez qui je fus conduit le lendemain, avoit été prévenu ſur le caractère & ſur les préjugés de celui qu'on devoit lui préſenter. Nous y fûmes reçus avec toutes les démonſtrations de l'amitié la plus ſincère. M. Bon-accord avoit l'air prévenant, les manières affables. Il étoit environné de pluſieurs perſonnes lorſqu'on lui annonça la viſite de M. Glainville; il vint lui-même nous faire des excuſes de ce qu'il étoit obligé de faire attendre ſes deux bons amis, & durant une demi-heure qu'il reſta encore avec ſa compagnie, il revint deux fois nous faire de nouvelles excuſes.

Comme l'on eſt trompé dans le monde;

dis-je à M. Glainville; on m'avoit peint les Philosophes comme des Ours! Vous voyez, répondit-il; à peine avez-vous mis le pied chez un Philosophe que vos yeux commencent à s'ouvrir à la lumière; vous vous appercevez que le monde peut tromper .... courage, mon ami, vous promettez trop pour vous laisser en si bon chemin.

Dès que nous fûmes admis dans le cabinet du Philosophe, M. Glainville exposa les petites idées de son néophite sur la société. M. Zapata, ajouta-t'il en finissant, est né avec de bonnes qualités, qui ont été étouffées par les préjugés, mais il ne demande qu'à s'instruire.

Rien de mieux, s'écria M. Bon-accord, en m'embrassant avec affection. On m'a dit, continua-t'il, qu'entraîné par je ne sais quelles fausses notions de morale, vous prétendez, par votre exemple, rompre tous les liens qui doivent unir les hommes comme autant de frères; parlez, jeune homme!

Ce n'est pas tout-à-fait cela, répondis-je, que je voulois soutenir: on m'a dit que presque

presque tous les hommes étoient faux, méchans, pervers, que par conséquent on devoit fuir la société, à moins que l'on ne trouve un véritable ami avec lequel on puisse vivre heureux en regardant les autres hommes avec compassion.

Vos idées sont assez compliquées, reprit le Philosophe, mais avec les lumières d'une philosophie à laquelle vous ne pourrez résister, nous allons tout applanir.

On vous démontre, dites-vous, que presque tous les hommes sont faux, méchans, pervers; vous en concluez qu'il faut fuir la société, ou qu'il faut faire tous ses efforts pour rencontrer un homme qu'on appellera son ami, & avec lequel on se moquera du genre humain. Je combats votre première proposition, parce qu'étant anéantie, les autres le sont également.

Les hommes sont-ils faux, méchans, pervers? Oui, & non; cela dépendra du point de vue sous lequel vous voudrez les regarder; mais comme j'ai fait une longue étude de la maniere de considérer les objets

de la morale ſous leur véritable aſpect, & qu'après cela il eſt impoſſible que je puiſſe me tromper ; je vous déclare moi, ... moi Monſieur ! qu'il eſt faux que les hommes ſoient méchans. . . . . Ils ſont tous bons, & vous ſerez obligé de convenir de cette vérité dans un inſtant. Nous n'avons pas beſoin de nous étendre beaucoup ſur les définitions ; elles ſont d'une nature à ne pouvoir être entendue d'un homme qui n'eſt pas encore initié aux *grandes choſes.* Ainſi laiſſons ce que des viſionnaires ont pu dire ſur l'être de raiſon, qu'ils appellent méchanceté, fauſſeté, perverſité, & ne nous attachons qu'aux hommes à qui on attribue ces vices.

Après ce préambule, M. Bon-accord employa toutes les ſubtilités de la rhétorique, pour ſoutenir ce qu'il avoit avancé. J'étois bien éloigné d'avoir les forces néceſſaires pour former quelques objections qui puſſent arrêter les aſſertions rapides du Philoſophe. M. Glainville, qui de temps en temps faiſoit des objections, ne paroiſſoit

les propoſer que pour faire éclater le triomphe de ſon adverſaire, qui répondoit à tout victorieuſement.

Vous m'étonnez, diſois-je tout interdit; vous allez me perſuader qu'il n'y a jamais eu de crimes ſur la terre. Non, jeune homme! répondoit le Philoſophe; j'exige des preuves de tout ce que l'on avance; & où ſont les preuves, où ſont les monumens qui peuvent atteſter que tel homme étoit un monſtre? Que telle nation, en général, commit des horreurs?

Les preuves? les monumens? reprit M. Glainville; parcourons l'hiſtoire.

Je le veux, dit avec chaleur M. Bonaccord: parcourons ces archives du menſonge; la plûpart rédigés par des hommes obſcurs, ſur des bruits populaires, ſans goût, ſans choix, ſans diſcernement de la vérité. Voici ma bibliothéque. Les ouvrages y ſont rangés dans un certain ordre géographique & chronologique, relativement aux temps & aux lieux. Elle renferme en quelque ſorte l'hiſtoire des nations & des

ſiècles. Ouvrez ces livres, vous y verrez l'éloge de chaque âge & de chaque peuple.

Nous jetâmes les yeux ſur pluſieurs de ces volumes; & j'y vis avec plaiſir (car je deſirois de trouver le monde beaucoup mieux qu'on me l'avoit peint) que chaque ſiècle étoit en particulier le meilleur de tous; qu'en général les nations ont dit dans tous les temps, être ſatisfaites de leur ſort.

Voici les preuves parlantes de la félicité des nations, diſoit notre Philoſophe; parcourez ces diſcours, prononcés chez les Grecs, chez les Romains, chez tous les peuples de la terre, vous ne verrez que ces mots. . . . . *Le bonheur dont nous jouiſſons*; . . . . *la félicité répandue ſur nous*; c'eſt toujours *la ſageſſe*, *la vertu*, *l'humanité qui caractériſent* toutes ces nations. . . . Et où donc ſe trouve cet amas de crimes accumulés? ces déſordres? Montrez-moi enfin le ſiècle de fer; l'homme de fer!

M. Glainville vouloit parler.

Ne m'interrompez pas, diſoit le Philoſophe, il n'en eſt pas encore temps. . . . .

Paſſons plus loin. En diſant du bien de tout le monde, on n'en dit peut-être de perſonne. . . . . Voyons les détails. Laiſſons cette foule innombrable d'hommes reconnus généralement pour des héros : choiſiſſons parmi le petit nombre de ceux qu'on a voulu donner pour méchans, certains individus que des hommes triſtes & mélancoliques veulent nous faire regarder comme des monſtres qui ont fait le malheur de l'humanité. . . . .

Mais, interrompit M. Glainville, vous ne voudriez pas juſtifier Néron, par exemple ?

Néron ? s'écrie le Philoſophe ; Néron ! ce ne ſera pas moi qui entreprendrai de le juſtifier. . . . . mais voilà ſon apologie. (En diſant cela, il avoit ouvert un petit volume qui ne paroiſſoit pas fort ancien.) Liſez, Meſſieurs, continua-t'il, & vous verrez ſi l'on doit plutôt en croire des écrivains du temps, prévenus ou chagrins qu'un homme de génie qui, après tant de ſiècles écoulés, ſait apprécier, avec une confiance qui vaut bien la certitude, un Empereur

dont on a dit tant de mal. On vous a ſans doute auſſi beaucoup parlé de l'infame Caligula, ... Le pauvre homme! je n'irai pas loin pour trouver ſon éloge. En effet, M. Bon-accord nous montra également l'éloge de Caligula.

M. Glainville paroiſſoit interdit; moi je l'étois effectivement. J'avois toujours cru, diſois-je, quoiqu'on m'ait ſouvent répété que j'étois la bonté même, qu'il y avoit eu des hommes capables des plus grandes horreurs, des monſtres pour qui rien. . . . . Nommez-moi ces monſtres, diſoit le Philoſophe, j'étends la main & je vous préſente leur apologie. Mais vous ne pouvez diſconvenir, dit M. Glainville, que ces hommes, dont la mémoire révolte, n'aient trouvés d'autres hommes qui, dans le temps, ont écrit leurs actions; c'eſt d'après ces hiſtoriens que la poſtérité juge. Eh! qui ſont, s'il vous plaît, ces hommes qui ont écrit tant de mal de leur maître? demanda le Philoſophe, d'un air impoſant. Je le répète, ajouta-t'il, des hommes obſcurs & chagrins.

Comparez les Auteurs de ces Satyres à ceux qui ont fait des éloges, & vous verrez ceux à qui on doit ajouter plus de foi. Ceux-ci ont toujours été très-bien dans les cours des Princes dont ils parloient, instruits par conséquent de tous les événemens, comblés d'honneurs, de richesses . . . . sont-ce là des gens à mépriser ? Tandis que les autres, ignorés, languissant dans l'indigence, ne pénétrant jamais dans le Palais des Princes, doivent être vus comme des écrivains mal informés, qui, n'ayant jouis d'aucune considération pendant leur vie, n'en méritent pas davantage après leur mort. Je ne me suis jamais donné la peine de rassembler ces prétendus Historiens ; vous n'en trouverez aucun ici, du moins de ceux qui ont pris à tâche de dire du mal de leur siècle & de leurs contemporains : mais j'ai réuni les éloges qui, dans tous les temps, ont été données aux Nations en général & aux hommes en particulier. C'est avec ces précieux Livres que je coule des jours heureux & tranquilles. Eh ! n'est-il pas plus satisfaisant

de parcourir un Palais dont l'architecture eſt bien ordonnée, dont les meubles précieux qu'il renferme ſatisfont également l'imagination, n'eſt-il pas plus ſatisfaiſant, dis-je, de jouir d'un tel ſpectacle, que de s'enfoncer dans d'affreuſes cavernes qui n'offrent que des débris, où l'on ne marche qu'en tremblant, & qui ſervent de retraite aux animaux dangereux dont la férocité eſt redoutable. Tout m'enchante dans le Palais, tout y ravit mes ſens; les yeux ſont éblouis de l'éclat qui y brille, le ſilence qui y règne n'eſt interrompu que par des concerts dont l'harmonie annonce la volupté. . . . . Voilà ce qu'eſt l'univers, c'eſt-là qu'il faut le chercher, & non dans l'horrible caverne . . . . dont je ne veux plus me retracer l'image.

Les comparaiſons me plaiſoient ſinguliérement. C'étoit le moyen de me perſuader tout ce qu'on déſiroit que je cruſſe; auſſi fus-je enchanté de celle-ci, & je n'eus aucune objection à faire à M. Bon-accord. J'étois dans l'erreur, lui dis-je, & vous

n'en avez tiré. Tous les hommes ſont bons, j'en conviens. Je veux ſeulement en excepter ceux qui prétendent le contraire ; par exemple, les Hiſtoriens qui ont écrit tant de mal des honnêtes-gens dont vous avez raſſemblé les actions vertueuſes.

Je vous permets, me dit le Philoſophe, de mettre ceux-là au deſſous des autres, pourvu que vous ne les traitiez pas d'hommes méchans, car cela répugne à mes principes. J'aurois même quelque choſe à ajouter pour leur juſtification, mais cela pourroit croiſer les idées d'après leſquelles nous partons, dans un homme qui, commençant à s'éclairer, n'a point encore la tête aſſez ferme pour ſoutenir les chocs qui pourroient en réſulter. En attendant, regardez la bonté comme la qualité qui domine eſſentiellement ſur le monde ; chacun en a ſa part plus ou moins conſidérable, &, (puiſque vous convenez de la juſtice de mes principes il faut enfin vous dire ceci) ceux que le vulgaire regarde comme méchans, ſont des hommes qui, à la rigueur, ne ſont

pas tout-à-fait auſſi bons que les autres.

Dans ce cas, dit M. Glainville, le ſcélérat que l'on expoſe ſur la ſcènce & dont les crimes font horreur ; celui qui expie ſes mauvaiſes actions ſur un échafaud, ſont des hommes qui ſans manquer d'une ſorte de bonté, en ont d'une eſpèce qui diſcorde un peu dans la ſociété ! Voilà le terme ! s'écria le Philoſophe. Nulle méchanceté abſolue. . . . . des diſcordans ! des diſcordances ! oh ! mes amis nous voila d'accord !

Après avoir démontré que les hommes étoient bons ; M. Bon-accord n'eut pas beaucoup de peine à me faire comprendre que je ne pouvois rien faire de mieux que de vivre avec eux intimement. Tout homme ſolitaire, diſoit-il, doit être néceſſairement bon dans un moindre degré que celui qui vit avec ſes pareils. Il ſera bon pour lui-même, & non pour les autres ; s'il paroît dans la ſociété il y fera des diſſonnances, parce qu'il n'en aura pas le ton . . . . Regardez ceux que le Vulgaire croit méchans, c'eſt-à-dire, qui ſont moins

bons que d'autres, vous verrez que, preſque toujours, ce ſont de titres ſolitaires qui en voulant paroître dans la ſociété, y portent un caractère qui leur fera faire des diſſonnances s'ils ne s'attachent à prendre le ton des autres avant d'eſſayer de s'unir à l'harmonie générale.

Selon les petits principes que vous aviez, continua le Philoſophe, en s'adreſſant à moi, c'eſt-à-dire, en ſuppoſant, avec toutes les ames foibles, que la ſociété n'eſt compoſé que d'hommes faux & pervers, on doit chercher à découvrir un homme moins méchant que les autres, s'unir avec lui pour ſe moquer d'une partie du monde, & mépriſer ou même déteſter le reſte. . . . . Seroit-il quelque choſe d'auſſi abſurde que cette façon d'agir ! En diſant que tous les hommes ſont faits pour vivre enſemble, (& cela eſt de toute vérité) ſeroit-il un glaive plus deſtructeur que celui qui, continuellement, ſeroit employé à couper les liens qui tendent à nous unir à nos frères. . . . . Eh ! ne voyez-vous pas, Meſſieurs, que

s'il existoit un méchant sur la terre, ce seroit l'homme qui auroit la cruauté de faire couper les bras à tous ceux qui se présenteroient pour lui prendre la main en signe d'amitié ! .... Concluez, M. Zapata, concluez, & faites l'application de ceci à qui il appartient.

En regardant, au contraire, tous les hommes bons essentiellement, combien je me trouve à mon aise sur sa terre ! continua M. Bon-accord. Chaque être raisonnable que j'apperçois, je me dis, voilà à coup sûr un honnête-homme, ... Je ne rencontre que des amis quelque part que j'aille. Nulle crainte, nulle appréhension : ouvert avec tout le monde, je me félicite de la sécurité que j'ai su me procurer à force d'étude & de réflexions. .... Combien d'hommes emploient le peu de temps qu'ils ont à vivre à se rendre malheureux par la manière fausse dont ils envisagent les objets ! Ne croyez pas au reste que je borne les excellentes qualités que j'attribue aux hommes [illegible] environné :

mon ame ſeroit bien étroite ſi elle n'accordoit la même choſe à tous ceux qui couvrent la terre. Vous êtes mes deux bons amis, vous, & tous ceux qui m'environnent; mais le Tartare de la Krimée, le Sybérien de Tobolsk, l'habitant de la Chine, celui qui vit au Japon, le Sauvage de l'Amérique, l'Africain, ſont auſſi des hommes qui n'ont pas moins de droits ſur mon cœur. . . . . O mes amis des quatre parties du monde, que ne puis-je quitter le petit cercle dans lequel je me trouve enfermé ! Que ne puis-je aller vous prouver que je ne vous crois pas moins dignes de toute ma bienveillance que mes chers compatriotes ! Quel triomphe ce ſeroit pour moi, que de pouvoir dire à ceux qui croient au mal : J'ai vu le monde, & je n'y ai trouvé que du bien ! J'ai embraſſé les Caraïbes ! Ils ne ſont point antropophages, ainſi que des hommes moins bons que les autres l'ont aſſuré; ils ne m'ont point mis à la broche, puiſque me voilà !

Après avoir encore parlé avec beaucoup

de chaleur & d'enthouſiaſme, M. Bon-accord nous congédia pour donner audience à d'autres amis qui venoient auſſi le voir.

Vous me faites beaucoup de plaiſir, en me venant viſiter, dit-il en nous quittant, vous & tous nos compatriotes; mais quelle monotomie! quelle uniformité! mourrai-je avant d'avoir eu la ſatisfaction de voir ici raſſemblés & le Chinois doux & poli, & le belliqueux Tartare, & l'honnête Caraïbe, & le mâle & noble Africain, & l'Indien hoſpitalier, & enfin tous nos amis!

Ainſi ſe termina notre viſite au Philoſophe Bon-accord. J'avoue, qu'en ſortant de chez lui, il ne me reſta aucun doute ſur ce que je devois penſer des hommes. J'avois tort de croire aux méchans, il n'en exiſtoit pas; j'avois tort de fuir la ſociété, il falloit la voir.

M. Glainville affecta de paroître enchanté des progrès que je faiſois ſous lui. Il aſſura ma marraine, (qui penſa en pleurer de joie) que dans trois mois je ne ſerois plus reconnoiſſable. On me donna

différens maîtres, & je me ſerois dès-lors cru capable de devenir un homme d'importance; mais, graces au Ciel, l'amour-propre ne m'a jamais trop ébloui ſur ma capacité.

CHAPITRE XX.

Zapata est conduit chez un second Philosophe. Courte conférence. Les hommes sont méchans.

L'Idée de Mademoiselle d'Orfeuille se retraçant encore à mon imagination, je souffrois d'être privé de la vue de cette aimable fille, mais je n'imaginois aucun expédient qui pût me rapprocher d'elle. Avec les sentimens que m'avoit communiqué M. Bon-accord, je trouvois même Amélie fort à plaindre, parce que peu à peu je m'accoutumois à regarder son père & M. Corsan comme de tristes personnages qui se donnoient pour ennemis de la mélancolie, & qui au fond étoient des hommes chagrins, frondeurs, moins bons que les autres, puisqu'ils croyoient aux méchans.

M. Glainville, à qui je fis part de mes réflexions, me dit qu'il y auroit peut-être trop

trop de témérité à juger ce qu'on devoit admettre ou rejeter irrévocablement d'après l'opinion d'un seul homme ; que nous n'avions encore vu que M. Bon-accord, & qu'il étoit nécessaire que je fois encore une fois aux prises avec un Philosophe avant d'être aussi ferme sur mes principes.

Nous fûmes quelques jours après chez un Philosophe, que je n'eus pas de peine à deviner être l'antagoniste de celui que nous avions déjà consulté. Ce second Philosophe, bien différent de M. Bon-accord, ne voyoit que des crimes, des horreurs sur la surface de la terre. Dans sa bibliothèque étoient rassemblés tous les écrivains qui avoient dit du mal de leur siècle. Il étoit en état de fournir les mêmes preuves que son adversaire pour soutenir son opinion.

Nous essayâmes de le combattre par les mêmes argumens dont s'étoit servis l'autre Philosophe, mais ce fut vainement. Il exposoit à nos yeux les satyres faites contre ceux dont nous soutenions la réputation ; il traitoit de lâches & d'indignes flatteurs

les hommes qui avoient vendus au poids de l'or, un vil encens à ceux qui ne méritoient que la haine de leur siècle & de la postérité. Il élevoit aux nues les écrivains impartials qui avoient su braver quelquefois les tyrans, pour dévoiler les atrocités dont ils s'étoient rendus coupables. Il nous prouva assez clairement, par la même méthode qu'avoit employé son adversaire, que chaque pays, chaque âge, avoit donné & donnoit encore au monde des scènes horribles, dont le seul récit fait frémir l'humanité. Il démontra donc la fausseté des assertions de M. Bon-accord, le traita d'homme de mauvaise foi, & M. Glainville & moi d'hommes crédules, de têtes foibles, incapables de parcourir avec fermeté le chemin étroit de la vérité.

Après avoir jeté les yeux sur les annales des misères humaines, que notre Philosophe avoit rassemblé avec autant de soin que son adversaire en avoit pris à les écarter, j'avoue que le triste Philosophe commença à me faire perdre de vue les argu-

mens de l'ami du genre humain. J'eus néanmoins encore la force de lui préſenter la comparaiſon qui m'avoit ſi bien ébloui chez M. Bon-accord. Ayant écouté avec plus d'attention que je n'aurois dû l'eſpérer, le Philoſophe répondit, en pouſſant un profond ſoupir; je ſuis de votre avis: je préférerois une maiſon agréable & riante, ou ſi vous voulez même, un Palais, à une caverne effrayante où regneroient les ténèbres, & où le ſilence ne ſeroit interrompu que par les cris plaintifs de mille animaux lugubres qui s'entre-déchirent; mais il ne dépend pas de moi de choiſir. Je ſuis ainſi que Bon-accord, ainſi que vous, dans la triſte caverne: nous ne différons que parce que l'illuſion a faſciné vos yeux; vous trouvez que tout eſt bien parce que vous voyez mal. . . . . Peut-être voudrois-je voir les objets comme vous, mais il n'eſt plus poſſible. . . . . La vérité eſt venu juſqu'à moi. Jouiſſez, ſi vous le pouvez, de votre illuſion; peut-être contribuera-t'elle à vous rendre heureux. . . . . Et on peut l'être en méconnoiſſant la vérité. . . . .

---- La vérité si souvent est cruelle !
On l'aime. . . . . & les humains, sont malheureux par elle !

Le sombre Philosophe n'ajouta rien pour nous persuader; il parut même tomber dans une sorte de rêverie, qui l'empêcha de répondre aux politesses que nous lui fîmes en le quittant, & peut-être ne s'en aperçut-il pas.

Un sentiment de tristesse me saisit tout-à-coup. Je crus voir que le Philosophe avoit raison, & j'appréhendois beaucoup de me trouver, sans que je m'en apperçusse trop, avec lui dans la sombre caverne.

Monsieur Glainville s'étant douté de ce qui se passoit à l'air rêveur que j'avois pris, & au silence que je gardois, me rappella les argumens du premier Philosophe, & voulut me démontrer que le second avoit tort, & que c'étoit lui qui voyoit mal. Ce qu'il employa pour me persuader ne fut capable que de me faire suspendre la balance entre les deux opinions : tantôt elle penchoit pour l'un des Philosophes, tantôt

pour l'autre, ſelon l'état où je me trouvois, & les circonſtances du moment qui agiſſoient & influoient avec plus ou moins de force ſur mon imagination. Hélas! diſois-je, c'étoit bien la peine de voir des Philoſophes! L'un dit que tout eſt blanc, l'autre que tout eſt noir; ils prouvent qu'ils ont raiſon tous deux. L'un n'oſe ſe montrer, parce qu'il croit tous les hommes pervers, & qu'il les craint; l'autre veut aller embraſſer les Caraïbes, qui mangent, dit-on, tous ceux qu'ils attrapent. . . . . Je n'aurai jamais la tête aſſez bonne pour ſavoir diſcerner la vérité! ô Zapata! Zapata! le jardinier Guillaume, qui n'a jamais entendu parler de Philoſophes, n'en ſeroit-il pas un ſans le ſavoir? C'eſt peut-être lui qu'il faudroit conſulter. . . . . Il ne parle ni de Palais enchanteurs, ni de cavernes obſcures; il ne connoît que ſon jardin; & cette connoiſſance là ne vaut-elle pas toutes celles du Philoſophe Bon-accord, & de ſon triſte Confrère!

Fin de la première Partie.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CETTE PARTIE.

CHAP. I. *Faits qui précédèrent la naiſſance de Zapata.* Pag. 1

CHAP. II. *Naiſſance de Zapata, & ce qui s'enſuivit.* 9

CHAP. III. *Converſation entre Paul Zapata & le Docteur Frontazini. Départ du Docteur.* 14

CHAP. IV. *Soins de Paul Zapata pour l'éducation de Rigobert. Voyage en Angleterre. Singularités de M. Poock.* 20

CHAP. V. *Progrès de Rigobert ſous le Docteur Poock.* 33

CHAP. VI. *Réflexions ſur le ſyſtême de M. Poock. Révolution qu'il produit. Rigobert Zapata revient en France.* 38

CHAP. VII. *Rigobert Zapata ſe prépare à*

devenir un grand homme. Il apprend à lire, & entre au Collége. 48

CHAP. VIII. *Paul Zapata envoie Rigobert à Paris. Il eſt adreſſé à M. de l'Exergue.* 52

CHAP. IX. *Rigobert va au Spectacle. Rencontre qu'il y fait.* 58

CHAP. X. *Belles réflexions de Rigobert Zapata ſur ce qu'il a vu.* 66

CHAP. XI. *Rigobert va chez M. d'Orfeuille. Hiſtoire de M. d'Orfeuille, & de ſon ami Corſan.* 70

CHAP. XII. *Apparution d'un perſonnage que le Lecteur croit être fort éloigné.* 83

CHAP. XIII. *Impreſſion que fait la fille de M. d'Orfeuille ſur le cœur de Zapata. Dîné chez M. Corſan.* 87

CHAP. XIV. *Rigobert déjeûne chez M. Corſan. Il dîne chez M. d'Orfeuillle.* 92

CHAP. XV. *Suite de l'hiſtoire de Meſſieurs d'Orfeuille & Corſan.* 100

CHAP. XVI. *M. Corſan découvre l'amour de Zapata pour Mademoiſelle d'Orfeuille. Perplexités de Zapata.* 140

CHAP. XVII. *La marraine de Zapata vient*

à Paris. Elle admire ſon filleul, croit enſuite qu'il n'eſt qu'un ſot, & le confie à M. Glainville. 145.

CHAP. XVIII. *Zapata fait une maladie. Il met ſa confiance en M. Glainville.* 157

CHAP. XIX. *Viſite que fait Zapata au Philoſope Bon-accord. Longue conférence. Tous les hommes ſont bons.* 165.

CHAP. XX. *Zapata eſt conduit chez un ſecond Philoſophe. Courte conférence. Les hommes ſont méchans.* 184.

Fin de la Table de cette Partie.

MÉMOIRES

DE

RIGOBERT ZAPATA.

MÉMOIRES

DE

RIGOBERT ZAPATA,

PUBLIÉS

PAR M. DE LIGNAC,

Auteur de l'Homme & de la Femme, considérés physiquement dans l'état du Mariage.

SECONDE PARTIE.

A LILLE;
Chez C. F. J. LEHOUCQ, Libraire,
rue de Saint Nicolas.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

L'ÉLÈVE DE LA SOCIÉTÉ, OU MÉMOIRES DE RIGOBERT ZAPATA.

CHAPITRE PREMIER.

Zapata conſulte un troiſième Philoſophe. Réponſes laconiques qu'il en reçoit.

MOn embarras n'étoit pas petit. Il falloit choiſir entre les deux opinions, & je ne me ſentois pas la force de donner

mon approbation à l'une exclusivement pour l'autre.

Je vous vois bien incertain, me dit M. de Glainville, pour savoir si vous devez croire généralement à la bonté ou à la méchanceté des hommes. Si vous désirez être éclairci en dernier ressort, je vous conduirai chez un homme qui sait tout, qui a résolu des difficultés beaucoup plus épineuses que celle-ci, un homme qu'il faut regarder comme le grand Juge des opinions philosophiques & des jugemens duquel on ne peut plus appeller. Je fus prévenu que notre Philosophe étoit fort laconique, que je ne trouverois pas en lui cette politesse que j'avois remarquée dans M. Bon-accord; mais il m'importoit peu pourvu que je fusse plus instruit, & je commençois à désirer ardemment de l'être depuis que j'avois senti dans quel cahos d'idées contradictoires j'étois destiné à vivre.

Le Philosophe nous reçut sans prononcer un seul mot & de l'air le plus froid. (Je me rappellai alors le Docteur Poock.) Il nous

regardoit fixement en attendant que M. de Glainville lui eut exposé le sujet de notre visite. Celui-ci voulut débuter par des excuses sur notre indiscrétion, mais il fut interrompu par un geste du Philosophe, qui signifioit, au fait, Monsieur, dépêchez. Dès qu'il fut de quoi il s'agissoit, & M. Glainville le lui avoit exposé en peu de mots, en lui demandant son jugement sur cette question, *les hommes, en général, sont-ils bons ou méchans?* Il répondit d'un ton laconique, *ni l'un ni l'autre.* C'étoit à mon avis trancher la difficulté trop brusquement, & les Philosophes que j'avois vus, m'avoient malheureusement accoûtumé aux dissertations. M. Glainville, qui pénétra ma pensée, exposa le plus succinctement qu'il lui fut possible, les raisons qu'avoient alléguées M. Bon-accord & son antagoniste, pour appuyer chacun leur opinion. Après avoir entendu faire le portrait de ces deux hommes singuliers, le Philosophe nous dit qu'ils étoient faux tous deux; qu'ils avoient la fureur de vouloir juger le mon-

de, mais qu'ils ne le connoîtroient jamais ni l'un ni l'autre. Voici, ajouta-t'il, la différence qui existe entre ces deux hommes; l'un sort, pour observer, en plein jour, & l'autre ne quitte sa chambre que durant la nuit. . . . . Comment faire donc, dit M. Glainville, au milieu de ces contrariétés? — Il faut rester chez soi, répondit brusquement le grave Philosophe; & l'on peut dire que celui-ci prêchoit d'exemple, car en prononçant ces derniers mots, il rentra dans son cabinet, & s'y enferma sans vouloir nous entendre plus long-temps.

Nous nous regardâmes quelques minutes, M. Glainville & moi, fort interdits, moi du moins du peu d'aménité du Docteur; après que M. Glainville me dit en éclatant de rire : Eh bien! vous avez entendu l'oracle, que vous en semble? Je n'avois pas la force de répondre tant j'étois stupéfait. Allons, mon cher Zapata, continua-t'il, il faut laisser les Philosophes, qui, comme vous voyez, n'apprennent rien, & consulter le monde, qui peut-être nous en apprendra

beaucoup plus. Au fond, je ſuis bien-aiſe de vous dire que ce n'eſt pas à tort que notre Philoſophe a jugé auſſi bruſquement la queſtion que nous lui propoſions. Si vous vouliez approfondir cette matière, (le Ciel vous préſerve de feuilleter les volumineux in-folio qu'elle a fait naître) vous n'auriez pas d'autre ſolution. J'étois charmé, continua-t'il, de vous faire conférer avec les Philoſophes avant que de vous mettre dans le monde, où l'on parle continuellement d'eux ſans trop les connoître. En voyant la ſociété, vous vous appercevrez que vous n'avez pas pour cela fait divorce avec la philoſophie : vous trouverez encore de ſes ſectateurs, mais ils pourront vous paroître beaucoup plus aimables. . . . . Je ne veux pas trop vous prévenir ſur ces objets afin que vous jouiſſiez de tout le plaiſir que procure la ſurpriſe.

Ma marraine ne paroiſſoit plus auſſi ſatisfaite de mon eſprit qu'elle l'avoit été depuis quelque temps. Elle dit à M. Glairville qu'elle craignoit que la fréquentation

que j'avois eue avec des Philoſophes ne m'eût fait plus de tort que de bien, en me donnant un certain air ſérieux & rêveur qu'elle ne pouvoit ſupporter dans un homme de mon âge. Vous voyez, diſoit-elle, quel air lourd, froid, empeſé, il a acquis tout d'un coup. Ne pourriez-vous pas m'en faire un de ces étourdis charmans, qui n'ont pas le ſens commun, ſi vous voulez, mais que l'on déſire par-tout, que l'on s'arrache dans les cercles! Donnez-lui ce joli ton qui enchante. . . . . Mais nous avons oublié l'eſſentiel. . . . . Les Poëtes, quand les verra-t'il? Oh! M. Glainville, faites-lui voir les Poëtes! que dans huit jours il ſache me tourner un joli madrigal, ou je vous boude trois ſiècles.

CHAPITRE II.

Caractère de M. Glainville. Il remet l'inſtruction de Zapata à M. des Roches.

MOnſieur Glainville avoit promis à Mademoiſelle de Lorme tout ce qu'elle avoit exigé de lui. J'attendois avec impatience le moment où je devois enfin être preſenté aux beaux-eſprits. En m'abordant le lendemain, M. Glainville me parut moins ouvert qu'il avoit coutume de l'être avec moi depuis ma maladie. Il me trouva diſpoſé à le ſuivre où il voudroit me mêner, car je brûlois du déſir de voir enfin ce dont on m'avoit fait un ſi grand éloge.

Aſſeyons-nous un inſtant, me dit M. Glainville, j'ai quelque choſe à vous communiquer; enſuite nous ſortirons enſemble ſi vous le jugez à propos.

Ce début me ſurprit d'autant plus que

l'air un peu embarraſſé de celui qui le faiſoit, commençoit auſſi à me mettre moins à mon aiſe. Je ne ſavois qu'imaginer, lorſque M. Glainville me tint le diſcours ſuivant.

Si j'avois, dit-il, à parler à un homme un peu au fait des mœurs du jour, je ſerois moins embarraſſé que je le parois peut-être un peu vis-à-vis de vous, M. Zapata. Cela fait certainement votre éloge, & je déſirerois que cela pût faire également le mien. Quand vous connoîtrez davantage les uſages du monde, vous ſaurez qu'on y trouve par-fois de bonnes gens, mais auſſi beaucoup plus fréquemment des perſonnes qui ne cherchant qu'à plaire au plus grand nombre, mettent tout en uſage pour y parvenir. On dit que dans ce ſiècle les hommes ſont légers, ſuperficiels, & qui pis eſt cauſtiques, pour ne pas dire méchans: mais qui dit cela? les bonnes-gens, auxquels on n'eſt pas fort empreſſé de plaire, tandis que la plûpart de ceux qui compoſent ce que l'on peut appeller le *monde* exclu-

fivement, paroiſſent, ſinon faire cas, au moins rechercher ces hommes que le goût dominant a placé dans la ſociété.

C'eſt peut-être un malheur pour moi d'avoir ſuivi le torrent avec trop de précipitation ; peut-être ai-je été plus loin que je n'ai voulu ; peut-être en ne cherchant qu'à plaire, l'ai-je fait au dépens de la candeur, de la ſincérité. Je me reſpecte encore aſſez pour croire que je ne mérite pas d'être confondu avec tant d'hommes faux qui devroient être proſcrits des compagnies plutôt que d'y être recherchés, mais je crois, néanmoins, que la ſociété des bonnes-gens ne va plus à mon caractère. J'ai acquis ce ton d'ironie, de cauſticité, ce perſifflage enfin, dont vous avez reçu quelques atteintes la première fois que je vous vis. Votre naïveté, votre franchiſe, me fit vous épargner dans la ſuite. La confiance que vous parûtes avoir en moi auroit été mal récompenſée ſi j'en euſſe abuſé pour divertir ces hommes mépriſables à qui nous avons la baſſeſſe . . . . , Je rougis, M. Zapata, &

ceci fait encore votre éloge. . . . . Ces hommes, dis-je, à qui nous avons la baſſeſſe de procurer la triſte ſatisfaction de s'amuſer de la candeur des cœurs naïfs & vertueux. Peut-être auſſi, (je ne vous cache rien) n'ai-je ménagé votre caractère, que parce que perſonne n'étoit placé entre vous & moi, pour pouvoir applaudir à mes ſaillies & aux couleurs originales dont j'aurois chargé votre portrait.

Vous paroiſſez déſirer que je vous préſente chez les perſonnes que je connois. . . . . à peine vous aura-t'on apperçu que l'on s'imaginera que c'eſt un nouveau plaiſir que je m'empreſſe de leur procurer. J'aurai beau proteſter que vous êtes mon ami, on n'en croira rien. . . . . Ceci ne fait pas mon éloge, mon cher Zapata. . . . . Que ſais-je ſi l'envie de ſoutenir la mépriſable réputation que j'ai acquiſe d'être un joli plaiſant, ne me feroit pas abuſer de votre confiance, & vous expoſer à toutes ces mauvaiſes plaiſanteries dont on accable ſi volontiers les hommes, que l'on croit ne pas être en état d'y répondre.

De tout ceci, mon cher Zapata, vous devez conclure que je ſuis très-peu l'homme qu'il vous faut pour diriger vos connoiſſances. . . . . Vous n'en feriez que d'aſſez mauvaiſes, en partageant les miennes..... Je ne me ménage pas, comme vous voyez, & je vous dois cela en expiation du petit perſiflage dont vous avez été l'objet, quoique vous deviez être perſuadé que je n'ai pas fait tout ce que j'aurois pu ſi je n'avois été arrêté par des remords que vous ſeul m'avez fait éprouver.

Au reſte, je vous ai fait recommander à un homme d'une autre trempe que moi.... à un homme eſtimable, qui ne vous perſiflera pas, & qui, d'ailleurs, eſt en état de vous éclaircir ſur tous les objets qui ſeront obſcurs pour vous. Je vais prétexter à Mademoiſelle de Lorme un voyage indiſpenſable, afin que l'on ne ſoit pas étonné de ne me plus voir paroître ici. Gardez-moi le ſecret ſur ce que je confie à votre diſcrétion; & ſi dans le monde vous rencontrez des hommes comme moi, (ce qui ne peut

manquer d'arriver,) rappellez-vous que je ne ſuis pas auſſi corrompu que beaucoup d'autres qui auroient pu ne pas vous faire un auſſi bon parti. Adieu M. Zapata; ſi jamais il m'eſt poſſible de quitter la frivolité & de m'en tenir aux bonnes-gens, il n'y aura que vous & ceux qui vous reſſemblent avec qui je deſirerai de vivre.

M. Glainville ſortit après ces derniers mots, ſans attendre que je lui euſſe au moins fait quelque compliment ſur l'aveu ſincère que je venois d'entendre de ſa part.

Je vis encore plus qu'auparavant, tout ce que j'avois à craindre dans la ſociété, même de ceux en qui j'aurois placé ma confiance. Cette idée m'affligea, & je réſolus d'être plus diſſimulé que je l'avois été juſqu'alors, & de ne m'ouvrir à ceux que je verrois qu'après être bien aſſuré qu'ils n'étoient pas des hommes à la mode.

Je fus me préſenter à M. des Roches, à qui M. Glainville m'avoit fait recommander; cet homme m'auroit d'abord convenu aſſez, mais je me tenois ſur mes gardes

depuis que je l'avois échappé belle, & ce ne fut qu'après l'avoir ſuivi quelque temps, qu'après m'être aſſuré de lui, ou du moins avoir cru m'en être aſſuré, (car je n'étois pas encore un grand grec dans la connoiſſance des hommes) que je lui accordai ma confiance.

Ce fut lui qui me donna les premières notions de ce qui ſe pratique dans le monde, où il m'introduiſoit, & que je voyois plutôt par un eſprit de curioſité que par l'amuſement que j'en tirois.

Ce fut alors que je commençai à voir le monde tel qu'il paroîtra toujours à un homme neuf, mais qui veut tout obſerver. Je vis qu'il n'eſt qu'un théâtre où chacun prend le rôle qui convient le mieux à ſes intérêts ou à ſes plaiſirs. Je vis des hommes en état de faire de bonnes choſes qui ne s'occupoient que du ſoin d'en produire de mauvaiſes. J'en vis qui rioient le ſoir de la conduite qu'ils avoient tenue le matin, & qui changeant de rôle chaque jour, ſe reproduiſoient ſur la ſcène avec autant de maſ-

ques différens qu'il convenoit à leurs intérêts. Je vis la louange, la flatterie, la médisance, la calomnie, la fourbe, le mensonge, l'imposture couler de la même plume, selon les circonstances, sans que personne parut y faire beaucoup d'attention.

Ce spectacle ne pouvoit manquer de me révolter; mais j'étois curieux de savoir par quels ressorts tout cela s'opéroit sans que la sensation fût assez forte pour produire certaines révolutions que l'on sembloit devoir attendre de toutes ces contrariétés.

Je m'adressai à mon nouveau Mentor, que je crus le seul qui pouvoit me donner les éclaircissemens dont j'avois besoin.

CHAPITRE III.

Premiers conſeils de M. des Roches à Zapata. Comment on doit louer les grands-hommes pour réuſſir auprès d'eux.

IL n'y a rien dans le monde moral, me dit M. des Roches, que l'on ne puiſſe juſtifier ou par des faits ou par des raiſonnemens, & voilà pourquoi tant d'hommes, telle choſe qu'ils faſſent, ont toujours raiſon.

Vous êtes inquiet comment on peut concilier, chez les Poëtes, par exemple, ceux qui blâment, louent, admirent, font tantôt le bien, tantôt le mal, ſelon les circonſtances.

Il ne faut pas tenter de juſtifier cela par les raiſonnemens, & c'eſt un de ces cas qui ne peuvent ſe défendre que par les

faits. Les circonſtances variées doivent auſſi faire varier les motifs. Horace, chez les Latins, chantoit les vertus d'Auguſte, tandis qu'il écraſoit par la ſatyre de vils ennemis de ſa gloire : Virgile en agiſſoit de même; & notre Boileau, dans les éloges qu'il donnoit à ſon maître & aux véritables grands-hommes, & le ridicule dont il couvrit les Auteurs qu'il n'aimoit pas, n'a-t'il point entièrement juſtifié cette conduite?

Toujours louer, toujours admirer, eſt le partage du vulgaire. Rien n'annonce une ame foible comme l'étonnement & la ſurpriſe. Auſſi, voyez aux ſpectacles ce qui s'y paſſe, & vous ſaurez apprécier de quelle trempe ſont les ſpectateurs que vous aurez en vue. Vous y voyez les ames foibles ſe trémouſſer à chaque inſtant, s'échauffer au moindre événement, faire retentir la ſalle du bruit de leurs applaudiſſemens à chaque tirade qu'ils entendent déclamer. Oppoſez à cela les jeunes gens formés par de bons maîtres, ceux qui aſpirent à donner un jour des chef-d'œuvres ſur la ſcène,

ils

ils conservent un sang-froid étonnant au milieu des acclamations redoublées du vulgaire stupide, parce qu'ils savent discerner les beautés réelles d'une pièce d'avec ce qui n'en a que l'apparence. Ils n'applaudissent jamais, me direz-vous, mais ce n'est pas leur faute; ils en ont toute l'envie possible, & dès qu'ils verront enfin quelque chose de vraiment bon, ils rendront justice au mérite, du moins ils l'assurent ainsi tous les jours.

Vous voyez par ces exemples, qu'il est même nécessaire pour réussir dans le monde de n'être pas confondu avec la foule imbécille qui admire tout ce qu'elle voit, & que le moyen le plus sûr d'être considéré est de mêler un peu le bien & le mal dans ce que l'on fait; je veux dire, qu'il faut louer aujourd'hui, blâmer demain; applaudir une chose, en siffler une autre, &c. En se conduisant ainsi, du moins on a l'air de s'y connoître, & l'on n'est pas confondu avec ces hommes absolus qui passent leur vie dans ces deux alternatives, louer tout, ou

blâmer tout. Les premiers ſont regardés comme des hommes ſimples, & les autres comme des gens de mauvaiſe humeur.

Après m'avoir encore entretenu quelque temps ſur cet objet, M. des Roches voulut me faire entendre que, relativement à ce qu'il me diſoit, les choſes étoient le mieux poſſible, & qu'il devroit néceſſairement en réſulter un bien moral ſi des obſtacles inſurmontables ne s'y oppoſoient.

Je voulois connoître ces obſtacles, car je ne concevois pas trop pourquoi les lettres qui, dit-on, n'ont pour but que d'adoucir, d'inſtruire, de corriger les hommes, n'en peuvent venir à bout après tant de ſiecles écoulés. J'en demandai la raiſon à mon guide.

Cette raiſon, me dit-il, eſt la même qui fut cauſe que Pénelope ne finiſſoit pas le tapis qu'elle avoit entrepris de faire. Beaucoup d'hommes de Lettres détruiſent la nuit ce qu'ils ont fait le jour. Je vais vous développer mes idées.

Nous avons un ſtyle particulier, que vous

nommerez, grave, ſérieux, pompeux, comme il vous plaira, & que je nomme académique, parce que c'eſt ordinairement dans les Académies qu'on l'emploie. On s'en ſert pour louer les vertus des hommes, chanter les belles actions, célébrer l'héroïſme, & il n'eſt plus guère en uſage que pour rappeller la mémoire des morts. C'eſt avec ce ſtyle qu'on ouvre les tombeaux, que l'on évoque les manes des défunts, & qu'on leur fait des complimens ſur le bien qu'ils ont fait tandis qu'ils vivoient. Il faut un autre encens pour flatter ceux qui ſont encore au monde. L'homme mort n'eſt qu'un grand-homme ; l'homme vivant doit être de plus un homme charmant. On a fait un alliage de vertus d'agrémens, de qualités contradictoires, le plus ſouvent oppoſées les unes aux autres, pour plaire à ceux que nous voulons louer. Et parce qu'on s'eſt apperçu que les vivans étoient de grands-hommes nés, que c'étoit ne rien faire pour eux que de les louer ſur un titre auquel eux-mêmes ne paroiſſoient pas faire beaucoup d'atten-

tion, il a bien fallu que ceux qui louent eſſayâſſent une autre route pour faire parvenir un encens qui pût flatter agréablement. Remporter des victoires qui ſauvent la patrie, en être le Dieu tutélaire, tendre une main favorable aux malheureux, ſont autant d'actes d'héroïſme qui éblouiſſent le peuple, le forcent d'admirer celui auquel on les attribue. . . . . Mais ſi cela ſuffit pour le peuple, ce n'eſt point aſſez pour beaucoup d'autres hommes. On a donc cherché à louer les héros par des agrémens qui ſont devenus auſſi célèbres que leurs exploits, leurs vertus. Et malheureuſement on eſt convenu de nommer agrémens dans ce ſiècle des qualités qui dans d'autres temps, & appliquées différemment, feroient diſparoître le héros. Le flatteur peut louer & blâmer, mais il ſe garde bien de faire tomber ſes louanges & ſa critique ſur le même objet. Au contraire, non content d'attribuer ſouvent des vertus ſuppoſées à celui qu'il célèbre, il peut pouſſer la hardieſſe juſqu'à parler de ſes défauts, quel-

quefois de ſes vices, pourvu qu'il ait l'art de les préſenter avec des couleurs favorables qui les placent quelquefois à côté des vertus.

Vous voyez par-là, qu'aux dépens des mœurs, les beaux-eſprits ont été obligés de ſe plier aux vues de ceux qu'ils vouloient flatter. Tandis qu'il y a eu des orateurs qui chantoient les vertus, il y a eu des beaux-eſprits qui célébroient les agrémens, ou ſouvent cet amas d'illuſions qu'on eſt convenu de nommer ainſi, le même homme a célébré les unes & les autres, & c'eſt ſur-tout le moyen de réuſſir. Si vous vous deſtinez à la littérature, efforcez-vous pour réunir ces extrêmes. Faites-vous l'éloge d'un grand? raſſemblez toutes les vertus dans un même foyer; tirez-en des feux éclatans, afin de les faire rejaillir ſur l'homme que vous voulez célébrer. Louez hautement ſon héroïſme, ſa douceur, ſa modération, ſa bienfaiſance, &c. vos louanges ne ſeront jamais déplacées dès qu'elle ſeront adreſſées à un homme en place. . . . .

La preuve de ce que j'avance eſt, que perſonne n'oſera vous démentir. En voilà aſſez pour le public, mais ce n'eſt point aſſez pour la divinité : elle recevra froidement votre éloge, comme un encens qui lui eſt dû, ſi vous n'avez l'heureux talent d'ajouter à l'éloge du grand-homme, celui de l'homme charmant. En envoyant votre diſcours, ne manquez pas d'y ajouter quelques vers délicats, (c'eſt ce que l'on nomme un envoi) où le Dieu ſera traité comme un homme : c'eſt-là que vous ferez valoir les graces, les agrémens, les bonnes-fortunes de votre héros. . . . . Rien ne met un Poëte à ſon aiſe, comme ces petits vers familiers contre leſquels l'amour-propre empêche que celui qui en eſt l'objet ne ſe révolte, & contre les libertés que vous vous donnerez. Ne communiquez à perſonne vos petits envois; ils doivent être un ſecret entre le Poëte & celui qui les reçoit. Si le lendemain la Cour & la Ville ſavent vos vers par cœur, car cela arrive quelquefois, on ne ſait trop comment, ne vous en

alarmez pas : c'eſt ce qui doit vous rendre plus précieux dans les cercles. On ne vous confondra pas dans la claſſe des hommes auſtères qui ne ſavent qu'immortaliſer la vertu. . . . . Vous ſerez eſſentiel dès que vous ſaurez chanter les plaiſirs !

CHAPITRE IV.

Suite des conſeils. Comment on doit perſuader que l'on peut beaucoup auprès de ſes protecteurs.

LEs petits vers adreſſés avec familiarité, continua M. des Roches, en ſuppoſent toujours beaucoup entre le Poëte & celui qu'il célèbre, & dès-lors vous êtes regardé vous-même comme un homme important. Vos oreilles ſeront rebattues de louanges, où l'on vous dira que vous ſavez réunir l'éloquence de celui-ci, l'agréable badinage de celui-là; on finit par vous demander de la protection auprès des hommes en place.

Gardez-vous bien de faire entendre que vous n'avez aucun crédit, quand même ce ſeroit la vérité; vous perdriez votre réputation. Il faut au contraire paroître vouloir obliger

obliger tout le monde; contracter cet air de chaleur & d'aiſance qui ne laiſſe aucun doute à ceux qui réclament notre crédit, ſur la facilité que nous avons à leur faire obtenir ce qu'ils demandent.

Vous paroiſſez inquiet de ſavoir comment il eſt poſſible de ſe conſerver long-temps dans cette ſituation critique? Cela, en effet, doit paroître difficile à un homme ſans expérience; mais vous n'auriez pas vu trois mois un certain monde, que vous deviendriez auſſi habile que beaucoup d'autres ſur un point auſſi eſſentiel. Je peux vous montrer tel homme, qui, depuis quatre ans, tient en haleine une perſonne ſur un ſervice qu'il doit lui rendre, & qui néanmoins ne conſiſte qu'à parler à un homme en place qu'il voit tous les jours; ce qu'il n'a pas encore fait, & ce que probablement il ne fera jamais.

Vous paroiſſez étonné; oh! mon ami, vous êtes encore jeune; vous ignorez l'art délicat de ſavoir enchaîner les circonſtances, les événemens; le moment *opportun*

que l'on doit choisir, &c. &c. *Hier, Monsieur, un tel partit pour sa terre. . . . . J'allois précisément pour lui parler de votre affaire; en vérité, je suis honteux! j'irai le trouver.* Vous y allez. Eh bien! vous voilà de retour; vous croyez être embarrassé: point du tout, c'est Monsieur un tel qui l'étoit; *environné d'importuns qui l'obsédent, & dont il n'a pu trop se défaire. . . . . parce que ce sont des gens. . . . . des personnes même de considération. Vous y retournez un tel jour, parce qu'on parle d'une chasse où tout le monde doit aller, excepté ce Monsieur un tel, qui préfère votre compagnie à toutes les chasses possibles.* De retour; eh bien! vous voilà muet, déconcerté. *Comment vous ignorez ce qui est survenu? Quel malheur! votre respectacle protecteur est tombé malade. . . . . en . . . . apoplexie, précisément, à l'instant même où il alloit donner des ordres pour votre affaire.* Ensuite. Ensuite? *Et! bien, ...* (mais en confidence) *la tête de Monsieur le Président se ressent de son attaque; il n'est plus beaucoup à lui.* Votre protégé se désef-

père, il ne faut pas le laiſſer long-temps dans cet état. *Pourquoi donc tant s'affliger ? Monſieur le Préſident a encore par fois de bons momens, il ne s'agit que d'en ſaiſir un ; vous allez vous enfermer avec lui, & vous ne le laiſſerez qu'après avoir eu un de ces inſtans lucides.* Enſuite ? Monſieur le Préſident eſt totalement en enfance ; il meurt, ou votre protégé, ou vous ; ou bien une comète s'approche de notre globe, l'inonde ou l'enflamme ; enfin, avec le temps, un événement vous tire d'affaire.

Voilà une eſquiſſe que j'ai priſe au hazard, & qui peut vous fournir des idées dans mille circonſtances ; il ne s'agit que de ſavoir varier votre imagination. Dans les commencemens, je veux dire, lorſqu'on n'eſt pas encore aſſez inſtruit ſur l'art dont je vous parle, il peut être dangereux de vouloir protéger tout ce qui ſe préſente, mais une fois enhardi vous n'avez plus rien à refuſer. De quel étonnement n'ai-je point été frappé en voyant tant d'hommes vouloir protéger tous ceux qui réclamoient leur protection,

& ſans avoir jamais pu parvenir à en obliger aucun, conſerver néanmoins encore la réputation qu'ils avoient eu l'art de ſe faire ! Il eſt de ces hommes merveilleux qui ne peuvent paroître ſans être auſſi-tôt environnés de cette foule d'hommes crédules que l'eſpérance attire ſur leurs pas, & qu'ils parviennent à perſuader de la grandeur de leur crédit ſans que jamais ils en éprouvent l'efficacité.

Pour revenir à ce que j'ai dit précédemment, vous voyez que les louanges adroitement diſtribuées, ſeront les points eſſentiels ſur leſquels on doit poſer les fondemens de ſon bonheur. Cependant il y auroit du danger à tout louer, & je crois déjà vous l'avoir fait appercevoir. On eſt alors regardé comme un vil adulateur; & votre encens, trop répandu, n'eſt plus de bon aloi. Il faudroit même, pour bien réuſſir, avoir dit du mal de quelqu'un avant de louer; cette conduite donne la réputation d'homme vrai & ſincère, & on en trouve la louange excellente. C'eſt un bon Juge,

dit-on, il ne flatte jamais; voyez comme il a démaſqué Eraſte & Cléon; on doit l'en croire ſur ſa parole!

La louange & la ſatyre bien ménagées, doivent donc vous faire réuſſir. Ne vous appeſantiſſez pas trop ſur la ſatyre particulière, celle qui contient des perſonnalités; elle ne réuſſit pas toujours, & ſouvent elle expoſe l'Auteur, comme je vous le démontrerai un jour par un anecdote qui m'eſt perſonnelle. Il y a une ſatyre générale qui vous fera beaucoup d'honneur dans la ſociété, & qui de plus ne vous commettra preſque jamais; c'eſt celle que l'on expoſe ſur la ſcène. Je regarde ce lieu comme l'*aſyle*, la *ſauvegarde* de pluſieurs de nos Auteurs dramatiques. Il y a des maximes hardies, des traits bien portés, qu'un homme n'oſeroit hazarder dans d'autres circonſtances. C'eſt donc là où l'on peut aiguiſer les traits de la critique: que vos portraits tombent en général ſur la ſociété, peu importe; il y aura toujours des hommes *pénétrans* qui en feront des allufions. Travaillez au hazard, & vous

ne ſerez pas peu étonné lorſque ces eſprits ſcrutateurs s'efforceront de perſuader qu'ils ont deviné vos énigmes. N'en convenez jamais; l'aveu pourroit tirer à conſéquence; proteſtez au contraire contre toute interprétation; on n'en ſera que plus porté à les croire juſtes.

Si c'eſt une Tragédie dont vous vous occupez, ſemez-là de maximes ſentencieuſes ſur les grands, ſur les malheurs des peuples; que ces ſentences aient déjà paru, peu importe : avec de légers changemens, elles peuvent prendre un air de nouveauté qui frappera la multitude; (eh! n'en n'avons nous pas la preuve tous les jours!) avant que les Critiques aient eu le temps de vous reconnoître & de crier *au voleur*, vous aurez été applaudi, & c'eſt déjà beaucoup.

CHAPITRE V.

Des Bureaux d'eſprit.

DAns une conférence que j'eus quelques jours après avec Monſieur des Roches, il s'étendit beaucoup ſur les moyens de réuſſir dans les ſociétés particulières. Celles qui ſont formées d'hommes de Lettres & d'amateurs en tous genre, furent principalement l'objet de ſes inſtructions.

Il y a un point eſſentiel, me dit-il, ſur lequel je n'ai point encore les idées aſſez fixées pour vous donner des avis ſtables; c'eſt la manière dont vous devez vous comporter à l'égard de ce que quelques plaiſans ont nommés *Bureaux d'Eſprit.* Ce ſont des ſociétés où pluſieurs perſonnes s'aſſemblent, guidées par les mêmes ſentimens, pour décider des ouvrages qui paroiſſent, & protéger, envers & contre tous, ceux

faits par les membres de ces redoutables Tribunaux. J'ai conseillé à de jeunes gens de chercher à s'y introduire, & ils s'en sont quelquefois mal trouvés; d'autres auxquels j'ai recommandé d'éviter ces coteries, n'en n'ont guère retiré plus d'avantages; mais à présent je suis persuadé qu'il y avoit eu beaucoup de leur faute.

Depuis long-temps j'avois conçu le projet d'une de ces assemblées lorsqu'il en parut tout-à-coup dans chaque quartier de Paris, & dès ce moment je perdis mon projet de vue. Je sentois néanmoins la nécessité de ces sociétés. En considérant la littérature comme un pays assez indépendant, dont les membres épars ne pouvoient avoir que peu de liaison entr'eux, (tout le monde ne peut entrer dans les Académies,) il étoit à désirer qu'ils pussent former un corps pour résister mieux aux assauts de la critique, ou plutôt de la satyre, & même afin de perfectionner leurs talens en se communiquant leurs lumières.

Ayant fait part de mon projet à un homme

d'esprit, voici ce qu'il me fit observer. Il ne sera pas facile, me dit-il, de rassembler cette société, & quand vous serez parvenu à la former, chacun voudra y être admis. La chose étant impossible, vous aurez autant d'ennemis que vous aurez écarté d'hommes de votre assemblée. Ceux-ci s'efforceront de jeter sur vous le ridicule; ils formeront d'autres sociétés pour balancer & même combattre la vôtre : alors il y aura des rivalités continuelles, des cabales, des intrigues sourdes : vous serez forcé d'en agir de même pour vous soutenir; vous cesserez d'être impartial; les ennemis de chaque membre de votre société le seront en général de tous ceux qui la composent, & *nul n'aura d'esprit hors nous & nos amis*, sera la devise de chacune des coteries littéraires. Or, je vous demande, continua-t'il, ce que vous devez espérer de ces établissemens; quels avantages il peut en résulter & pour vous & pour les Lettres en général? Il y auroit peut-être un moyen de tirer quelqu'utilité de ces assemblées; ce seroit que

ceux qui les compoſent fuſſent aſſez peu jaloux des ſuccès de leurs rivaux pour ne s'en point affliger; ce ſeroit encore de laiſſer au public la liberté de juger les productions nouvelles, ſans prétendre lui preſcrire ce qu'il doit louer ou blâmer, applaudir ou tourner en ridicule, parce que tel ou tel Auteur eſt ou n'eſt pas de la ſociété.

L'homme que j'avois conſulté pour mon projet, m'ayant enfin démontré que, dans les circonſtances actuelles, la ſociété que je déſirois former étoit un être de raiſon, je n'y penſai plus. Je ne m'occupai que du ſoin de connoître juſqu'à quel point celles qui s'étoient formées pouvoient influer en bien ou en mal ſur la littérature. Je fis beaucoup d'obſervations que je ne vous rapporterai pas ici, mais dont je peux vous donner les réſultats, parce qu'ils vous ſeront néceſſaires ſi vous voulez pénétrer une de ces aſſemblées; car j'obſerve qu'il n'eſt pas poſſible à un homme d'être tout à la fois initié dans pluſieurs de ces aſſemblées. C'eſt ſur-tout

dans ces circonſtances qu'il eſt difficile d'être *l'ami de tout le monde.*

Quelques perſonnes ont cru réuſſir en ne daignant pas être d'aucune de ces ſociétés; mais que de difficultés à vaincre ! Il faut avoir de grands talens pour balancer les déciſions de perſonnes qui, ſe croyant mépriſées, emploient tous les petits manéges uſités en pareil cas, pour venger l'humiliation de leur amour-propre. L'uſage où l'on eſt dans ces Tribunaux d'abandonner, en apparence, la déciſion des cauſes aux femmes, qui en ſont les Préſidentes-nées, ne donne que plus de force aux Arrêts qui ſont prononcés. Si quelqu'un étoit aſſez téméraire pour recuſer les Juges ſous prétexte d'incompétence, alors les protecteurs paroiſſent, & malheur à l'homme qui ſe préſenteroit au combat ſans avoir un courage & des talens proportionnés aux circonſtances.

Il paroîtroit donc néceſſaire d'être admis dans une de ces ſociétés pour jouir de quelque ſuccès dans le monde littéraire, & voilà

le point le plus difficile ; car une fois admis on s'y conserve aisément. Pour être présenté, il faut nécessairement avoir la réputation d'homme d'esprit, ou qui pourra le devenir. Il faut de plus n'avoir eu aucune liaison avec les ennemis communs de la société, ou dans le cas contraire, avoir su assez tirer parti de ces liaisons, pour pouvoir informer vos nouveaux amis de cent petites anecdotes intéressantes que l'on tient en réserve pour s'en servir au besoin.

Je vous suppose donc devoir être présenté dans une de ces assemblées. Si vous avez un *caractère*, gardez-vous bien de le laisser découvrir, tel qu'il soit : mais aussi, prenez garde que les soins que vous vous donnerez pour l'obscurcir ne soient pas trop apparens ; dès-lors vous devenez suspect. Ce point est encore très-difficile à saisir. Vingt personnes ont intérêt de vous démêler, & toutes à l'envie s'efforcent de vous découvrir. Prenez donc l'air & le ton d'un homme ingénu, qui à chaque instant apprend de ses amis quelque chose de nouveau ; ne

contrariez jamais leur opinion, à moins que ce ne ſoit pour les faire briller davantage. Paroiſſez, non pas un ſot, car jamais ce titre ne vous ſeroit admettre, mais comme n'ayant encore aucun caractère, doué néanmoins d'un cœur & d'un eſprit diſpoſés à recevoir les impreſſions que l'on voudra leur communiquer. Que l'on puiſſe, enfin, vous comparer à ces terres neuves, dont le fond excellent n'exige que de légères préparations pour recevoir avec ſuccès les ſemences que le cultivateur veut y dépoſer.

Si vous affectez un air réſervé, froid, on vous jugera *penſeur* & profond, mais on vous ſoupçonnera d'être caché & on le ſera avec vous. Si, au contraire, vous pouvez prendre un extérieur vif, étourdi, on craindra de votre part des inconſéquences, des mal-entendus. Les hommes vous aimeront mieux penſeur; les femmes préfèrent un étourdi. Un homme froid laiſſe briller les autres ſans même les interrompre, & cela vaut quelque choſe pour les hommes péro-

rans. Un étourdi eſt un ſujet divin pour les femmes; il ſe laiſſe gronder avec une grace charmante; ſes petites impatiences animent la converſation, excitent l'eſprit : d'ailleurs nulle rancune; un coup d'œil adouci, & voilà l'étourdi qui demande grace pour la guerre que vous lui avez faite. L'homme froid, qui eſt ſi bien avec les hommes qui aiment à parler, eſt le fléau des femmes, même par ſon ſilence : qu'une jolie femme faſſe une querelle à un de ces perſonnages, il écoute avec ce ſilence glacé qui tue l'eſprit des autres; s'il paroît ſenſible ce n'eſt que pour bouder; mais il boude bien, voilà où il excelle. Dites-lui qu'il n'eſt qu'un ſot; trois mois après que vous le lui aurez dit, il entendra encore ce mot bourdonner à ſes oreilles.

Voilà donc une difficulté qui n'eſt pas légère; paroître différent de ce que l'on eſt à des perſonnes qui, raſſemblées, doivent vous juger, non-ſeulement d'après les principes que la différence des ſexes fait varier, mais encore celle des eſprits qui ſe trouvent

modifiés plus ou moins dans chaque individu.

Il eſt encore un autre point qui doit épouvanter beaucoup plus le jeune-homme que l'on préſente à l'aſſemblée. Elle ſe trouve compoſée d'hommes, qu'il y a moins de cinquante ans on auroit été ſurpris de rencontrer enſemble. Des Philoſophes auſtères; des Auteurs tragiques & comiques; de froids géomêtres; de petits hommes enjoués, plaiſans; des Docteurs en tous les genres; des Artiſtes par excellence; & ajoutez à cela des femmes! c'eſt ce cercle qui doit en impoſer, & glacer celui qui y eſt introduit, & dont le but eſt de plaire à tous! .... Avouez qu'il y a de quoi avoir peur: dites ce qu'il vous plaira; il y a à parier cent contre un que vous ferez une balourdiſe.

Je vous ai épouvanté; il eſt temps de vous calmer. Toutes ces têtes ne pourroient s'accorder; par leur genre d'occupation elles tendent même naturellement à s'éloigner l'une de l'autre, ou ſi elles ſe rapprochoient

ce ſeroit pour ſe heurter, ſe fracaſſer peut-être; mais l'eſprit qui domine ſur la ſociété, & veille à y entretenir une douce harmonie, à ſu placer entre toutes ces têtes, des êtres intermédiaires, des eſpèces de *cloiſons*, qui adouciſſent la violence des choes, ... ces êtres bienfaiſans ſont les femmes..... Oui, les femmes! par-tout où elles ſe trouvent les hommes ne s'occupent qu'à plaire & non à diſputer. Tout devient bel-eſprit ou même Philoſophe, & Philoſophe ſérieux, ſi les femmes veulent perſuader qu'elles le ſont elles-mêmes. Voilà ce qui eſt cauſe que l'Orateur ſublime chante les yeux d'Iris, que le Philoſophe auſtère préconiſe la volupté, que le Médecin diſſerte agréablement ſur les impreſſions du plaiſir, que l'homme léger & plaiſant diviſe & ſubdiviſe ſes propos en *paragraphes*, ſelon les circonſtances. Tout alors ſe met à l'uniſſon, l'eſprit général & dominant s'empare de tous les membres de la ſociété, qui oubliant ou dédaignant les objets particuliers de leur reſſort, prennent avec éclat les *couleurs* du Tribunal. On

On a reproché à ces assemblées, que cet esprit qui y domine, ne contribue pas aux progrès des talens; que chacun se détourne du chemin qu'il s'étoit frayé pour suivre une route qui lui est étrangère, parce que les hommes rassemblés aiment plutôt à paroître ce qu'ils ne sont pas que ce qu'ils sont.

Ce reproche pourroit, à la vérité, avoir quelque fondement, mais il faut observer que de là même doivent naître des scènes agréables & réjouissantes. Eh! qui s'élevera contre ce qui peut répandre de la joie? Je me représente un vaste salon où travaillent les hommes de génie & les Artistes célèbres. Un esprit de vertige se répand tout-à-coup sur eux. . . . . Le Sculpteur quitte son atelier, chasse de sa place le Poëte ami de Melpomène, & veut faire le dénouement d'une Tragédie, tandis que l'Auteur s'empare du ciseau de l'artiste & s'efforce de gâter le marbre que vient d'abandonner le Sculpteur. Tandis que le Géomètre veut résoudre des difficultés Théologiques; tandis que le Médecin s'empare de l'attelier du

Peintre, & que celui-ci commence un poëme épique, l'Auteur de cent jolis morceaux de poéſie légère, commente Euclide, & s'écrie qu'il vient de redreſſer Bernouilli ou Clairaut. Ici c'eſt un homme de Loi qui traite des évolutions militaires; là un Capitaine de Huſſards qui diſſerte ſur le droit des gens. . . . . Ce tableau n'offre-t'il pas une ſcène capable d'égayer le Spectateur de ces événemens groteſques?

Eh bien, M. Zapata, vous rencontrerez preſque toujours le même contraſte dans ces redoutables Tribunaux qui en impoſent tant à ceux qui ne les connoiſſent pas, & par cela même vous vous y trouverez fort à l'aiſe. Avec des connoiſſances très-ſuperficielles dans des genres différens vous ſerez admis comme un homme qui ſait beaucoup. Ne craignez donc pas lorſque vous parlerez des ſciences & des arts d'avoir pour antagoniſte celui qui excelle dans le genre ſur lequel vous parlerez. Raiſonnez ſur la Philoſophie, les femmes ſeules feront votre converſation: jugez un tableau, ce ſera le

Médecin qui approuvera ou réfutera votre décision, tandis que le Peintre n'existera pour vous que lorsqu'il sera question d'une pièce de théâtre.

C'est ainsi que dans ces tribunaux on est convenu tacitement de laisser les décisions à ceux qui sembleroient n'en devoir prononcer que sur l'objet essentiel de leur état. Sans cette politique, rien ne seroit plus monotone, plus ennuyeux que ces assemblées. L'on auroit, tel objet que l'on traitât, un Juge compétent qui, ayant une fois prononcé, feroit tarir la conversation, sans compter que l'amour-propre des autres se trouveroit à chaque instant humilié. Je regarde ce pacte secret entre les membres de la société comme un des liens les plus forts qui unissent les hommes qui la composent.

Gardez-vous néanmoins, hors les assemblées à *huis-clos* où s'observent ces sages réglemens, de porter vos décisions avec cette légéreté que donne la certitude de n'avoir à lutter que contre un antagoniste qui ne vous est pas supérieur. L'intérêt de la

fociété veut que, dans certaines circonſtances, on oppoſe aux déciſions l'homme qui par état doit connoître du différend qui s'élève. Ainſi je ne peux trop le répéter, ayez, ou du moins paroiſſez avoir beaucoup de modeſtie pour vous établir chez vos nouveaux amis. Vous vous appercevrez des progrès que vous aurez faits, je veux dire, du degré de confiance que l'on aura en vous lorſque l'on commencera à vous faire part de ce que l'on eſt convenu d'appeller *les ſecrets de la maiſon:* que vous entendrez, par exemple, dire dans les ſéances particulieres que tel ou tel homme eſt eſtimable à certains égards, quoique les jours de *repréſentation*, on le crible des traits de la ſatyre & qu'on ne lui faſſe aucune grace. C'eſt alors que vous pourrez donner l'eſſort à votre imagination, faire éclater vos demi-connoiſſances en n'étant pas toujours de l'avis des autres. Il ne peut en réſulter aucun mal. Vous exclure, ce ſeroit s'expoſer à faire paſſer dans d'autres coteries les petits ſecrets de la maiſon. . . . . On en

a quelquefois voulu agir ainſi, & il s'eſt trouvé de ces hommes à maintien *debonnaire* qui, piqués de l'excluſion, ont été jeter des ridicules ſur tels & tels qui ne s'y attendoient pas.

C'eſt à vous de juger s'il eſt avantageux ou non d'être admis dans une des ſociétés dont je vous entretiens, & voici en deux mots ce que je crois que l'on peut dire pour & contre.

Si vous ne tenez à rien, que vous n'ayiez que votre mérite qui plaide pour vous, je ne vois pas trop que vous puiſſiez réuſſir. Faites bien, vous aurez toujours à lutter contre la cabale, parce qu'on eſt judicieuſement convenu qu'il ne falloit pas qu'un homme qui ſemble tomber des nues, prenne tout à coup dans le monde, avant que d'avoir fait haſſement ſa cour à ceux qui s'arrogent le droit de prononcer ſur les talens. Si vos productions ſont foibles, perſonne ne ſera intéreſſé à les ſoutenir; ſi la jeuneſſe, l'égarement des paſſions, vous jettent dans quelques-unes de ces circonſtances critiques

où l'homme abandonné à lui-même commet volontiers quelque imprudence, vous êtes perdu ſans reſſource. Tenez-vous à une coterie ? elle eſt votre ſoutien, votre défenſeur ; ayez des ridicules, des défauts même, elle s'en charge & vous juſtifie dans le public, autant qu'il eſt en elle. A la rigueur, on accordera que vous avez une mauvaiſe tête, mais que de bonnes qualités feront évanouir cette légère tache ! Vous êtes jeune ? combien de choſes on doit paſſer à la jeuneſſe ! Vous vieilliſſez ? peut-on chagriner un vieillard qui doit intéreſſer à tant de titres ! Les jeunes gens & les vieillards ſont ceux dont on juſtifie plus aiſément les erreurs ; les premiers n'y ſont pas encore, les derniers n'y ſont plus.

Je dois placer au nombre des déſagrémens que l'on a à eſſuyer dans ces ſociétés, je ne dis pas les conſeils, mais les réprimandes qu'il faut entendre très-ſouvent de ceux qui les compoſent. Pour peu que vous ſoyez docile à les recevoir, il faut vous attendre à en avoir chaque jour de nou-

velles. Le moyen d'en éviter la plus grande partie eſt d'y paroître un peu récalcitrant, car ce ne ſont pas les hommes de ce caractère ſur leſquels on tombe plus volontiers, mais bien ceux qui paroiſſent tout écouter avec cette docilité qui enhardit les cenſeurs; ce qui devroit naturellement produire un effet contraire.

CHAPITRE VI.

Des Drames & des Romans triſtes.

JE fréquentois avec aſſiduité les ſpectacles. J'y découvrois chaque jour des choſes qui augmentoient la curioſité que j'avois depuis long-temps, de ſavoir d'où pouvoit provenir cette fureur dominante pour un genre de littérature qui tend à attriſter notre ame; & peut-être à la rendre, par la ſuite, incapable d'une vraie ſenſibilité. Je déſirois donc de rencontrer quelqu'un qui pût m'apprendre comment le genre ſombre avoit réuſſi chez un peuple que ſes voiſins regardent ſi volontiers comme n'aimant que le plaiſir, & par conſéquent la gaieté.

M. des Roches, à qui je marquai ma curioſité, ſaiſit avec empreſſement une circonſtance qui lui procuroit l'occaſion de m'éclairer. Il m'expliqua donc les cauſes qui ont dû

dû concourir à faire naître parmi nous ce genre que mes anciens amis, d'Orfeuille & Corſan, avoient regardé comme deſtructeur de la ſanté, & incapable de communiquer aux hommes ce que l'on ſembleroit devoir s'en promettre.

J'ai vu des hommes, me dit M. des Roches, qui ſoutenoient qu'il falloit chercher la cauſe de notre penchant pour la triſteſſe factice, dans notre conſtitution phyſique actuelle. Nous dégénérons, diſoient-ils, & la triſteſſe tient à la foibleſſe de nos organes. Les peuples les plus robuſtes ſont ceux qui, en général, ſont les plus portés vers la joie; & parmi les individus, en particulier, les hommes fort & robuſtes ne ſont pas naturellement triſtes. Les jeunes-gens ſont gais, ajoutoient-ils, & aux approches de la vieilleſſe, les reſſorts ſe détendant peu à peu, nous devenons inquiets, triſtes, chagrins. Ce ſyſtême me parut ſouffrir pluſieurs difficultés, & je ne l'adoptai pas. J'aimai mieux croire bonnement que nous ne ſommes triſtes que par l'impuiſſance d'être gais.

Mais, demanderez-vous, d'où provient cette impuiſſance? Elle a ſa ſource dans les prétentions générales à l'eſprit. Nous rougirions d'être excités au rire par les plaiſanteries qui divertiſſoient nos pères. Les prétentions au bel-eſprit ont exigé des plaiſanteries délicates, & qui le ſont à un point, qu'il faut en effet avoir beaucoup d'eſprit pour les ſentir. Mais pourquoi faut-il tant d'efforts pour aller juſqu'à l'eſprit? Ah! mon cher Zapata, c'eſt que l'on ne fait plus rien pour le cœur! Cette déciſion eſt cruelle, mais elle n'en eſt pas moins vraie. Tant que nos inclinations ont eu pour objet de ſatisfaire le cœur, nos plaiſirs ont dû être purs, vifs, agréables; mais dès qu'il a fallu toucher l'eſprit, ces plaiſirs ſont devenus tous les jours plus difficiles. On dilate facilement le cœur, & au point où nous ſommes, rien n'eſt moins facile que de plaire à l'eſprit. Une jeune fille guidée par les doux ſentimens que la nature lui inſpire, met ſon bonheur à jouir des tendres careſſes d'un amant auſſi naïf qu'elle : une coquette

exige des adorateurs *charmans*, c'eſt-à-dire, des hommes fourbes, qui l'enivrent de louanges, le perſiflent, la trompent, ſe brouillent, ſe raccommodent, & parviennent, avec ce manége, à la conduire au terme où une coquette, abandonnée de ceux avec qui elle a vécu, ne rencontre plus que des hommes qui la mépriſent.

Mais, encore une fois, pourquoi nos goûts ont-ils changé? Pourquoi ceux qui ont travaillé pour le cœur l'ont-ils abandonné pour l'eſprit? Pour répondre à cette queſtion, il faut remonter à une époque humiliante pour l'humanité, je veux dire au temps où le funeſte égoïſme a étendu avec plus de force que jamais ſes ravages dans la ſociété. . . . . Il eſt triſte, je l'avoue, que nous puiſſions nous rappeller cette époque affligeante, où l'homme changeant tout-à-coup, ſentit ſon cœur s'endurcir pour les autres, devenir inſenſible à l'aſpect des malheureux, ſe retirer, ſe concentrer en lui-même, en rompant les liens qui l'attachoient à la ſociété! Il eſt triſte encore de décou-

vrir qu'à meſure que l'homme a éloigné ſon cœur de l'homme, il ait voulu lui perſuader qu'il n'en avoit jamais été plus rapproché! Il eſt triſte enfin, d'être perſuadé que les hommes ſont tacitement convenus de ſe tromper ſur leurs ſentimens réciproques, avec toute la décence, tous les ménagemens d'une affreuſe politique; qu'ils ne jurent que par les ſentimens du cœur, tandis que celui-ci n'exiſtant plus que pour chaque homme en particulier, n'eſt remplacé que par l'eſprit, dont les bizarreries, les inconſéquences, les travers, les agrémens, ſi l'on veut, offrent des tableaux variés, capables d'amuſer la malignité, mais qui ne plairont jamais excluſivement à l'homme ſenſible & vrai!

Dès que les hommes qui ſe croient faits pour inſtruire les autres ou qui cherchent à leur plaire, ont reconnu qu'ils s'adreſſoient vainement au cœur, ils ont cherché à amuſer l'eſprit. Ceux qui ſe ſont obſtinés à vouloir ſuivre l'ancienne méthode, ont été bientôt regardés comme des hommes romaneſ-

ques & ſinguliers avec qui il falloit rompre toute liaiſon. Que vous dirai-je, mon cher Zapata ? l'épidémie devint preſque générale; *tout à l'eſprit, rien au cœur*, fut la deviſe de tout le monde, ſans que perſonne voulût en convenir. Au contraire, jamais on n'a autant donné d'extenſion aux qualités du cœur ſans qu'il fût queſtion de lui. Cœurs vertueux, ſenſibles, honnêtes, bienfaiſans, ... grands mots qui frappent nos oreilles dans toutes les aſſemblées ! Nos pères n'avoient pas l'art de faire ces diſtinctions ; ils diſoient *un bon cœur*, & l'éloge étoit complet. Aujourd'hui on n'emploie guère ces expreſſions que dans deux circonſtances également humiliantes ; ou pour déſigner un ſot que l'on veut bien tolérer dans la ſociété, ou pour excuſer quelquefois un eſprit aigre, cauſtique, emporté. .... Il a une mauvaiſe tête, mais un cœur excellent, dit-on volontiers de tant d'hommes qui devroient rougir de l'éloge !

Lorſque l'on fut convenu donc qu'il n'y avoit plus rien à faire pour le cœur, & qu'il

ne falloit plaire qu'à l'eſprit, on chercha à l'amuſer. C'étoit fort mal s'y prendre, me direz-vous, que de faire pleurer les hommes pour leur procurer du plaiſir : j'en conviens, mais peut-être avouerez-vous qu'il eſt plus facile de les faire pleurer que de les faire rire. L'homme ne cherche pas à s'attriſter de lui-même ; au contraire, il eſt par ſa conſtitution porté vers la joie, mais il faut que quelqu'objet l'y excite. Tant que nous avons paru diſpoſés à rire de bonne-foi, nous avons trouvé des hommes qui nous ont préſenté de quoi nous ſatisfaire. Mais dès que nous leur avons paru plus difficiles, que nous avons analyſé leurs plaiſanteries, que nous n'avons plus voulu rire qu'après avoir doctement examiné, ſi nous le pouvions faire en *conſcience*, ils ſe ſont rebutés par la difficulté, & ils ont pris une route toute oppoſée. Ils ont mis en uſage toutes les reſſources de l'art, ils en ont même abuſé pour exciter encore en nous quelque ſenſation. De-là ces Romans tiſſus de cataſtrophes effrayantes, ces Drames triſtes, lugubres, qui por-

tent le trouble, le saisissement l'effroi dans l'ame des spectateurs, qui, sans les attendrir, leur communiquent une imagination sombre, qui doit nécessairement influer sur la société, rendre les hommes inquiets, défians; & sans dire tout le mal que cela pourroit produire, il doit encore en résulter que les hommes deviendront plus romanesques qu'ils l'ont jamais été, sans qu'ils en veulent convenir.

Il faudra néanmoins, & j'entrevois avec plaisir cette révolution; il faudra, dis-je, que cette manie cesse faute d'alimens pour l'entretenir. Je la compare à ces fièvres que la nature, avec le temps, & sans les secours de l'art, guérit lorsque l'humeur qui entretenoit le mal se trouve enfin anéantie.

Notre ame, en s'accoutumant peu à peu aux scènes atroces qui lui sont présentées, se fortifie contre la terreur, & devient de plus en plus difficile à émouvoir. Les ressorts qu'on a employés ont été tendus excessivement, & il n'est pas présumable qu'ils puissent rester long-temps en cet état. Les acteurs

les plus outrés commencent à ſe plaindre de la tranquillité avec laquelle on reçoit les efforts qu'ils font pour nous émouvoir. Les acteurs, après avoir entaſſé horreurs ſur horreurs, ſeront néceſſairement arrêtés faute de ſujets. . . . . Car enfin que feront-ils ? Après nous avoir préſenté dans un Drame bourgeois un père qui veut aſſaſſiner ſon fils au berceau pour lui épargner les miſères humaines, hazarderont-ils quelque choſe de plus fort ? Je les en défie ! Il arrivera qu'après avoir fait du théâtre aujourd'hui un champ de bataille couvert de morts, demain un cachot horrible où l'innocence eſt perſécutée par des ſcélérats, tantôt employant le poiſon dans chaque ſcène, tantôt armant de poignards tous les perſonnages, & faiſant aſſaſſiner quelqu'un de temps en temps pour ſoutenir les ſpectateurs, il arrivera que ceux-ci, *blaſés* ſur les atrocités, les verront de ſang-froid, & alors les auteurs de ces Drames révoltans tomberont dans l'inaction, faute de ſujets, ou retournant ſur leurs pas ils s'efforceront de rentrer dans la carrière

avec d'autres talens, s'il eſt poſſible.

Il eſt encore une idee qui m'amuſe quelquefois, & dont l'événement pourra juſtifier la vérité. Nous ne ſommes plus gais, mais nous ſommes malins. J'aime à me repréſenter qu'un beau jour, durant la repréſentation d'un Drame triſte, lorſque tous les yeux ſeront baignés de larmes, & que la pièce touchera au moment critique où ſe donnent les grands coups, il paroîtra quelque nouvelle atrocité d'un genre neuf, & ſi frappant, que tous les ſpectateurs feront en *chorus* de grands éclats de rire, & que l'Auteur s'écriera en applaudiſſant les ſpectateurs; ma foi, Meſſieurs, vous avez raiſon, ce genre ne vaut pas le diable, & j'y renonce.

CHAPITRE VII.

Ce qui ſe paſſa dans une viſite que fit Zapata à un Auteur du genre ſombre.

JE m'étois formé une idée aſſez ſinguliere des Auteurs du genre dominant d'après ce que j'avois vu de leurs productions. Je me les repréſentois comme des hommes lugubres, dont l'aſpect devoit imprimer la terreur. J'avois ouï dire qu'un célèbre tragique méditoit le plan de ſes Drames dans l'obſcurité, afin de ſe rembrunir l'imagination & la monter au degré de *ſombre* qu'exigeoit ſon genre de travail. Je m'étois, ſur cette idée, repréſenté les Auteurs de nos Tragédies bourgeoiſes, de nos Romans du jour, travaillant dans des ſouterrains, & n'ayant ſous les yeux que des objets capables d'entretenir le feu de leur imagination. Quel fut mon étonnement lorſque Monſieur

des Roches m'ayant conduit chez un de ceux qui s'attachent à produire des ouvrages lugubres, nous le trouvâmes dans un cabinet que la volupté paroiſſoit avoir embelli : Les tableaux qui l'ornoient offroient l'image des graces répétée avec une variété que l'effet des glaces multiplioit encore. Le *compoſiteur* étoit lui-même dans un négligé analogue à la décoration de ſes appartemens. Occupé néanmoins de ſon travail, il nous dit avec douceur, & une politeſſe à laquelle je ne m'étois pas attendu, que dans un inſtant il auroit le plaiſir de faire notre converſation. Nous nous aſſîmes & gardâmes un profond ſilence pour ne point le troubler dans ce qui paroiſſoit l'occuper alors. La ſatisfaction, le plaiſir étoient peints dans ſes yeux; il arrêtoit quelquefois ſa plume pour lire ce qu'elle venoit de tracer, & alors un doux ſouris & le vif incarnat dont ſes jours ſe couvroient, annonçoient qu'il étoit enchanté de ce qu'il venoit de produire.

En attendant que l'homme voulût nous

parler, livré à mes réflexions je ne ſavois trop que penſer de ce que je voyois. M. des Roches, me diſois-je, auroit-t'il voulu me tromper ? L'homme que voici eſt-il en effet un Auteur du genre ſombre ! Je ne puis me le perſuader. C'eſt bien plutôt un Poëte aimable qui peint le plaiſir. L'Auteur interrompit mes réflexions en jetant ſa plume, & liſant aſſez haut. . . . . *cher époux ! vos yeux ſont egarés ! quels regards funeſtes ! quels tranſports !* . . . . *Grands Dieux que me préſagent-ils ? —— La mort ?* Ma foi continua-t'il, en nous regardant, (& après avoir poſé ſur la table un joli bouquet de fleurs d'orange à qui il avoit adreſſé ſes exclamations,) elle n'en dira pas davantage. Il y a un quart d'heure que je la laiſſe jaſer. . . . . Ce n'eſt pas trop pour une femme, mais l'envie que j'ai de vous joindre, Meſſieurs, fait que ſon hiſtoire va être terminée (reprenant la plume) par un coup de poignard qui, je crois, ſera neuf & du plus grand effet. . . . . *Ciel ! Dieux vengeurs !* &c. Enſuite, *les remords cruels qui*

devoront, &c, &c. Enſuite. . . . . tous les petits propos uſités en pareille circonſtance. . . . . Mais je me trouve embarraſſé de mon ſcélérat. Le tuerai-je ? Le laiſſerai-je vivre ? Qu'en dites-vous, Meſſieurs ? C'eſt un monſtre que l'homme dont il eſt queſtion: ſi vous ſaviez ce qu'il a fait ſouffrir à la plus vertueuſe des femmes ! Encore un coup de poignard, ... Mais je n'ai rien de neuf pour celui-ci. . . . . Le diable puiſſe-t-il emporter mon ſcélérat ! du moins je m'en trouverais délivré. Voilà, Meſſieurs, voilà comme un galant homme ſe met dans l'embarras. On accumule des horreurs ſur la tête d'un mortel, enſuite on ne ſait plus comment on doit le punir. L'homme dont j'ai l'honneur de vous parler mériteroit une mort recherchée, & nous n'avons dans notre code pénal que le poiſon & le poignard dont nous puiſſions honnêtement diſpoſer. Le moyen d'être original avec des reſſources auſſi foibles, & que néanmoins nous ſommes forcés d'employer à chaque inſtant ! . . . . Je médite, Meſſieurs, un

ouvrage essentiel où je développerai d'une manière lumineuse le parti que nous pourrions tirer du mariage pour punir nos criminels. . . . . C'est une idée qui tient à de grands principes. . . . . Mais, Messieurs, vous m'excuserez, je me rappelle en ce moment que j'ai promis au Chevalier Fierville douze vers sur une *jouissance*, & il faut obliger les amis lorsqu'on le peut.

Notre Auteur s'étant remis sur sa chaise, fit, en très-peu de temps, les vers dont il s'étoit chargé, & il nous en fit la lecture. Nous allions le louer sur la fécondité de sa verve, lorsqu'il nous annonça qu'il étoit fort pressé de sortir. Je vais ce soir au bal, nous dit-il; j'ai vingt visites à rendre avant que de m'y trouver, & je ne peux jouir plus long-temps de votre entretien. Au reste, Messieurs, le secret sur mon Drame. A propos, continua-il, en s'adressant à M. des Roches, j'ai un original à vous faire voir; c'est Lisimon; petite tête! vous en allez juger. Vous savez qu'inutilement il s'est efforcé de marcher sur mes traces. Il vient

de ſe perſuader, pour réuſſir, que les productions étoient *locales ;* ce ſont ſes termes. Il a quitté la ville, & eſt allé s'enfoncer dans une jolie petite maiſon, qu'il vient de métamorphoſer en un triſte réduit. Il a donné à ſon jardin la décoration d'un cimetière où l'on voit languir de jeunes cyprès. Des urnes funéraires ont remplacé les jolies ſtatues qui ornoient ſa maiſon; un Nègre a remplacé ſon élégant laquais; ſon Jardinier porte le deuil & ne travaille même qu'avec un crêpe. Des flambeaux éclairent lugubrement ſes appartemens ; il ne veut voir perſonne. . . . . & malgré toutes ces précautions il ne produit rien. Il vient, pour ſurcroît d'extravagance, de ſe perſuader qu'il jouit d'une très bonne ſanté pour travailler dans notre genre, & actuellement il eſt en marché avec un Médecin célèbre, qui doit, dit-on, lui donner la fièvre, une langueur, des vapeurs, une affection hypocondriaque, &c. ſelon qu'ils conviendront. . . . . Oh ! faites un peu connoître Liſimon par le monde. Que les

amateurs du beau triſte lui ſachent au moins quelque gré des efforts qu'il fait pour leur plaire. Mais parlez ſur-tout de moi; dites hautement que je n'ai pas beſoin du *local* pour varier mes productions : dites que dans le même cabinet vous m'avez vu mettre la dernière main à un Drame ſombre du plus beau pathétique; célébrer une jouiſſance; dire des choſes les plus ſpirituelles, & exécuter des entrechats à faire ſécher vos illuſtres danſeurs de l'Opera..., . En effet, notre homme ſe mit à ſauter fort leſtement, & avec tant d'action, que nous fûmes obligés de lui céder la place, dans la crainte de gêner ſes cabrioles, & de peur auſſi d'étouffer à force de rire.

Nous étions parvenu dans la rue lorſque l'homme qui réuniſſoit tant de talens, paroiſſant à une fenêtre de laquelle il pouvoit encore nous voir, ſe mit à chanter vigoureuſement,

Mourir n'eſt rien; c'eſt notre dernière heure ?

Meſſieurs! Meſſieurs! nous cria-t'il, dites encore

encore cela, dites encore cela. Nous nous retournâmes & crûmes n'avoir rien de mieux à faire que d'applaudir à ses talens. La populace, qui s'étoit arrêtée, se joignant à nous, l'homme universel jouit des applaudissemens publics avec cet air d'indifférence que donne la sublimité des talens.

CHAPITRE VIII.

Réflexions de M. des Roches ſur le caractère de l'homme dont il a été queſtion au Chapitre précédent.

QUe penſez-vous, me dit mon guide, du perſonnage que nous quittons ? Mais cet homme eſt fou, répondis-je, ou je ne m'y connois pas. Fou ? reprit M. des Roches, pas préciſément. Il eſt original & voilà tout, du moins c'eſt ainſi qu'il eſt regardé dans quelques cercles. Il ne l'ignore pas, & eſt le premier à en rire. Il eſpère même, que ſon caractère original pourra, non-ſeulement prendre, mais encore qu'il ſera imité, & alors il ſera recherché, chéri dans la ſociété comme le créateur d'un nouveau genre. Je vous aſſure que les hommes qui ſe conduiront d'après ces principes s'en trouveront bien; parce qu'alors ils ne

ſeront pas obligés de s'étudier à rendre leurs démarches conformes à leurs opinions apparentes. Si une fois ce nouveau genre ſe perfectionne, on ne ſera plus ſcandaliſé de voir le Philoſophe *Hermophile* interrompre un diſcours ſur la modération, pour battre ſon valet; perſonne ne s'aviſera de s'écrier en voyant *Ergaſte* ſortir d'un lieu de débauche, lui qui a tant parlé de la ſageſſe & l'honnêteté des mœurs; *Théophraſte* pourra nier un dépôt confié à ſa probité, lui qui n'a que ce mot à la bouche. On pourra être libertin, manquer à ſes amis, ſe déshonorer impunément, ſans que l'on ſoit en droit de demander compte de la ſageſſe, de l'amitié, de l'honneur dont on aura toujours les mots à la bouche. On pourra s'attendrir à la lecture des Romans tendres, & à la repréſentation des pièces du jour; verſer des larmes au récit d'une belle action, & tout cela ſans que l'on puiſſe en tirer aucune conſéquence. Ne trouvez-vous pas ce petit arrangement très-favorable?

Au contraire, répondis-je; je crois que

c'eſt le moyen de tout bouleverſer dans le moral. Les hommes, au moyen de cela, deviendroient plus impénétrables qu'ils l'ont jamais été. . . . . Moi qui ſuis aſſez ſimple & naïf pour croire à la vertu & à la probité de ceux qui répètent continuellement ces mots ſacrés, je me trouverois dupe vingt fois le jour de ma trop grande confiance.

Eh! mais tant pis pour vous, reprit M. des Roches. Si vous n'avez pas l'art de vous mettre au niveau de la ſociété, il faut la fuir, & chercher des hommes avec leſquels votre ingénuité n'ait aucun riſque à courir.

Hélas! repris-je, c'eſt ce que je déſire, car tout ce que j'ai appris depuis quelque temps; ces idées, qui m'ont parues ſi claires un jour, combattues & obſcurcies le lendemain, ces contradictions perpétuelles entre les hommes, l'intérêt perſonnel, ce puiſſant motif de leurs actions. . . . . Ah! M. des Roches, vos converſations mêmes, oui j'oſe le dire, tout cela au lieu de me rendre propre à jouir des agrémens de la ſociété, n'a ſervi qu'à m'en éloigner plus que jamais.

je sens que je n'y serois jamais heureux !

Des hommes que j'avois eu occasion de voir depuis que je n'osois plus me présenter chez M. d'Orfeuille, aucun ne m'avoit cependant plus éclairé que mon ami des Roches. Il peignoit la société avec des couleurs qui produisoient un effet différent sur Mademoiselle de Lorme & sur moi. S'attachant superficiellement aux dehors, ma marraine étoit enchantée des discours de mon ami. Il commençoit à m'apprendre à juger ; & je ne voyois dans ce qu'il nous exposoit que des peintures ironiques faites par un homme qui vouloit corriger & instruire, sans s'afficher pour un réformateur.

CHAPITRE IX.

Hiſtoire de M. des Roches.

JE m'étois ouvert à M. des Roches ſur la liaiſon que j'avois eue avec M. d'Orfeuille. En lui racontant ce qui s'étoit paſſé entre nous, je n'avois pas oublié de parler de Mademoiſelle d'Orfeuille, dont l'impreſſion ſe faiſoit ſentir plus vivement que jamais, & qui, à meſure que j'avois connu la ſociété, acquéroit plus de droits ſur mon cœur.

Votre confidence, me dit mon ami, en exige une autre, & je vais ſuccinctement vous expoſer mon hiſtoire.

Né de parens qui étoient à leur aiſe, on devoit préſumer que je coulerois des jours heureux, lorſque la fameuſe révolution qui ſe fit ſous la Régence réduiſit ma famille dans l'état le plus triſte. Un homme d'eſprit me voulant du bien & m'ayant fait

donner quelque éducation, on me deſtina à la littérature. Mon protecteur mourut, & je me trouvai, avec quelque talent, mais très-peu d'expérience, & ainſi que vous beaucoup de crédulité, expoſé au torrent du monde. Un Philoſophe ambitieux, chagrin, ſe chargea de me donner des leçons. Doué d'un orgueil inſoutenable, il avoit fait tant d'efforts inutiles pour ſe faire une grande réputation qu'il en étoit devenu ridicule. Lorſqu'il ſe crut néanmoins le plus près du terme de la carrière où ſon ambition le guidoit, par une ſorte de diſtraction il fit un retour ſur lui-même, & portant en même temps ſes regards ſur ce qui l'environnoit, il découvrit, avec la rage qu'excite l'amour-propre humilié, qu'il avoit perdu ſes peines, & que l'on ne s'appercevoit qu'il exiſtât que pour l'accabler de ridicules. Dès ce moment il renonce à la gloire & médite des projets de vengeance. Ne voulant pas néanmoins trop ſe compromettre dans ſa colère, il jette les yeux ſur moi, & me cachant les motifs qui le fai-

ſoient agir, il a recours à la ruſe afin que je ſeconde ſes paſſions. Il me peint la ſociété diviſée en deux claſſes, les honnêtes-gens & les frippons. Ceux-ci, me dit-il, excitent chaque jour l'indignation, mais il ſe trouve peu d'hommes qui ſe chargent du ſoin de les démaſquer publiquement. C'eſt une partie preſque totalement abandonnée, & dans laquelle il y a néanmoins un beau nom à ſe faire..... Enfin, il allume mon imagination au point que je brûle d'impatience en attendant qu'il me nomme ceux qu'il falloit attaquer; & c'eſt-là qu'il m'attendoit.

Dès que j'eus les inſtructions néceſſaires, je travaillai à démaſquer les vices, à venger la vertu; ou, pour dire la vérité, je fis des ſatyres contre des hommes de qui je n'avois à me plaindre en aucune façon, que je ne connoiſſois même pas, mais dont l'orgueilleux Philoſophe croyoit devoir ſe venger.

J'allois répandre mes libelles, lorſqu'un ſcrupule me retint, & j'en fis part à celui qui

qui m'employoit. J'appréhende, lui dis-je, que les objets de mes déclamations ne s'en reſſentent aſſez pour m'en faire punir s'ils en trouvent le moyen; & dans ce cas je ſerois au déſeſpoir de les avoir irrité contre moi. Eh! quoi, me dit-il, homme puſillanime vous avez peur? Vous ne ferez jamais rien. Mais vous êtes dans l'erreur, & il eſt de mon devoir de vous en tirer. Sachez donc, jeune homme, que les fourbes une fois démaſqués diſparoiſſent à la lumière; ils ſe cachent pour dérober aux yeux du public les vices que vous leur imputés. . . . . Vous craignez leur reſſentiment? C'eſt encore une erreur! Les hommes ſont devenus méchans, mais auſſi, ils ſont devenus lâches; leurs cœurs ſont flétris; ils ont perdu leur *nerf* en s'écartant de la vertu.

Encouragé par de ſemblables diſcours, je lâchai mes libelles. Soit que mon obſcurité me rendit inviſible aux yeux de ceux que j'attaquois, ſoit que le mépris fut la ſeule réponſe qu'ils voulûſſent faire à mon

impudence, on me laiſſa tranquille.

Eh bien! me diſoit mon ſage Mentor, vous voyez les hommes..... Les voilà! qu'ils ſont lâches! Continuez, jeune homme, & vous vous couvrirez de gloire.

Je continuai auſſi; mais m'étant adreſſé à une perſonne que mon Philoſophe m'avoit ſingulièrement indiquée, celle-ci, pour châtier mon inſolence eut recours à un expédient aſſez ſimple. . , . . Je reçus, en ſa preſence, une certaine quantité de coups de bâton.

Le lendemain j'allai fort en colère chez le Philoſophe, à qui je racontai avec feu la malheureuſe cataſtrophe de la veille. Il m'écoute avec phlegme, & lorſque j'eus fini mon triſte récit, il me demande, de l'air le plus ſérieux, ſi j'étois bien perſuadé de ce que je lui racontois? Cette queſtion penſa me faire évanouir de rage. Allons, continue-t'il avec le même ſang-froid, ſi ce que vous me dites eſt exact, il paroît que vous vous êtes adreſſé à un homme qui avoit encore du *nerf*. . . . . Il y a à parier cent

contre un que vous parviendrez à le corriger ; ne vous rebutez pas ; il eſt ſenſible aux injures, & j'ai toujours obſervé que cela annonce un excellent caractère. . . . . Il faut donc *primo* recommencer l'eſcrime contre ce perſonnage, comme s'il n'étoit rien arrivé. *Secundo*. . . . . Je ne pus plus y tenir ; j'accablai d'injures l'indigne Philoſophe ; je le quittai en jurant de ne le revoir de ma vie, & je tins mon ſerment.

Mon aventure ne me fit pas d'honneur parmi les honnêtes-gens. Je n'oſois plus paroître en public, & preſque toujours renfermé chez moi, je maudiſſois les Philoſophes vindicatifs & ambitieux, & je peſtois encore avec plus de force contre ma crédulité. Un homme compatiſſant eut pitié de mon état, & m'indiqua une ſociété dans laquelle je ſerois reçu avec empreſſement. Elle n'étoit compoſée que d'hommes, qui, comme moi, après avoir parlé, avoient eu le malheur de recevoir un petit avis expreſſif pour ſe taire. Cette ſociété étoit alors nombreuſe, & quelquefois amuſante. Un de ſes

principaux ſtatuts exigeoit que perſonne n'y fût admis qu'il n'eût prouvé ſes droits par une eſpèce d'acte qui juſtifiât l'année du mois, du jour, de l'heure, du lieu, enfin de toutes les circonſtances qui pouvoient conſtater la légitimité de ſes prétentions. Je fus diſpenſé de cette formalité. On m'aſſura, qu'à mon égard, les choſes s'étoient paſſées de manière que perſonne ne pouvoit douter en conſcience que je n'euſſe les droits les mieux fondés pour obtenir l'admiſſion dans la coterie.

Me voilà donc illuſtre membre de la compagnie des *corrigés*. Elle me fit paſſer quelque temps, ſinon avec agrément, du moins avec tranquillité. Jamais il ne s'élevoit de conteſtation parmi nous. Perſonne n'avoit rien à reprocher à un autre. J'étois le plus jeune de la ſociété; j'avois lieu d'eſpérer d'en être un jour le chef; mais un incident des plus bizarres vint arrêter mes eſpérances.

On s'étoit apperçu que depuis ma réception, les ſujets devenoient rares; on fut même informé que deux ou trois ſujets de

distinction, qui auroient pu faire honneur à notre société, avoient reçu le grade néceſſaire pour y être admis ſans qu'ils daignaſſent ſe préſenter. On tint une aſſemblée ſolemnelle pour réſoudre comment on devoit procéder dans ces circonſtances.

L'aſſemblée fut ouverte par un diſcours très-élégant qui fut prononcé par le Doyen. Il s'étendit beaucoup ſur l'éloge de la compagnie en général, & il entreprit enſuite celui de chacun des membres en particulier. Il daigna s'étendre ſur mon mérite avec une éloquence qui, à chaque mot, me rappelloit ce qui me faiſoit ainſi diſtinguer.

Les louanges du Doyen firent des jaloux. Un *ancien* s'étant levé entreprit ſon propre éloge à deſſein de me mortifier. Il prouva, qu'avant que je fuſſe né, il avoit mérité une place diſtinguée dans la coterie; que depuis cette glorieuſe époque chaque année avoit ajouté à ſes triomphes; qu'il ne s'étoit pas laſſé de mériter ce que nous étions convenus de nommer des *applaudiſſemens*, mais que les *ſpectateurs* fatigués avoient ceſſé d'*applaudir*

M. le Doyen répondit très-ſérieuſement, que j'étois dans le même cas, quoique beaucoup plus jeune ; que je n'avois été applaudi qu'une ſeule fois à la vérité, mais étoit-ce ma faute ? N'avois-je pas tenté de faire tout ce qui dépendoit de moi pour être couvert de lauriers ? Etoit-ce ma faute ſi je m'étois adreſſé à des hommes dont l'inſenſibilité m'avoit privé du fruit de mes glorieux travaux ! L'Orateur s'étendit enſuite avec beaucoup de complaiſance ſur les détails de mon aventure. Lorſqu'il toucha au moment de la criſe, ſon ſtyle devint en quelque ſorte une image de ce qui s'étoit paſſé ; il peignit ſi bien, ſes paroles raſſemblées formèrent une harmonie ſi *imitative*, que baiſſant la tête, & me frottant le dos contre celui de la chaiſe où j'étois alors, je crus être encore une fois au fatal moment qui m'attiroit des éloges.

Plus l'Orateur s'étoit étendu ſur mon triomphe, plus il avoit humilié mon antagoniſte, qui enfin perdant toute retenu, s'échauffe & excite une telle fermentation dans

ſes eſprits, que la diſpute devient générale, chacun des membres de la ſociété prenant parti pour ou contre le Doyen. Les injures ſuccèdent aux raiſons, les menaces ont lieu; chaque homme s'empare d'un inſtrument ſemblable à celui qui lui avoit ouvert les portes de la ſociété; on ſe diſpoſe de part & d'autre à s'applaudir, à ſe couvrir de gloire.... mais un incident dérange nos projets.

Le Concierge de notre Académie, ou, pour dire les choſes comme elles ſont, le Cabaretier chez lequel nous étions, épouvanté des préparatifs qui ſe faiſoient, avoit cru devoir appeller la garde. . . . . Dès qu'elle parut, les inſtrumens de notre gloire nous tombèrent des mains; nous nous laiſſâmes conduire avec une docilité exemplaire chez l'Officier de Police qui devoit prendre connoiſſance de notre querelle.

M. le Doyen ſe diſpoſoit à prononcer un diſcours dans lequel il auroit expoſé les motifs de notre conteſtation, lorſque l'Officier de Police, qui aimoit à expédier les affaires, nous interrogea dans la forme ordinaire. Il

fallut répondre, & nous prêtâmes à rire aux spectateurs. Les choses se terminèrent néanmoins beaucoup mieux que nous n'aurions dû nous y attendre. On défendit nos assemblées; nous essuyâmes une vive réprimande; on nous fit entrevoir les justes châtimens que le ministère réserve à ceux qui croient acquérir de la célébrité par leur insolence.

Notre aventure ayant parue originale fut bientôt publique, & nous devînmes l'objet des plaisanteries les plus amères.

Je me crus alors obligé de quitter Paris, afin de laisser au temps le soin d'effacer le souvenir des erreurs de ma jeunesse. J'avois, dans une province éloignée de la capitale, un oncle, qui autrefois étoit venu à Paris solliciter un procès, & qui l'ayant perdu, s'occupoit dans ses vieux jours à pester contre les Juges qui l'avoient condamné, contre sa partie adverse morte depuis trente ans, contre un Avocat Gascon qui avoit plaidé l'affaire, contre Bordeaux où cet Avocat étoit né, enfin contre tout ce qui avoit un rap-

port plus ou moins éloigné à la perte de ſon procès. Ce fut chez cet oncle que je me retirai en quittant Paris. Mon ſéjour chez lui fit diverſion à l'âcreté de ſa bile ; je le déſennuyois par de petits contes, qui peu à peu lui communiquèrent une ſorte de gaieté & lui firent oublier ſon procès jugé depuis quarante ans.

Lorſqu'il vint à mourir, les Médecins m'accuſèrent d'en être la cauſe. Ils prétendirent que mon oncle eût pu vivre encore dix ans ſi on l'eut laiſſé s'emporter toujours contre ſon procès, ſes Juges & l'Avocat Gaſcon.

Ayant recueilli ſa ſucceſſion, je me trouvai à portée de ſatisfaire un déſir qui me tourmentoit depuis long-temps, celui de voyager dans différentes contrées de l'Europe. Après avoir quitté Paris, je m'étois attaché à l'étude aſſez aſſiduement ; & de-là étoit né ce déſir de voyager pour connoître les hommes. Je ſuis perſuadé que l'on a tort de vouloir que les jeunes-gens, preſque en quittant le Collége où ils n'ont rien appris,

aillent examiner les mœurs, les uſages des étrangers chez eux. De retour dans leur patrie ils prouvent très-ſouvent qu'ils n'ont rien vu de ce qu'ils auroient dû voir. J'en ai connu qui, au retour de leurs voyages, s'étant attachés à l'étude, ont pris le parti de recommencer à voyager, perſuadés qu'ils avoient porté un jugement faux ſur tout ce qui s'étoit offert à leurs yeux la première fois qu'ils voulurent *apprécier les Nations.*

Voyageant moins par curioſité que pour m'inſtruire, & faire l'application de ce que m'avoient appris de bonnes lectures, je vis l'Angleterre, l'Allemagne, la Suiſſe, la Hollande, l'Italie, l'Eſpagne, & je revins enſuite à Paris avec la connoiſſance que mes voyages avoient pu me procurer. Je fus reçu dans de bonnes maiſons, & l'expérience que j'avois acquiſe me fit rechercher par les jeunes-gens qui entroient dans le monde. Ces différentes liaiſons m'ont mis à portée de connoître Paris auſſi-bien qu'aucun de ceux qui l'habitent. Je puis dire auſſi n'avoir jamais abuſé de mes connoiſſances : je les ai

toujours employées à faire le bien. Cette conduite m'a valu une ſorte de réputation, que néanmoins je crois ne pas conſerver encore long-temps, car ſi je dois vous l'avouer, le monde commence à m'ennuyer, & peut-être auſſi que moi-même je commence à donner de l'ennui.

L'utilité que quelques perſonnes pouvoient tirer de mes connoiſſances me faiſant donc rechercher avec empreſſement, on me nommoit un galant-homme, & j'étois du meilleur ton dans la ſociété. Mais de temps en temps le goût qui a dominé dans les cercles change, eſt remplacé par un autre, & alors il faut un nouveau travail pour vous mettre à l'air du jour, ou vous n'êtes plus rien; vous n'exiſtez plus. J'ai ſuivi long-temps l'opinion; j'ai ſu changer mes habitudes autant de fois que la mode & le ton l'ont exigé; mais je commence à m'appercevoir que ces changemens, ces variations ſe ſuccèdent avec trop de rapidité, deviennent trop diſparates pour que je puiſſe m'y plier encore. Depuis ſix mois, ſans avoir eſſayé aucun changement

pour me plier au ton du nouveau monde, parce que cela ne m'eſt plus poſſible, j'ai eu trois ou quatre réputations. Je ſuis encore le galant-homme d'une ſociété; dans une autre, je ne ſuis qu'un honnête-homme. . . . . même un parfait honnête-homme. . . . . Et ſi vous ſaviez, mon ami, combien ce titre, qui devroit énorgueillir celui à qui on l'accorde, eſt vo fin, je ne dis pas du mépris.... mais on devient bien indifférent dans un cercle lorſqu'on n'en eſt plus qu'un honnête-homme! C'eſt un adouciſſement, une pente qui vous conduit peu à peu à l'épithète de bon-homme, qui m'a déjà été donnée peut-être, ou que je ne tarderai pas à avoir.

Ces procédés m'annoncent qu'il eſt temps de s'occuper de ſa retraite; mais comment me retirer du tourbillon où je ſuis, ſans ſavoir avec qui je pourrois conſerver encore une liaiſon ſous le titre de l'amitié? En me livrant tout entier au monde, j'ai cru m'y préparer une heureuſe vieilleſſe; je me ſuis trompé. Faites tout pour le monde, il ne fait rien pour vous, dès que vous commen-

cez à le fatiguer. J'avois cru que des hommes, qui se sont élevés par mes conseils, & que j'ai su maintenir dans des postes avantageux, m'en sauroient quelque gré. . . . . Je me suis encore trompé. Tout commence honnêtement à se défaire de moi. Quels regrets ne dois-je pas avoir de m'être trop reposé sur la reconnoissance des hommes ! Si au lieu de m'attacher à mériter de la considération, à me faire des amis, qui ne m'ont regardé comme tel que lorsque j'ai pu leur être utile, je m'étois attaché une épouse, des enfans, j'existerois dans ma famille; leurs tendres carresses me feroient oublier aujourd'hui, & les amis faux, & tous les désagrémens dont je suis menacé..... mais j'ai négligé une ressource qui feroit le bonheur de mes jours.

Ne me regardez pas, mon cher ami, comme le seul exemple de cet état malheureux. Paris fourmille d'hommes, qui comme moi, à charge à la Nature, parce qu'ils ont négligé de remplir les devoirs qu'elle nous prescrits, végètent tristement, sans même que

perſonne paroiſſe faire aucune attention à leur exiſtence. Ils regardent avec douleur les plaiſirs dont jouiſſent les autres & auxquels ils ne ſont plus admis ; ils diſparoiſſent du monde ſans que l'on s'en apperçoive.

Il faut ſavoir apprécier, comme je le fais faire aujourd'hui, les liaiſons qui n'ont point leur ſource dans la ſenſibilité du cœur, pour juger les hommes du jour, les amis du monde. Je me trouve dans un cercle ; on y parle, je ne ſais par quel hazard, d'un homme qui, ainſi que moi, ayant été très-recherché, ſe trouvoit abandonné depuis long-temps à lui-même. Une perſonne ſe dit ſon intime ami, ſe diſpoſe à nous entretenir de l'homme dont il étoit queſtion. Je ſuis d'abord enchanté de trouver quelqu'un qui paroiſſoit conſerver de l'attachement pour un homme regardé comme inutile : quel fut mon étonnement lorſqu'une autre perſonne nous dit en riant que l'homme dont il eſt queſtion eſt mort depuis plus de quatre ans. Chacun regarda l'ami intime du défunt. Je brûlois du déſir de ſavoir comment il s'en tireroit. Il ne fut

point du tout embarraſſé. . . . . Meſſieurs, nous dit-il, mon ami étoit boudeur & caché. . . . . Il me boudoit, du moins je le crus ainſi; je lui laiſſai du temps pour ſe rapprocher, il en profite pour faire le voyage; il n'en prévient pas même ſes meilleurs amis; je le reconnois bien à ce trait, toujours du myſtère dans ſes actions. . . . . ôtez cela, c'eſt un bien galant-homme ! Cette mauvaiſe plaiſanterie fait rire; on parle enſuite d'autre choſe.

CHAPITRE X.

Avantages du Célibat ſur le Mariage.

L'Hiſtoire que je venois d'entendre, & les réflexions qu'y avoit ajouté M. des Roches, me firent appercevoir, de plus en plus, combien j'étois éloigné des connoiſſances qui me ſeroient néceſſaires ſi je me deſtinois à être quelque choſe dans le monde. Je crus alors qu'être quelque choſe au monde, dans le ſens que l'on attachoit à cette expreſſion, étoit, ſelon les loix ſacrées de la Nature, n'y être rien.

Il ne faut pas croire, me diſoit mon ami, qu'il y ait eu tout-à-fait de ma faute, ſi, de même que tant d'autres hommes, je me trouve ſur le point de vivre triſte & iſolé. C'eſt encore la faute des perſonnes que j'ai vues au retour de mes voyages. Vous n'avez pas d'idée de celle qu'ont du mariage les gens

gens d'un certain état. Protégent-ils quelqu'un? On lui défend en amour les affaires sérieuses. On seroit tenté de croire que les gens dont il est ici question ne veulent des alliances que pour eux, s'il n'étoit démontré que la nécessité, les convenances, les déterminent seules au mariage. On peut voir que parmi un certain monde, ceux qui ne sont point tourmenté du désir d'augmenter leur fortune; ceux qui peut-être se rendent justice en s'inquiétant peu de transmettre des rejetons à la postérité, ceux-là, dis-je, restent assez constamment dans le célibat.

Le genre d'esprit actuellement à la mode, fait aussi nombre de célibataires. Le désœuvrement des cercles y rend nécessaires les hommes doués d'une sorte d'esprit qui les fait chérir. Si ces hommes piquans, spirituels, sont célibataires, chacun fait ses efforts pour les maintenir dans cet état: on a tout à craindre pour eux des effets du mariage; ils peuvent devenir plus froids pour la société. S'ils ont une femme, des enfans, & que malgré cela ils soient encore recher-

chés dans les cercles brillans, ce qui devroit faire le bonheur de leurs jours eſt un fardeau pour eux. . . . . Eh ! le moyen, en quittant ces ſociétés ſémillantes, où chacun ne s'occupe que de ſon eſprit, d'où toute affaire perſonnelle eſt ſcrupuleuſement écartée ; le moyen, de ſe plaire enſuite dans le ſein d'une famille, où tout doit paroître monotone, froid, ennuyeux ! Une femme ! des enfans ! un ménage ! Ces détails, qui tuent l'eſprit, deviennent inſupportables à l'homme qui eſt le *perſonnage* d'un cercle. Je me repréſente l'auteur d'un conte de Fées, qui travaillant dans les écarts de ſon imagination embellit tout ce qu'il peint. D'un coup de baguette il change d'affreux déſerts en de magnifiques palais ; il fait ſervir dans des plats d'or & de *diamans* des mets exquis, qu'il fait manger par les plus belles perſonnes qu'il ait pu imaginer..... En trouvant dans ſon fertile cerveau toutes ces gentilleſſes, il applaudit à ſon génie, il ſe fait illuſion, il croit jouir de tout cela..... Son conte fini, l'enchantement ceſſe, l'imagina-

tion s'éteint, l'eſtomac crie, & le poſſeſſeur de tant de richeſſes court toute la ville pour chercher un mauvais dîner, que peut-être ne rencontrera-t'il pas !

Quel parti peut-on encore tirer de ce vernis philoſophique qui décore tout aujourd'hui lors que l'on eſt marié ? Que de circonſtances qui ſe rencontrent à chaque inſtant dans une famille & qui ne peuvent s'allier avec le ton philoſophique ! Comparé à cela l'état de l'homme célibataire, & vous verrez quel vaſte champ pour étaler & ſoutenir ſes petits dogmes ! Il n'eſt tenu de repréſenter que lorſqu'il paroît en public. Sa vie privée ſe paſſe dans une chambre obſcure, où inutilement on voudroit obſerver ſes actions particulières. Pourvu qu'il s'écrie publiquement trois fois par jour, ô TEMPS ! ô MŒURS ! . . . . c'eſt un grand Philoſophe. . . . . On ne lui en demande pas davantage.

CHAPITRE XI.

Coup d'œil aux Tuileries.

MEs idées, plus confuſes que jamais relativement à la Philoſophie, avoient beſoin d'éclairciſſemens. Je concevois ce qu'on étoit convenu de nommer de ce nom impoſant avec lequel on veut faire taire les Prophanes, mais ce que je ne pouvois comprendre auſſi facilement, c'étoit l'application que l'on en faiſoit à des perſonnes dont les opinions étoient généralement éloignées les unes des autres. M. des Roches m'expliqua, un jour que nous nous promenions dans les Tuileries, comment cela devoit naturellement ſe faire, afin que chaque ſociété, quelques fuſſent ſes opinions, ſe trouvât fournie d'un nombre compétent de Philoſophes.

Nous nous aſſîmes ſur un banc, & lorſque le magnifique Jardin où nous étions offrit à nos yeux une multitude conſidérable

de perſonnes raſſemblées, il commença à faire l'application de ce qu'il m'avoit expoſé précédemment.

Vous voyez, me dit-il, cet homme couvert d'une énorme perruque, qui paroît chercher à ſe dégager de la foule, qui ſemble ne ſe trouver ici qu'en paſſant, qui ne ſalue perſonne, quoiqu'il rencontre de temps-en-temps quelqu'un de ſa connoiſſance, qui heurte l'un, écarte l'autre, pour ſe frayer un paſſage, quoique rien ne s'oppoſe à ſa marche; enfin, qui paroît vouloir ſe cacher, quoiqu'il faſſe l'impoſſible pour ſe faire remarquer. . . . . je n'ai pas beſoin de vous dire que c'eſt un Philoſophe . . . . Oui, c'en eſt un, & même de la première *force*; mais il commence à être oublié depuis que les femmes ſe ſont emparées du temple de la Philoſophie, & qu'elles en ont exclus les vaſtes perruques, les ſourcils épais, & le maintien trop grave. Il a encore néanmoins voix prépondérante dans un ſociété où l'on croit que ſe conſerve la Philoſophie du dernier ſiècle, & où en attendant la reſtaura-

tion de la ſecte, les membres qui en reſtent encore déclament contre les abus de notre ſiècle. Regardez donc cet homme comme un Philoſophe; car ſi on lui refuſe ce titre, il faudra le refuſer également à beaucoup d'autres.

Vous pouvez très-bien voir ici un perſonnage environné de pluſieurs autres auſquels il ne paroît faire que très-peu d'attention. Il eſt mis aſſez élégamment; il ſuit même le ton & les modes du jour; ſon maintien paroît très-réſervé; il contemple avec phlegme ce qui s'offre à ſes yeux, s'arrête, les ferme à demi, paroît profondément occupé & reprend ſa promenade avec aiſance. Vous voyez que dans le moment où il s'arrête, les perſonnes qui l'environnent s'arrêtent également, l'entourent, le fixent, & ſemblent attendre qu'il leur faſſe part de ſes réflexions. . . . . Il ne leur dit rien; & cela n'empêche pas qu'à chaque obſervation intérieure, ils ne s'attendent à quelque choſe de ſa part. . . . . Eh bien! c'eſt encore un Philoſophe. . . . . Damis a eu tout à coup,

& au moment qu'il y penſoit le moins, ce titre glorieux, parce qu'avec l'air le plus réfléchi, il paroiſſoit s'occuper de l'examen des hommes. Il eſt exactement léger & ſuperficiel; je ſuis même perſuadé qu'intérieurement il ſe moque de ſa réputation. Au reſte il en profite, & il faut avouer qu'elle ne lui coûte pas beaucoup. Il a pris un parti avec lequel il mourra dans toute ſa gloire; c'eſt de ne jamais donner priſe en prononçant ſur les ſujets qui ſe préſentent. Si l'on s'adreſſe à lui pour avoir une déciſion. . . . . Meſſieurs, Meſſieurs, dit-il, de l'air le plus important, que de faits il y auroit à éclaircir avant que de vous donner une ſolution! Comment cela a-t'il pu vous échapper? Il diviſe enſuite ce dont il eſt queſtion, le dénature, brouille le tout. . . . . laiſſe les auditeurs conclure que ceux qui l'attaquent n'ont pas le ſens commun. Si quelqu'un veut prononcer, il l'arrête avec ces mots. . . . . J'étudie les hommes depuis long-temps, je les connois. . . . . du moins, Monſieur, je me l'imagine ainſi. . . . . L'objet ſur lequel

vous prétendez décider m'a même occupé très-attentivement. . . . . Mais on ne me verra jamais trancher cette difficulté. Ce ſeroit paſſer pour un impudent que de vouloir pouſſer Damis lorſqu'il s'eſt ainſi énoncé. Enfin, on ſe perſuade qu'il poſſède toutes les connoiſſances qui conſtituent un homme très-inſtruit; il paroit d'une retenue, d'une modeſtie qui enchantent; connoît nos vices & nos ridicules ſans prendre le ton d'un frondeur; blâme intérieurement nos modes, nos étiquettes, & s'y aſſujettit pour ne pas afficher la ſingularité. . . . . Le moyen après cela de ne pas annoncer Damis comme un Philoſophe d'une trempe ſupérieure aux autres?

Voyez ce jeune-homme dont la parure eſt ſi élégante; l'amour a formé ſes traits; l'art relève les avantages qu'il a reçus de la Nature. Il attire ſur lui les regards de toutes les femmes; il les ſalue avec grace. . . . . c'eſt encore un philoſophe! Il déclame néanmoins ſans ceſſe contre la Philoſophie, & ſes ſectateurs; il chante l'amour & le plaiſir;

ſir; . . . . Quelqu'un a dit qu'en cela conſiſtoit la véritable Philoſophie, & Damon a beau ſe fâcher contre les femmes lorſqu'elles lui diſent qu'il eſt Philoſophe; les lutiner, leur faire dix perfidies par jour, elles ſe liguent pour s'écrier: voilà le vrai Philoſophe!

Un homme, à qui la fureur de vouloir être regardé comme Philoſophe, ſans pouvoir y parvenir, a preſque fait tourner la tête, eſt celui qui ſe préſente à nos yeux. Rien n'approche des efforts qu'a fait ce perſonnage pour paroître quelque choſe dans le monde. Il s'attacha d'abord à tous les genres de littérature & ne réuſſit dans aucun. Il diſparut durant quelque temps, ſans que perſonne fit ſemblant de s'en appercevoir. On le vit enſuite reparoître ſur la ſcène avec de nouvelles forces ſans plus de ſuccès; il fut ſucceſſivement bel eſprit, Phyſicien, Poëte, Commentateur, Hiſtorien, Auteur dramatique, Moraliſte ſévère, parla beaucoup, ſe tut enſuite, reparla plus que jamais, flatta les hommes, les décria. . . . . Il y a des

ſujets que l'on peut dire nés ſous une mauvaiſe conſtellation. . . . . Celui que vous voyez n'en eſt pas plus avancé après tant de métamorphoſes. Il y a même des hommes aſſez durs pour ne vouloir pas convenir au moins que c'eſt un original, & je ſais de bonne part qu'il ſe contenteroit aujourd'hui de ce titre.

Voyez ces grouppes de femmes qui s'avancent gravement dans cette allée . . . . qu'elles ſont belles ! quelle élégance règne auſſi dans leur parure ! . . . . Eh bien ! ce ſont encore des Philoſophes, & qui pis eſt des Philoſophes ſérieux. Elles vont paſſer ! Prêtez l'oreille à leurs diſcours ſi vous doutez de ce que j'avance. Je ne pus ſuivre qu'un inſtant leur converſation ; mais que les mots qui me frappèrent étoient énergiques ! Humanité ! . . . . bienfaiſance ! . . . . vertu ! . . . . héroïſme ! retentirent pluſieurs fois à mon oreille, & ſe ſuccèdoient avec tant de rapidité que je ne pus entendre les mots moins ſublimes qui lioient les premiers, ni même à quels propos ils étoient étalés avec tant de profuſion.

De ce que j'obſervois en ce moment, il réſultoit que le nombre des Philoſophes étoit encore de beaucoup plus grand que je l'avois ſoupçonné, & je commençois à croire que tout le monde l'étoit devenu, lorſque mon conducteur m'ayant fait percer dans la foule, je crus être bientôt en état de démêler tout ce qui ſe paſſoit autour de nous.

Parcourant la foule en prêtant l'oreille de côté & d'autre, & variant notre marche à chaque inſtant, je découvris qu'en effet l'homme grave, l'enjoué petit-maître, l'abbé pimpant, les jolies femmes, les prudes, les coquettes, tous enfin ſe décoroient du vernis philoſophique. Cela m'auroit peut-être embarraſſé avant les explications que m'avoit données M. des Roches, mais je me rappellai l'hiſtoire des coteries ou bureaux d'eſprit, & comment ces ſociétés rivales ſe ſoutiennent; & alors j'eus la clef de tout ce qui auroit pu m'arrêter ſi je n'euſſe été prévenu.

Pour ne me rien laiſſer à déſirer, mon guide ayant découvert un Philoſophe qui devoit

être connu de tous les cercles, me propoſa de le ſuivre quelque temps, afin de recueillir les voix ſur ſon compte.

L'homme auquel nous nous attachâmes étoit préciſément le chef d'une ſociété. Dès qu'il avoit paſſé nous entendions ce que diſoient de lui les perſonnes qui l'avoient remarqué. Sa célébrité, ſa réputation varioient ſelon les perſonnes; il fut traité dans l'eſpace de cinquante pas, de grand-homme & de pédant, de ſavant, d'ignorant, de galant-homme, de bon-homme, de Philoſophe auſtère & de libertin. On peut dire qu'au même inſtant il réunit les éloges les plus outrés, & les épithètes les plus aviliſſantes.

Il en fut de même de pluſieurs autres qui parurent ſur la ſcène & auxquels nous nous attachâmes. Géans ici, ils étoient Pygmées plus loin; jouiſſant de la réputation d'hommes vertueux pour un grouppe, on ne les voyoit qu'avec indignation dans un autre. Les femmes, qui malheureuſement pour elles diſtribuoient ces réputations pour la plûpart, n'étoient pas épargnées. Tandis qu'elles ap-

précioient les talens & quelquefois les mœurs, leurs rivales cabaloient contre ces déciſions, en frondant leurs adverſaires avec une aigreur, une cauſticité qui m'étonna dans un ſexe qui doit avoir la douceur & la modération pour partage. Les hommes qui ſe croyoient mépriſés s'en vengeoient en déclamant contre des femmes avec un ton ſi épigrammatique, ſi méchant, que je ne pus y réſiſter davantage. Au milieu de cette corruption, je cherchois la Philoſophie, & je n'en trouvois aucune trace. Quittons la partie, dis-je à M. des Roches; j'ai le cœur bon, & je ne puis ſoutenir plus long-temps ce ſpectacle.

CHAPITRE XII.

Zapata lie connoiſſance avec Madame d'Orville.

MEs obſervations m'avoient plongé dans une eſpèce de mélancolie ; & ma marraine, qui s'en apperçut, bouda d'abord M. des Roches, & finit par lui faire une ſcène ſur le peu de progrès que je faiſois dans la connoiſſance du beau monde. Elle s'étoit flattée, mal-à-propos, que M. des Roches m'auroit formé, qu'il m'auroit mis en état de figurer avec ſuccès dans les cercles brillans où elle étoit admiſe. Je ne lui faiſoit point d'*honneur*. . . . . Tout paroiſſoit m'étonner. . . . . Quelquefois, mon maintien compoſé & obſervateur gênoit la liberté des autres. . . . . Il s'étoit trouvé des *êtres* aſſez bons pour me ſoupçonner de quelque malice. . . . . Hier, ajouta-t'elle, oui, Monſieur, hier, voyant la

gêne qu'il mettoit dans un cercle où ſe trouvoient deux beaux eſprits qui paroiſſoient craindre ſes obſervations, je fus obligé de m'écrier. . . . . Voyez l'humiliation ! Eh ; Meſſieurs, mon filleul n'eſt qu'un ſot ! On ne m'en auroit peut-être pas cru ſi le petit original n'eut été le premier à applaudir.

Mademoiſelle de Lorme avoit depuis ce jour-là la précaution de m'annoncer ſous la même qualité, lorſque je me trouvois avec elle en compagnie, afin que chacun fût à ſon aiſe devant moi. Elle parvint enfin à me faire regarder comme un être ſans conſéquence, excepté d'une jolie femme qui, veuve d'un homme de beaucoup d'eſprit, dont elle avoit eu à ſe plaindre, paroiſſoit, depuis la mort de ſon mari, vouloir prendre les ſots en conſidération.

Un jour que nous nous trouvâmes tête-à-tête dans un jardin, où les perſonnes qui s'y promenoient étoient diſperſées dans différentes allées, Madame d'Orville, (c'eſt le nom de la veuve) ouvrit la converſation en demandant ſi je ne trouvois pas ma mar-

raine plaiſante, de me traiter comme un enfant, & de me donner des épithètes qui pouvoient me faire quelque tort dans l'eſprit de certaines gens qui jugent mal des choſes ?

Mademoiſelle de Lorme, répondis-je, me rend juſtice. Mon père & elle ſe ſont mis dans la tête que je devois être homme de génie, & malheureuſement ils ſe ſont trompés. . . . . Mais moi je ſuis aſſez ſatisfait de mon ſort.

Eh ! je le crois, reprit Madame d'Orville avec vivacité. Ah ! Monſieur Zapata, ajouta-t'elle avec un profond ſoupir, ſi vous ſaviez à quoi ſert l'eſprit ! Vous pouvez me croire, continua-t'elle, avec un air plus calme ; les gens comme vous ſont plus précieux qu'on ne s'imagine. . . . . On devroit les chérir, & beaucoup même ; mais nous ſommes dans un monde, où l'on paſſe la vie à repréſenter ; il faut du brillant, du clinquant. . . . . Bien différens de cela, nos bons aïeux. . . . .

Ah ! Madame, interrompis-je, du ton le plus ingénu, êtes-vous pour les aïeux ? c'étoit des hommes ceux-là.

On n'en trouve plus de cette trempe, dit la belle veuve en ſoupirant.

J'en ſuis fâché, répondis-je, car j'aurois préféré leur ſociété à toutes celles que l'on me préſente.

Eh bien! me dit Madame d'Orville, avec le ton de l'amitié, regardez-moi comme une femme de ce temps-là; je reſſemble en quelque choſe aux bonnes-gens du temps paſſé, car je fais beaucoup de cas des hommes honnêtes qui, comme vous, ne ſe piquent pas de ce bel eſprit qui gâte tout.

Pour de l'honnêteté, j'en ai, Madame, répondis-je; je ne dis de mal de perſonne, & par-là, on s'eſt mis dans la tête que je ſuis un imbécille.

Cela eſt un peu fort, reprit ma belle veuve, avec un ſouris délicat. On peut bien être..... du moins..... ne pas avoir..... tout le brillant..... les dehors trompeurs du jour, ſans être préciſément..... Fi donc, je crois que je vais haïr ceux qui diſent cela de vous.

Nous en étions là de notre converſation

lorſqu'au détour d'une allée nous rencontrâmes ma marraine, avec d'autres perſonnes qui ne purent s'empêcher de rire du tête-à-tête que je venois d'avoir avec Madame d'Orville. On en fit quelques plaiſanteries, & chacun ſe ſépara.

Je fis part de cette rencontre à mon ami des Roches qui en rit beaucoup. Ma foi, dit-il, Madame d'Orville en veut à votre cœur. On vous croit un bon enfant, ſans malice, & dans les momens qui ne ſont pas de repréſentation, on ne dédaigne pas ceux dont on croit que vous augmentez le nombre. Mais, continua-t'il, je m'apperçois que la ſociété commence à vous corrompre: vous êtes méchant ou peu s'en faut. Vous jouez avec Madame d'Orville l'innocence & elle eſt votre dupe! On la croit femme d'eſprit; voyez combien il eſt aiſé d'en faire accroire à ces prétendus beaux-eſprits qui rencontrent à chaque inſtant quelqu'un qui ſe moque d'eux.

Quoique Madame d'Orville n'eut fait aucune impreſſion ſur mon cœur, je ne fus

pas fâché d'avoir fait ſa connoiſſance; elle étoit environnée d'élégans qui, quelquefois, me plaiſantoient, & mon amour-propre étoit flatté de la préférence qu'elle me donnoit ſur eux.

CHAPITRE XIII.

Zapata exposé aux piéges que Madame d'Orville tend à son innocence.

MAdame d'Orville étoit une de ces femmes dont on ne peut savoir l'âge, & qui se croiroient insultées si on le leur demandoit. L'attention scrupuleuse qu'elles ont de fuir les hommes à *époques*: (ces hommes qui, la tête remplie de petits faits avec les dates les plus précises, savent se rappeller & aux autres, l'année, le mois, le jour des naissances, & semblent avoir toujours presens les extraits Baptistaires de toutes les personnes qu'ils connoissent) cette attention, dis-je, leur conserve le droit d'en imposer au public sur leur âge. Madame d'Orville n'avoit que vingt-cinq ans si l'on s'en rapportoit à ses minauderies; on n'en pouvoit juger autrement; car ses traits, &

tous les détails qui auroient pu donner des lumières plus précises, étoient masqués avec cet art que savent si bien mettre en usage les femmes qui ne veulent point paroître ce qu'elles sont. Sa taille étoit élégante, ses yeux doux, vifs, tendres, malins, ironiques. Le ton de sa voix étoit séduisant; & lorsqu'elle adressoit la parole à quelqu'un, elle sembloit lui dire: c'est à vous seul que je parle de l'abondance du cœur; tout ici excite mon ennui, excepté vous qui avez ma confiance.

Ennuyée d'un veuvage qui l'exposoit à mille petits chagrins, résolue de se défaire de cette foule d'adorateurs qui l'obsédoient, Madame d'Orville vouloit enfin, disoit-elle, se déterminer en faveur de quelqu'un qui pût faire son bonheur. Elle me fit le portrait de l'homme fortuné avec qui elle désireroit s'unir; & je me reconnus parfaitement dans chacun des traits qu'elle employoit pour le peindre. Voyez, ajouta-t'elle avec grace, dans quelle situation se trouve une jeune veuve, environnée d'une foule d'hommes

qui lui tendent les piéges les plus ſéduiſans, lorſque parmi ces hommes elle en diſtingue un ſeul digne de prétendre à ſa main ! Qu'heureuſes ſont les femmes envers leſquelles la nature a été ingrate ! Du moins jouiſſent-elles d'un calme qui n'eſt jamais troublé par les tentatives indiſcrètes de ces jeunes préſomptueux qui prétendent à notre cœur malgré nous-mêmes ! Je devrois peut-être éviter de me propoſer ici pour exemple, continuoit Madame d'Orville ; mais je ne ſais, il me ſemble que je peux dire devant vous tout ce que je cacherois ſoigneuſement devant tout autre. Croyez-vous que je m'amuſe beaucoup des louanges que je reçois chaque jour de ces petits êtres ſémillans que l'on rencontre dans nos cercles? L'un fait admirer l'élégance de ma taille, l'autre la régularité de mes traits, la vivacité de mes yeux, la fraîcheur de mon teint; celui-ci vante mon eſprit, celui-là mon caractère, & tous ces éloges me déplaiſent! Pourquoi ? parce que mon cœur ne me dit rien en faveur des perſonnes qui veulent

bien me les prodiguer; mais qu'ils ſoient *proférés* par un jeune homme qui uniſſe les qualités aimables à une candeur, à une modeſtie qui plaît d'autant plus qu'elle eſt devenue plus rare; alors, je ne chercherai point à le diſſimuler, il me perſuadera; s'il dit qu'il m'aime, je jouirai du plaiſir de l'entendre, parce que je croirai à la ſincérité de ſon aveu.

Tandis que Madame d'Orville me tenoit ces diſcours, j'avois les yeux baiſſés, & je l'écoutois avec beaucoup d'attention. Lorſqu'elle eût ceſſé de parler, je fixai mes regards ſur elle: il faut l'avouer, jamais elle ne m'avoit paru auſſi intéreſſante. Que ne peut point une femme adroite & rompue dans le manége de la coquetterie la plus rafinée! Je voulois baiſſer les yeux, mais j'avois rencontré les ſiens où pétilloit un feu pénétrant, dont je commençois à reſſentir toutes les impreſſions. Je demeurai immobile, tandis que la charmante veuve (elle me parut telle dans ce moment) profitant de l'aſcendant qu'elle avoit pris ſur

moi, mit en uſage tous les moyens qui pouvoient m'enchaîner à ſon char. Elle me prodigua les noms les plus doux; elle chercha à me donner la plus haute idée de ma perſonne; elle lut dans mes regards l'expreſſion de l'amour le plus vif; elle m'épargna la déclaration de cet amour en prenant ſur elle de la faire avec tout l'art dont elle étoit capable; en un mot, elle me perſuada que ce qu'elle diſoit étoit l'expreſſion de mes ſentimens, qu'une timidité bien louable m'empêchoit de manifeſter.

Peu accoutumé à ce manége ſi ſéduiſant, je me laiſſai entraîner par la paſſion; je tombai aux genoux de Madame d'Orville; je ratifiai tout ce qu'elle avoit eu de complaiſance de me faire dire; je lui jurai un amour éternel.

En femme qui ne vouloit point laiſſer échapper ſa proie, la belle veuve profita de la circonſtance, pour me propoſer des arrangemens durables. Nous formâmes un plan de bonheur qui devoit être exécuté auſſitôt après le mariage que nous devions contracter

tracter inceſſamment. Nous ne renoncerons *point* à la ſociété, me diſoit-elle; il ne faut *point* s'iſoler; au contraire, je veux que tous mes anciens amans, vos rivaux déſeſpérés, ſéchent de jalouſie en voyant votre bonheur; je veux que tous les jours nous ſoyons parmi eux; qu'ils s'écrient dans les accès de leur rage impuiſſans, voilà l'heureux Zapata! Je l'étois en effet dans ce moment; je ne voyois d'autre bien que celui que me promettoit une union que cette femme adroite avoit ſu préparer avec tant d'artifice.

CHAPITRE XIV.

Zapata, par les conſeils de M. des Roches, ſort victorieux du danger qu'il court dans la fréquentation de Madame d'Orville.

JE ne fus pas plutôt de retour chez moi, que la ſcène qui venoit de ſe paſſer ſe retraça vivement à mon eſprit. Mais au lieu de goûter encore la joie & le bonheur dont je venois d'être enivré, ce ſouvenir me plongea dans une triſteſſe profonde & inconnue. La préſence de Madame d'Orville, qui ſembloit enchaîner mon ame & faſciner tous mes ſens, ne me faiſoit plus illuſion; & rendu à moi-même, je rêvois ſérieuſement aux ſuites de l'engagement irrévocable que je devois former avec une perſonne que je n'avois pas eu le temps de

bien connoitre. Mon inquiétude, mon trouble extrême qui ſe manifeſtoient ſur mon viſage & dans tout mon maintien, frappèrent M. des Roches, au point qu'il voulut abſolument ſavoir la cauſe de cette agitation extraordinaire. Il me promit de ne rien épargner de tout ce qui dépendroit de lui pour me tirer d'embarras. Je ne pus me refuſer à ſes inſtances, & je lui déclarai ſans détour ma ſituation & tout ce qui s'étoit paſſé chez Madame d'Orville. A peine eus-je ceſſé de parler qu'il me ſauta au cou & m'embraſſa, en diſant que je n'aurois pas à me repentir de lui avoir marqué tant de confiance. Une femme adroite & diſſimulée, ajouta-t'il, vous a tendu un piége dont il faut s'échapper. Ne perdez point de temps. Allez dès demain la déterminer, ſous des prétextes plauſibles, à reculer du moins de quelques jours le mariage qu'elle a ſu vous faire accepter. Je veux, dans cet intervalle, vous dévoiler tout le caractère de Madame d'Orville; vous verrez alors s'il vous convient de l'épouſer. L'heure de ſe retirer ne

permit pas à M. des Roches d'en dire davantage. Son discours me tint éveillé toute la nuit, & me fit faire cent réflexions plus affligeantes les unes que les autres. D'un côté je ne pouvois douter de l'amitié de M. des Roches & de l'intérêt qu'il prenoit à mon sort; de l'autre je ne pouvois me résoudre, sans une grande répugnance, à fausser la parole que j'avois donnée à Madame d'Orville, de qui je croyois être aimée, & que je me plaisois tant à trouver honnête & vertueuse. Je ne savois quel parti prendre en cette conjoncture. Le jour me surprit dans la même perplexité. La matinée se passoit sans que je pusse me déterminer. Songeant toutefois qu'il y avoit au moins beaucoup de prudence dans les conseils de M. des Roches, & que je ne pouvois m'égarer sur les pas d'un si bon guide, je me disposois à suivre l'avis qu'il m'avoit donné, & à voir Madame d'Orville, lorsque je reçus d'elle un billet conçu en ces termes.

» Je viens d'apprendre à l'instant, mon » cher Zapata, que le tête-à-tête qui donna

» lieu l'autre jour aux plaiſanteries de » votre marraine ; fait tenir dans le monde » des propos outrageans, & ſur vous & » ſur moi. Il n'eſt qu'un moyen d'y mettre » fin. C'eſt de conclure ſans délai un hy- » men auquel nous aſpirons avec une égale » ardeur. Hâtons-nous, mon cher Zapata, » & trompons à la fois les envieux qui vou- » droient mettre obſtacle à notre bonheur, » & les mauvais plaiſans. Je vous attends » ce matin pour prendre les arrangemens » néceſſaires. Le moindre retardement ſe- » roit pour moi un ſupplice, & doit l'être » pour vous ſi j'en crois mon cœur & vos » ſermens. »

Je courus auſſi-tôt montrer ce Billet à mon ami des Roches. Voici, me dit-il, une occaſion de réparer toute l'indiſcrétion de votre conduite & de rompre tout-à-fait avec une femme dont la coquetterie feroit aſſurément le malheur de vos jours. Ne voyez-vous pas par les vaines & fauſſes raiſons qu'elle allégue, par ſon empreſſe- ment extraordinaire, & par les précautions

TAYLOR INST. OXFORD

mêmes qu'elle prend pour n'être pas comprise en se servant d'une écriture & d'un cachet inconnus, combien elle cherche à vous tromper, & combien elle craint de manquer sa proie ! Croyez qu'elle ne cherche un mari que pour secouer en liberté les bienséances & la retenue auxquelles son état de veuve peut encore l'astreindre. Laissez-la chercher une autre dupe, & épargnez-vous une entrevue désagréable en faisant réponse à son Billet. On s'explique plus librement par écrit que de vive voix, & il est bon d'ailleurs de ne pas s'exposer aux premiers transports d'une femme courroucée.

M. des Roches vouloit que je rompisse sans ménagement avec Madame d'Orville, & que je lui déclarasse nettement qu'il m'étoit impossible d'accepter la main qu'elle m'offroit; mais je crus que je pourrois parvenir à cette rupture avec moins d'éclat & par des moyens plus doux. Je me déterminai en conséquence à répondre au message de Madame d'Orville par la lettre suivante.

» Il est bien vrai, Madame, qu'épris

» de vos charmes, & n'écoutant que l'a-
» mour que vous ſavez ſi bien inſpirer, je
» jurai à vos pieds de n'être qu'à vous, &
» d'accélérer de tout mon pouvoir l'inſtant
» qui doit faire mon bonheur, & le vô-
» tre. Vous me ſommez en quelque ſorte
» de remplir aujourd'hui mon ſerment;
» mais la réflexion & la prudence, ne peu-
» vent-elles pas, pour notre avantage,
» ſuſpendre quelquefois des vœux formés
» dans l'excès d'une paſſion violente? Me
» connoiſſez-vous aſſez pour être ſûre de
» ne vous repentir jamais d'une union ſi
» précipitée? J'ai été, en votre préſence,
» l'objet des plaiſanteries de ma marraine,
» & vous avez vu les rieurs de ſon côté.
» Leurs diſcours ne m'ont pas bleſſé; j'en
» ai ri peut-être tout le premier; mais vous
» êtes-vous aſſurée que je n'aie pas donné
» lieu à ces ſarcaſmes par quelques défauts
» eſſentiels de mon eſprit ou de mon ca-
» ractère? Et votre intérêt enfin ne vous
» preſcrit-il pas de différer quelques ſe-
» maines un engagement qui doit nous lier

» pour la vie ? Ces raiſons nous ſont com-
» munes, & il en eſt une pour moi, peut-
» être plus puiſſante encore, qui me force
» à vous demander ce délai. Vous ne la
» déſapprouverez pas. J'ai un père, Mada-
» me, & vous n'ignorez pas qu'un fils
» reſpectueux, ne doit point contracter un
» mariage, quelqu'avantageux qu'il puiſſe
» être, ſans l'aveu d'un père qu'il chérit.
» Souffrez donc que je lui écrive & que je
» ne paroiſſe à vos yeux que muni de ſon
» conſentement, &c. »

La lettre finiſſoit par les proteſtations ordinaires. Mon ami n'en fut pas mécontent. Nous nous flattions qu'elle produiroit de deux choſes l'une; ou que Madame d'Orville perſiſtant dans ſon deſſein & conſervant ſes eſpérances, conſentiroit au délai, pendant lequel nous trouverions des prétextes pour en demander d'autres; ou, que cette femme pénétrante, démêlant dans mes raiſons un refus déguiſé ſe tiendroit pour contente, & iroit tendre paiſiblement ſes filets d'un autre côté. Mais il en arriva tout autrement.

autrement. La lecture de ma lettre la mit dans une terrible colère; & cette femme irritée ne ſongea plus qu'à ſe venger de mon procédé. Elle employa à cet effet tous les moyens qu'elle crut pouvoir mettre impunément en uſage. Une femme ordinaire qui ſe croit trompée par un homme eſt furieuſe. . . . . Mais il n'eſt point d'expreſſions pour dépeindre l'état d'une coquette qui ſe croit la dupe d'un ſot.

CHAPITRE XV.

Vengeance de Madame d'Orville.

J'Entendois un jour un grand Philoſophe faire l'éloge de la diſſimulation & la ſatyre la plus amère de la franchiſe : que les hommes ſoient généralement ſinçéres & vrais, l'eſpace d'un ſeul jour, diſoit-il, & le globe eſt bouleverſé ; la diſſimulation, au contraire, établit & entretient l'harmonie, ſans laquelle rien ne peut ſubſiſter. Suppoſons, pour un inſtant, que tout-à-coup chacun ſe pique de dire ce qu'il penſe, & d'agir après ſa manière de ſentir. . . . . Quel ſpectacle révoltant ! Le *galant-homme* ſe verroit traiter de fourbe, tandis qu'il en appelleroit d'autres frippons ; *certains amis du jour* ſe diroient ; nous nous ſommes vus juſqu'à préſent obligés à cela par la politique & l'intérêt, mais en vérité, nous devons être honteux de former une auſſi

mauvaise compagnie ; séparons-nous. Le flatteur qui rampe depuis dix ans auprès d'un riche dur & orgueilleux, lui diroit ; j'ai fait le rôle d'un lâche en vous vendant des louanges que vous êtes très-éloigné de mériter ; je vous quitte & vais crier par les carrefours que j'ai menti impunément chaque fois que j'ai voulu persuader que vous êtes un grand homme. Le pédant orgueilleux qui s'empare de tous les sujets de la conversation, qui fronde avec imprudence les décisions des autres pour faire recevoir les siennes exclusivement, répondroit lorsqu'on l'interrogeroit : hélas ! je ne sais pas grand'chose ; j'ai eu jusqu'à présent le secret d'en imposer, mais vous n'avez qu'à me suivre de près, & vous ne verrez que de l'effronterie, des paradoxes, des idées barroques, beaucoup d'ambition, l'art de faire taire les autres lorsqu'on s'apperçoit qu'ils peuvent faire sensation ; vous verrez, dis-je, que tout cela réuni ne fera jamais un grand homme. Les femmes. . . . . les femmes ! Quelles révolutions si elles se piquoient

de la franchiſe la plus ſcrupuleuſe !

Mon Philoſophe après s'être encore plus étendu ſur les ſuites de la franchiſe, entra avec beaucoup de détails ſur le bien qui réſulte de la diſſimulation. Je n'étois pas cependant de ſon avis, & j'en fus encore moins lorſque, par expérience, j'appris combien la diſſimulation, prête de ſecours à la vengeance. Je ne rapporterai pas ſon diſcours ; peut-être le pourrai-je faire quelque jour ; quant à préſent, il me ſuffit de dire que ſi Madame d'Orville, n'avoit poſſédé l'art de diſſimuler au degré le plus éminent, jamais elle n'auroit ſu ſe venger de la lettre que je lui adreſſai.

Elle me fit parvenir pluſieurs Billets plus preſſans les uns que les autres, & par leſquels elle me demandoit abſolument une entrevue. Je n'y fis aucune réponſe.

M. des Roches le lendemain me dit d'un air inquiet, que Madame d'Orville donnoit à mon hiſtoire une tournure des plus plaiſantes. Vous voilà donc, ajouta-t'il, ridiculiſé ; je vous en avois prévenu, mais

vous avez cru pouvoir profiter des circonſtances, ſans avoir le talent d'éviter la plaiſanterie. Au reſte, c'eſt une leçon que je vous conſeille de n'oublier jamais.

J'appris quelques jours après le Roman que Madame d'Orville faiſoit courir. Elle m'avoit trouvé un petit original aſſez particulier, qui ſans conſéquence, pouvoit amuſer un inſtant par ſa naïveté. . . . . Elle avoit penſé être la dupe de ſon caprice. Dans un moment où elle ne me ſoupçonnoit guère d'être un galant duquel on eut quelque choſe à craindre, j'avois manifeſté une impatience de tempérament. . . . des agitations. . . . . des tranſports, qui, pour être très-comiques, n'avoient pas moins dû l'étonner beaucoup. . . . . On m'avoit perſiflé pendant quelque temps. . . . . Deſcriptions ridicules de mes propos, de mes entrepriſes. . . . . Enfin, fatigué de mes importunités, on avoit ſonné pour me faire mettre dehors. Voyant mes eſpérances trompées, ne pouvant néanmoins réſiſter aux tranſports qui m'agitoient, je m'étois mis

aux genoux de Liſette, & lui faiſant une déclaration d'amour, je voulois, avant même d'en recevoir une réponſe, me conduire, avec une pétulance originale, comme ſi mon ardeur dût-être couronnée dans l'inſtant.... Liſette avoit appellé toute la maiſon ; ſcène délicieuſe ! raviſſante !.... On m'y faiſoit rire, pleurer, jurer, ſoupirer tout à la fois, &c. &c.

M. des Roches ne parut pas content, lorſqu'après ſon récit, il vit que je m'emportois vivement contre Madame d'Orville, & que je voulois abſolument me venger d'elle. Nos idées de vengeance, me dit-il, doivent s'évanouir, ſur-tout lorſque Madame d'Orville a pris tant d'avantage ſur vous, qu'il n'eſt guère poſſible que les rieurs ne ſoient pas de ſon côté. Eſſuyez modeſtement la première plaiſanterie, & bientôt une autre aventure fera tomber la vôtre dans l'oubli.

Ma marraine auſſi étoit furieuſe contre moi. Madame d'Orville l'avoit fait informer de l'aventure qu'elle brodoit ſi mali-

cieuſement. Il me fallut eſſuyer des remontrances, des reproches, avant de pouvoir ſeulement eſſayer ma juſtification, car on ne vouloit pas m'entendre.

M. des Roches s'offrit de mettre ma marraine un peu plus au fait de la vérité, & de me raccommoder avec elle. Je le laiſſai agir; mais il n'étoit plus temps. Mademoiſelle de Lorme avoit écrit à mon père avec beaucoup d'aigreur.... 1.° que j'étois un ſot; 2.° que je la couvrois de ridicules par mes impertinences; 3.° que j'avois manqué eſſentiellement à une Dame reſpectable; 4.° que ladite Dame auroit dû me faire jeter par ſes fenêtres, &c. Elle exhortoit vivement mon père à venir m'arracher de Paris, où je ne voyois que des perſonnes capables de me donner tous les travers & les ridicules imaginables.

Elle ne voulut donc pas entendre ce que mon ami avoit deſſein de lui dire en ma faveur : ſeulement elle lui communiqua ce qu'elle avoit écrit. Après l'avoir remercié, pour ſa part, du portrait qu'elle faiſoit de

perſonnes avec qui j'étois lié, il vint me rejoindre aſſez triſtement, en m'apprenant ce qui s'étoit paſſé. J'en fus alarmé dans l'inſtant; & mon ami me conſeilla de me retirer à la campagne pour éviter les premiers tranſports de mon père, qui ne manqueroit pas, ſi ma marraine étoit écoutée, de s'aſſurer de moi en me faiſant enfermer.

CHAPITRE XVI.

Zapata quitte la ville : il y revient pour venger l'insulte faite à son père.

JE quittai donc la ville & fus louer un appartement à Saint Cloud, tandis que M. des Roches devoit rester à Paris, pour être à portée de s'instruire de la tournure que mes affaires prendroient à l'arrivée de mon père.

Je ne fus pas plutôt hors du tourbillon, dans lequel j'avois vécu depuis un certain temps, que je devins d'une tristesse accablante. Mes idées vagues & presque toujours sombres, me rendirent monotone, indifférent. » Votre état, (m'écrivit mon » ami, à qui je m'étois ouvert sur ce chan» gement) ne m'étonne pas ; c'est l'instant » de la crise : ce qui doit en résulter va » décider peut-être du bonheur de vos

» jours. Rappellez vos idées ; méditez ſur ce » que vous avez vu juſqu'à préſent, & » ſur les éclairciſſemens que j'ai pu vous » donner. . . . . Vous êtes dans le cas » d'un voyageur, qui, après avoir parcouru » différentes contrées, ſe retire dans la ſo- » litude, pour méditer ſur les objets qui » l'ont frappé. Je vous laiſſe à vous-même.»

Je paſſai quinze jours dans ma ſolitude ſans avoir aucun commerce avec qui que ce fut. Alors mes idées devinrent moins confuſes, & peu à peu mon imagination ſe porta ſur des objets moins triſtes. J'acquerrois inſenſiblement une expérience que je n'aurois jamais eu, ſi je ne me fuſſe retiré de l'amas d'illuſions dans lequel je n'avois vécu que trop long-temps.

Il y avoit un objet ſur lequel je n'avois encore oſé m'interroger ; je tremblois lorſque je voulois ſonder mon cœur. . . . . l'image de la belle d'Orfeuille y étoit trop profondément gravé pour que je puſſe long-temps encore ne pas en reſſentir les impreſſions ! La ſolitude ajouta de nouveaux

feux à mon amour, & lui communiqua une ardeur que je n'avois jamais reſſentie.

Dès que mon cœur fut mis en activité, rien n'arrêta ſes mouvemens; je ſentis renaître en moi l'amour filial. Le temps qui s'étoit écoulé depuis que je n'avois vu mon père, qui avoit tant fait pour moi; l'eſpoir que j'avois de fléchir ſa colère; enfin, tant de motifs ſe réunirent, que je formai le projet de me jeter dans ſes bras à ſon arrivée, quelles qu'en puiſſent être les ſuites. Je me félicitois de la réſolution que je venois de prendre; je jetois les yeux ſur la conduite que j'avois tenu juſqu'alors; je reconnus ce qu'elle avoit de repréhenſible; je vis clairement qu'en voulant étudier la ſociété, j'avois négligé de ſatisfaire aux ſentimens de la nature: je me diſpoſois donc à retourner à Paris pour y attendre mon père, lorſque je reçus de M. des Roches le billet ſuivant.

» Votre père, mon cher Zapata, eſt ar-
» rivé d'hier. Prévenu contre vous, il
» prend des réſolutions violentes. Si vous

» m'en croyez vous ne paroîtrez pas : on » vous cherche certainement pour vous » faire enfermer. »

La lecture de ce billet me plongea dans l'incertitude ; je ne savois à quoi me résoudre, lorsque mon ami vint m'informer lui-même de l'état des choses.

Il m'apprit que mon père, sollicité par ma marraine, avoit obtenu un ordre pour me mettre dans une maison de force durant quelque temps : que Madame d'Orville, cherchant toujours à s'amuser des bonnes-gens, s'étoit fait présenter Paul Zapata sur ce qu'on lui en avoit dit ; que mon père avoit fait beaucoup d'excuses sur ma conduite ; que l'on s'étoit procuré une scène délicieuse sur tout cela ; qu'enfin, mon père avoit été cruellement persiflé par un étourdi que Madame d'Orville venoit de s'attacher, & que le bon-homme en avoit pleuré de rage. Cette dernière circonstance excita ma colère ; je m'emportai, & mon ami eut beaucoup de peine à calmer ma fureur.

Dès qu'il m'eut quitté, je m'occupai des

moyens de revoir mon père; je ne redoutois plus ſon courroux; je ſentois que l'affront qu'il avoit eſſuyé venoit de moi, & qu'à quelque prix que ce fut, je devois le venger.

Les éclairciſſemens que j'avois tiré de M. des Roches ſuffiſoient pour l'exécution d'un projet que j'avois conçu & que je voulois exécuter ſur le champ. Je me rendis à Paris; en y arrivant, je me fis conduire chez l'homme par qui mon père avoit été inſulté, pour lui en demander ſatisfaction. Il me reçut avec beaucoup de ſang-froid, & lorſque je lui eus propoſé d'écrire à mon père une lettre d'excuſes, il reprit ſa vivacité ordinaire, & m'auroit ſans doute auſſi perſiflé ſi je lui en euſſe donné le temps. Nous ſortîmes, & lorſque nous fûmes ſur le point de nous expliquer plus énergiquement, mon adverſaire me dit : Monſieur, j'ai pour habitude de plaiſanter preſque toujours; mais lorſque les choſes parviennent au point où elles ſont dans ce moment, on me trouve le plus raiſonnable & le plus judicieux des

hommes. J'ai manqué à votre père, j'en conviens; vous *exigez* des excuses, le terme eſt un peu fort. .... Mais je vous donne ma parole d'honneur que je ferai tout ce qui pourra vous obliger .... ſi vous ſavez m'y contraindre.

Après ce petit préambule auquel je ne répondis rien, parce que la colère m'empêchoit de parler, nous commençames le combat. Mon ennemi m'ayant fait une légère bleſſure au côté, me dit d'un ton railleur; Monſieur, vous ne pouvez encore rien *exiger* de moi. Il fut un peu ſurpris de ce que ſans paroître faire attention à ma bleſſure ni aux propos qu'il me tenoit, je l'attaquai avec une nouvelle vigueur. Ce fut alors ſeulement qu'il regarda cette affaire comme plus ſérieuſe qu'il ne ſe l'étoit imaginé, & ce ne fut pas ſans la plus grande ſurpriſe qu'il ſe vit renverſer d'un coup d'épée à travers le corps. Je fus à lui, & après lui avoir donné les ſecours qui dépendoient de moi, je le fis conduire dans la maiſon d'un payſan; je le quittai après avoir donné

des ordres preſſans pour faire venir un chirurgien.

Le trouble & l'agitation que m'avoit cauſé la ſcène qui venoit de ſe paſſer, ne me privèrent pas aſſez de la réflexion pour que je ne ſentiſſe très-bien qu'il y auroit de l'imprudence à moi de retourner à mon logement. Je fis avertir M. des Roches du lieu où je m'étois retiré. On panſa ma bleſſure, qui n'étoit rien moins que dangereuſe, & j'attendis avec impatience l'arrivée de mon ami. Dès qu'il eut entendu le récit de ce qui venoit de ſe paſſer : je pourrois, me dit-il, blâmer votre conduite, mais il n'eſt pas temps, le mal eſt fait, il faut s'attacher à prévenir les ſuites qui en pourroient réſulter. Il dépêcha un homme de confiance pour s'informer de l'état dans lequel ſe trouvoit mon adverſaire, & il apprit que le chirurgien avoit répondu de ſa vie, s'il pouvoit paſſer encore un jour ſans qu'il ſurvint d'autres accidens.

M. des Roches étant retourné à Paris, il ſut que mon père le cherchoit avec le

plus vif empreſſement. Il ne tarda guère à le joindre, & le trouva dans la joie la plus vive. Le jeune-homme, dont il avoit tant à ſe plaindre, lui avoit écrit pour lui faire des excuſes ſur ce qui s'étoit paſſé chez Madame d'Orville. Il avouoit que cette femme s'étoit ſervie de lui pour s'amuſer à nos dépens; que je l'avois forcé à s'en repentir, & qu'il n'oublieroit de ſa vie les maux que peut cauſer une femme coquette lorſqu'elle a banni de ſon cœur tout ce qui pouvoit la retenir dans les bornes de la décence.

Depuis le moment même que mon père reçut cette lettre, il n'avoit ceſſé de faire des démarches pour découvrir ma retraite. Il brûloit, diſoit-il, du déſir de me preſſer dans ſes bras. M. des Roches, s'étant offert de le conduire où j'étois, il vint me prodiguer les plus tendres carreſſes. Ma marraine, qui l'avoit accompagné, ne put s'empêcher d'admirer la conduite que j'avois tenue dans une ſituation ſi critique. M. des Roches leur racontant ce qu'ils pouvoient

ſavoir

savoir de ma liaison avec Madame d'Orville, ils virent très-clairement que nous avions tous été joué par cette femme.

Mon ami parvint alors à obtenir la confiance de Paul Zapata, & en lui donnant une meilleure idée de moi que celle qu'on lui avoit fait prendre jusqu'alors, je me trouvai de plus en plus dans les bonnes graces de mon père. Ma marraine, avoit néanmoins de temps en temps de la peine à se persuader qu'on avoit pu la tromper; & M. des Roches avoit encore une vérité plus importante à lui démontrer; il falloit lui prouver que l'on s'étoit moqué d'elle dans plusieurs cercles, sur-tout de ses prétentions au bel-esprit. C'étoit un point très-délicat à traiter; car ce n'est pas se mettre en crédit dans l'esprit des femmes que de leur démontrer qu'on a su les jouer. Elles haïssent volontiers celui qui les éclaire dans ces circonstances.

Avec beaucoup de ménagemens, M. des Roches parvint à persuader tout ce qu'il voulut à Mademoiselle de Lorme, sans qu'elle lui en sut plus mauvais gré. Elle ouvrit

les yeux, & ſe trouvant tout-à-coup dégagée des objets qui lui avoient fait illuſion, elle eut abſolument beſoin d'un homme tel que mon ami, pour remplacer dans ſon eſprit, par des vérités utiles au bonheur, les erreurs dont elle avoit été ſi long-temps environnée.

CHAPITRE XVII.

Zapata revoit MM. d'Orfeuille & Corſan.

NOtre ami commun, ſous l'apparence de l'amuſement, nous donnoit d'excellentes leçons; mon père, même, qui n'avoit preſque toujours été environné que par des flatteurs lâches ou de mauvais plaiſans, prit tant de goût pour les manières de M. des Roches, qu'il lui étoit abſolument devenu néceſſaire. Nous occupâmes une maiſon à la campagne, où réunis avec Mademoiſelle de Lorme nous paſſions le temps avec agrément. Je dois dire néanmoins que ma joie n'étoit pas entière; l'image de la belle d'Orfeuille, qui avoit ceſſé d'être auſſi préſente à mon imagination durant les premiers jours que je vis mon père, s'y retraça bientôt avec plus de force que jamais.

Mon ami des Roches, à qui je confiois

volontiers mes plus ſecrettes penſées, affectoit ſouvent de tourner en ridicule la paſſion que je reſſentois. Il oppoſoit des raiſons aſſez plauſibles à celles que je lui expoſois pour juſtifier mes prétentions; il paroiſſoit enfin vouloir éprouver la force de mon amour. Ce fut inutilement qu'il eſſaya d'y faire diverſion en me conſeillant de former quelque liaiſon nouvelle qui pût balancer dans mon cœur l'amour qui s'y étoit introduit : après quelques tentatives, je ſentis que les affections ne ſe commandent pas, & que dans un homme vrai, le cœur une fois bleſſé, celle qui a fait le mal peut ſeule apporter la guériſon.

M. des Roches, convaincu de la ſincérité de mon amour, m'exhorta d'en parler à mon père, & de voir s'il y auroit quelque moyen à mettre en uſage pour renouer avec M. d'Orſeuille. Mademoiſelle de Lorme qui, depuis qu'elle avoit quitté les cercles brillans de la ville, voyoit les objets ſous leur véritable point de vue, fut bien éloignée de blâmer l'intention dans laquelle

j'étois. Je cherchai alors les moyens de parler à M. Corſan, devant lequel je craignois moins de paroître que devant ſon ami d'Orfeuille.

J'allois un jour vers la maiſon qu'occupoit M. Corſan, lorſque je l'apperçus marchant avec beaucoup de précipitation. Je redoublai le pas afin de le joindre. M'ayant apperçu, il m'attendit; & dès que je l'eus joint: eh bien! me dit-il, en me fixant d'un air ſérieux, qu'y a-t'il pour votre ſervice Monſieur Zapata? Je fus ſi interdit de cet accueil que je ne pus répondre un ſeul mot. M. Corſan m'ayant fait une ſeconde fois la même queſtion, ſans plus de ſuccès, continua ſon chemin après m'avoir dit; il eſt étonnant, mon cher Monſieur, que l'uſage du monde ne vous ait pas plus formé.

Ce fut alors que je ſentis vivement le rôle ridicule que j'avois fait. M. des Roches, lorſque je l'en eus informé, plaignit, en ſouriant, ma timidité, & m'exhorta à faire une viſite à M. Corſan, qui pût écarter l'idée qu'il avoit dû prendre de moi par la rencontre du jour précédent.

Je fus le lendemain chez M. Corſan; ſon abord fut beaucoup plus ouvert, & je me trouvai auſſi plus à mon aiſe. Ayant débuté par des excuſes ſur ce que, depuis un certain temps, j'avois négligé de le voir: vous avez eu des affaires, reprit-il; je ſais quelque choſe à ce ſujet. Mais que vous nous avez cauſé d'inquiétude! Je me ſuis informé de vous, & l'on m'apprit que, livré au tourbillon de la ſociété, vous étiez devenu un homme que mon ami d'Orfeuille & moi, d'après nos principes, ne pouvions plus voir. . . . . Nous étions fâché de ce que nous apprenions de vous chaque jour. . . . . On vous donnoit une intrigue avec une femme qui ne pouvoit guère faire honneur à un homme délicat. Vous fréquentiez, nous diſoit-on, de prétendus Philoſophes, qui ne pouvoient que corrompre votre jugement par la ſubtilité de leurs paradoxes. Vous vous étiez fait des querelles dont les ſuites pouvoient devenir funeſtes. . . . . Enfin, nous avions ceſſé de prendre des informations, en vous regardant

comme tant d'autres, qui, avec de bonnes dispositions, ont été corrompus dans la société. Ayant fait part à M. d'Orfeuille de votre rencontre & de l'embarras dans lequel vous aviez paru être, il m'exhorta à prendre encore quelques informations. Peut-être, me dit-il, n'est-il pas trop tard, pour arrêter les désordres dans lesquels on vous croyoit plongé. Je m'informai donc, & j'appris avec une joie à mon ami, que vous aviez quitté Paris; que votre conduite paroissoit très-régulière, & que la querelle dont on avoit entendu parler sourdement, avoit des motifs bien éloignés de ceux que nous avions soupçonnés. D'après ces nouvelles, nous attendions que vous veniez renouer avec nous pour vous marquer notre satisfaction, car nous ne pûmes croire que vous seriez long-temps sans revoir vos anciens amis, après être redevenu digne de leur estime.

Les discours de M. Corsan me comblèrent de joie. Avant de nous quitter, il promit de me présenter le lendemain à M. d'Orfeuille.

Je fis part de ma satisfaction à mon père & à Mademoiselle Duflos, qui eurent la plus forte envie de connoître mieux les honnêtes gens dont je leur avois tant parlé.

Ayant été le lendemain chez M. Corsan, il m'annonça que nous aurions son ami à dîner. Jusques-là je n'avois osé m'informer de Mademoiselle d'Orfeuille ; un saisissement me prenoit chaque fois que je voulois nommer cette aimable fille. Après m'être néanmoins extrêmement composé, je m'informai d'elle à M. Corsan : il me répondit avec une sorte d'indifférence, qui me mit beaucoup plus à mon aise.

Après le dîner, M. d'Orfeuille m'avoua qu'il me trouvoit extrêmement changé à mon avantage. Je racontai alors ce qui m'étoit arrivé depuis que je ne l'avois vu, & les deux amis prêtèrent beaucoup d'attention à mon récit. Le caractère de M. des Roches & les obligations que je lui avois, parurent les intéresser, & ils désirèrent de connoître cet homme estimable. Je ne tardai pas à lier ces nouvelles connoissances, &

nous

nous ne paſſions guère deux jours ſans nous raſſembler.

Mes anciens amis obſervèrent que Paul Zapata étoit un honnête homme, crédule à l'excès, & par conſéquent propre à donner dans tous les piéges qu'on avoit pu lui tendre; que M. des Roches étoit un homme conſommé dans le monde, qui mieux que beaucoup de Philoſophes, connoiſſoit les replis du cœur humain; que Mademoiſelle de Lorme, qui, avec ſes prétentions avoit dû être paſſablement ridicule, devenoit ſenſiblement une femme raiſonnable, & dont on pouvoit beaucoup eſpérer. On ſe réuniſſoit pour convenir que j'avois eu beſoin d'un ami tel que M. des Roches pour me garantir des erreurs qui ne prennent que trop dans le cœur d'un jeune-homme, abandonné, ſans expérience, aux mœurs du ſiècle.

CHAPITRE XVIII.

Suite de la liaiſon des Zapata avec M. d'Orfeuille.

LA belle fille de M. d'Orfeuille, dont les charmes avoient fait une ſi vive impreſſion ſur mon cœur dès la première fois que je la vis, me captivoit entièrement depuis que je m'étois mis en état de diſtinguer les qualités qui devoient me la faire chérir.

Nous concertions, M. des Roches, mon père & moi, comment je devois m'y prendre pour faire approuver mon amour au père & à la fille. On me laiſſoit volontiers entretenir l'objet de ma tendreſſe : notre converſation étoit naïve, enjouée, ſans que jamais il m'arriva de laiſſer échapper un mot qui parut tendre à l'amour. . . . . Je craignois d'effaroucher l'innocence de la belle Julie. Cependant, notre liaiſon devint

plus intime; nous nous aimâmes ſans nous le dire, & ceux qui nous environnoient paroiſſoient voir, avec plaiſir, les progrès que je faiſois ſur le cœur de mon amante.

Quelque confiance que j'euſſe alors en mon père, je craignois que ce fut lui qui parlât le premier à M. d'Orfeuille des prétentions que je fondois ſur le cœur de ſa fille. Les pères, à qui l'on confie volontiers ces négociations, n'y ſont pas ſouvent les plus propres. Mon ami des Roches s'en chargea, & bientôt je reçus des nouvelles de ſa démarche par M. d'Orfeuille lui-même. Il me dit, qu'il approuvoit mon amour, avec d'autant plus de plaiſir, qu'il s'étoit apperçu, depuis long-temps, que j'avois fait quelqu'impreſſion ſur ſa fille. Qu'il ne demandoit que les délais néceſſaires pour pouvoir s'aſſurer, ſi l'inclination qu'elle paroiſſoit avoir pour moi, étoit fondée aſſez pour que nous puiſſions croire qu'elle étoit l'ouvrage du cœur. Vous avez aimé ma fille, ajouta-t'il, dès que vous la vîtes; de ſon côté elle parut vous voir avec plaiſir. Les

circonſtances vous ayant conduit dans un certain tourbillon, je dois croire, continua-t'il, en ſouriant, que vous y avez conſervé votre amour, puiſque vous me faites des propoſitions qui doivent le confirmer; mais ma fille n'a pas encore aſſez d'expérience, pour que je puiſſe apprécier ſon inclination. Vous avez vu le monde; ma fille n'en a aucune idée. Il eſt à propos pour votre bonheur & le ſien, qu'elle ſoit perſuadée intimement, qu'en vous donnant ſa main, elle ne ſe prépare aucun ſujet de plaintes pour l'avenir.

Les paroles de M. d'Orfeuille me percèrent le cœur. Ah! Monſieur, m'écriai-je, je la perds pour toujours, ſi vous ne me l'accordez qu'à ce prix! N'ai-je pas vu la ſociété? Ne ſais-je pas juſqu'à quel point ſes illuſions peuvent influer ſur une jeune perſonne tendre & naïve? .... J'eus beau dire & répéter à M. d'Orfeuille ce que je croyois le plus capable de lui faire abandonner ſon projet, il n'en voulut pas démordre. Il fallut, que bon gré, malgré, je

je priſſe patience, & que j'attendiſſe que la belle Julie eût, pendant un certain temps, aſſez vu le monde, pour que l'on priſſe être certain de la force & de la conſtance de ſon inclination.

Dès que l'on s'en fut aſſurée, il me fut permis de ſonger ſérieuſement à mon bonheur. J'avois d'autant plus d'eſpoir d'y parvenir, que la fille de M. d'Orteille, ayant été élevée par ſon père, avec d'excellens principes, me rendit aſſez de juſtice pour préférer la main d'un homme uni, mais vrai, & avec lequel elle ſeroit ſûre d'être heureuſe, à celles de quelques prétendans agréables, préſomptueux, qui s'étoient plutôt propoſé, en recherchant Julie, la ſatisfaction paſſagère de poſſéder une jolie fille, que le vrai plaiſir des cœurs qui s'uniſſent pour leur bonheur mutuel.

CHAPITRE XIX.

CONCLUSION.

IL faut avoir éprouvé les mouvemens d'une paſſion telle qu'étoit l'amour dont j'étois enflammé, pour ſentir toute l'étendue de mon bonheur, lorſque le jour fut fixé par M. d'Orfeuille pour la célébration de mon mariage avec ſa charmante fille.

La veille de cet heureux jour, M. d'Orfeuille m'ayant fait appeller en particulier, me fit connoître, avec toute la tendreſſe d'un père, ſes dernières intentions ſur notre mariage.

Nous nous rendîmes le ſoir à une campagne qu'il avoit à quelques lieues de Paris, & le lendemain je n'eus plus rien à déſirer pour achever mon bonheur. La compagnie qui s'y étoit raſſemblée n'étoit pas nombreuſe, mais elle ne pouvoit être mieux aſſortie, puiſque mon père, ma marraine,

M. Corſan, une parente de Julie & l'honnête Guillaume, formoient, avec M. d'Orfeuille, tout le cortége qui devoit accompagner les époux.

Nous paſſâmes quelques jours, réunis par les plaiſirs doux qui affortiſſent les cœurs honnêtes. Nous devions retourner à Paris, lorſque mon beau-père nous retint encore à la campagne par l'ouverture qu'il nous fit d'un projet qui nous alarma tous.

» Mes enfans, dit-il, à Julie & à moi; » en vous uniſſant je n'ai point prétendu » vous gêner en aucune façon. Je vous » laiſſe la diſpoſition d'une fortune hon- » nête avec laquelle vous ne pourrez man- » quer d'être heureux, ſi le bonheur dé- » pend toujours des douceurs qu'elle pro- » cure. Pour moi, il y a long-temps que » je déſire de pouvoir vivre tout-à-fait » hors du tourbillon qui agite les hommes, » & je crois pouvoir à préſent exécuter » mes projets. Je me retire enfin dans une » terre dont j'ai fait depuis peu l'acquiſi- » tion. A Dieu ne plaiſe, que je veuille

» y tenir une conduite qui put bleſſer les » droits qu'a l'humanité ſur le cœur de tout » homme ſenſible; ni que je veuille, mes » enfans, me priver du doux plaiſir que » me procure votre ſociété. . . . . J'y » verrai des hommes, j'y verrai mes en- » fans. . . . . mais ils me prouveront eux- » mêmes leur ſenſibilité en venant quel- » quefois partager ma retraite. . . . . Je » ne la quitterai jamais. . . . . L'homme » peut faire du bien aux autres dans telle » poſition qu'il ſe trouve. Puiſſe mon exem- » ple avoir des imitateurs! Puiſſent tant » d'hommes réunis, qui paroiſſent ne ſe » raſſembler que pour s'écrier: *ô vertu!* » *ô bienfaiſance!* ſe diſperſer dans les cam- » pagnes, & y ſoulager autant qu'il eſt en » eux, les maux qui affligent leurs mal- » heureux habitans! »

Le diſcours de M. d'Orfeuille nous fit verſer des larmes. Ses enfans, ſes amis ne regardoient qu'avec douleur une ſi cruelle ſéparation. Nos regards vers ſon ami Corſan, diſoient aſſez que nous nous adreſſions

à lui pour combattre le deſſein de M. d'Orfeuille, lorſque ma tendre épouſe ſe tournant vers moi, s'écria : ô mon ami! vous connoiſſez mon père; pouvez-vous vous réſoudre à l'abandonner? Qui nous retient à Paris? Qui nous retient ici? Imitons-le . . . . . c'eſt la ſeule grace que je vous demanderai jamais. J'interrompis mon épouſe, en la preſſant dans mes bras; . . . . nous courûmes embraſſer ſon père, qui nous entendit ſans que nous prononcions un ſeul mot, & qui reçut nos careſſes & les marques de notre attachement avec le plus vif intérêt.

M. Corſan, qui s'apperçut de l'impreſſion vive que faiſoit ſur tous la ſcène attendriſſante qui ſe paſſoit, & craignant d'ailleurs qu'elle ne devînt trop larmoyante, il interrompit bruſquement les interlocuteurs. Cela eſt au mieux, dit-il; vous ne vous ſéparerez pas. Il n'y a pas là de quoi répandre des larmes. Les choſes vont comme elles devroient aller naturellement; & ſi vous euſſiez agi d'une autre manière, con-

quel fut notre étonnement dès qu'il eut commencé. Avec l'air le plus satisfait, il nous peignit les malheureux habitans de cette terre. Plongés dans une misère affreuse, ils languissoient sans aucun secours; nulle industrie, nul ressort, nulle activité. Ils arrachoient à la terre une subsistance qui n'auroit pas été suffisante pour leurs besoins, quand même des tyrans subalternes la leur auroient laissé toute entière. Enfin, il nous offrit le tableau de l'humanité gémissante sous le poids accablant de la misère la plus affreuse.

Nous connoissions M. Corsan; notre étonnement ne pouvoit qu'augmenter en lui voyant faire ce triste récit avec l'air d'un homme qui ne peut retenir la joie dont il se sent agité. Il nous entendit parfaitement. Que votre étonnement cesse, dit-il; nous devons être enchantés d'aller occuper des lieux où il y a tant de bien à faire! Quelle douce satisfaction pour votre cœur, continua-t'il, s'adressant à son ami; tous vos momens seront marqués par de nouveaux

traits de bienfaiſance ! L'homme vraiment ſenſible ne doit pas rechercher les hommes qui offrent le tableau du bonheur. . . . . Il n'y a pas là d'*ouvrage* pour lui. Allons, mes amis ; ne tardons pas à aller jouir d'un ſpectacle attendriſſant. . . . . J'entends les cris malheureux qui nous appellent à leur ſecours ! . . . . Chaque inſtant que nous perdons, laiſſe tomber une victime ſous le poids du malheur !

A peine M. Corſan eut ceſſé de parler, qu'il ſe leva ; nous en fîmes tous autant ſans pouvoir prononcer un mot ; nous partîmes au moment même, & nous arrivâmes enfin le cœur ſerré par la douleur à la vue de l'infortune, mais avec le déſir impatient de la ſoulager.

Le château que nous devions occuper étoit très-beau ; les jardins, les avenues magnifiques : on n'y avoit rien négligé autrefois pour en faire un ſéjour charmant. Je ne pouvois concevoir par quel contraſte ſingulier, une maiſon magnifique ſe trouvoit environnée d'hommes plongés dans

la misère, de champs en friche, en un mot, de tout ce qui annonce les derniers degrés de l'indigence.

Dès que nous fûmes descendus des voitures, nous nous séparâmes, & courûmes dans les différentes habitations de ces malheureux vassaux, leur présenter les secours pressans que leur état exigeoit.

J'avois remarqué qu'à notre arrivée, chacun nous évitoit; nous n'étions accueillis que par un morne silence, des regards sombres, qui sembloient annoncer que l'on ne nous recevoit pas avec plaisir. M. Corsan, à qui nous avions paru surpris & affligés, nous avoit dit froidement; il faut que ces gens-là aient à se plaindre de ceux de notre espèce, puisque notre présence paroît aggraver leurs peines.

A peine ces infortunés eurent-ils reçu des marques de notre sensibilité, que l'espoir d'être moins malheureux parut renaître dans leurs cœurs. Ils nous regardèrent comme des Dieux bienfaisans, disposés à soulager leurs maux.

Nous étions néanmoins preſſés du déſir de ſavoir ce qui avoit pu plonger ces malheureux dans la misère où nous les trouvions, & la cauſe de l'accueil que nous avions reçu. Maître Guillaume, (que l'on ſe rappellera aiſément, & qui, avec ſa famille, étoit trop lié aux aventures de Meſſieurs d'Orfeuille & Corſan, pour être ſéparé d'eux,) nous préſenta un vieillard qui pouvoit ſatisfaire notre curioſité. L'accueil qu'il reçut de nous l'engagea à répondre aux queſtions qu'on lui fit, avec la ſincérité & la naïveté que nous exigions.

» J'ai vu, nous dit-il, cette Paroiſſe » une des plus floriſſantes du canton : vous » avez pu remarquer que le ſol y eſt ex- » cellent ; qu'il ne manque à la terre rien » que d'être cultivée pour être d'un bon » rapport. Elle l'étoit autrefois, & elle four- » niſſoit à tout. Un jeune Seigneur, qui en » devint propriétaire, apporta ici je ne ſais » quelles idées que nous n'avons jamais ſu » trop comprendre, & qu'il diſoit être » néceſſaires pour notre bonheur. Il trouva

» que nous étions malheureux. . . . . .
» Nous ne nous en étions pas encore dou-
» tés. . . . . Rien ne nous manquoit en
» travaillant. La vue de notre misère, di-
» soit-il, l'affligeoit. Le bonheur étoit de
» jouir du fruit de ses travaux. Il en dit
» tant, lui & les gens de sa suite, que
» quelques-uns de nous crurent qu'il pou-
» voit avoir raison. On commença dès-lors
» à négliger un peu le travail. Il y avoit
» chaque jour des fêtes au Château, où
» notre jeunesse alloit se divertir : il fal-
» loit être un peu plus *brave* que de cou-
» tume pour y être reçu, & de ce côté-là
» on se mit en dépense. Il venoit de Paris
» du beau monde, que notre Seigneur prioit
» à venir admirer dans ses terres, ce qu'il
» appelloit le tableau du bonheur. Nous
» avions de jeunes filles aussi belles que
» jusques-là elles avoient été sages. . . . .
» Ah! Messieurs, le bonheur qu'on vouloit
» nous procurer fit répandre bien des lar-
» mes, sans que l'on fut trop comment
» tout s'arrangeoit! Nos plus belles filles

se

» ſe trouvèrent mariées aux gens du Sei-
» gneur & à ceux de ſes amis. Preſque tous
» nos jeunes gens, qui avoient perdu l'habi-
» tude du travail, & à qui la vanité faiſoit
» tourner la tête, s'enrôlèrent dans la livrée
« pour avoir de beaux habits. Lorſqu'ils pa-
» roiſſoient dans le village on ne les recon-
» noiſſoit plus; ils ne ſe reconnoiſſoient pas
» eux-mêmes. Toute la jeuneſſe ſuivit ce
» mauvais exemple. On crut que le bon-
» heur n'étoit qu'à Paris. . . . . Le cœur
» de nos enfans devint dur; ils nous aban-
» donnèrent. On n'oſa plus dire que nous
» étions le tableau du bonheur, car le
» maître qui avoit fait tout notre mal, s'é-
» tant ruiné en peu de temps; on ne le
» vit plus. Nos enfans reſtèrent à Paris, où
» peut-être plongés dans le libertinage &
» la miſére, ils croient qu'il ſeroit hon-
» teux de venir habiter les chaumières où
» ils ſont nés. Privés des bras vigoureux
» qui facilitoient nos travaux, nous ne pou-
» vons y ſuffire. Beaucoup, parmi nous,
» ſe ſont accoutumés à une manière de vi-

» vre à laquelle ils ne peuvent plus atteindre, & ils deviennent chagrins & malades. On a eſſayé pluſieurs fois de reprendre courage, mais un obſtacle nous arrête. Tant que le maître du Château y a habité, il n'a rien exigé de nous pour les redevances annuelles que nous lui devions : il appelloit cela, ſi je ne me trompe, des vexations qui troublent l'harmonie du bonheur ; mais dès que ſes affaires ſe trouvèrent dérangées, il nous vint un Intendant qui voulut exiger tout d'un coup nos redevances : nous ne pûmes le ſatisfaire. On vendit nos meubles ; ce qui ne pouvoit ſolder qu'une partie de la dette : on ſaiſit ſur la terre ce que nous y avions mis ; & comme nous devons encore des frais conſidérables à des Sergens avides qui ont profité de nos malheurs, ſi nous oſons mettre en terre du grain, ou acheter quelque bétail, on s'empreſſe de le ſaiſir, & nous avons eu la peine pour nous.

Le diſcours du bon vieillard dût faire

ſur nous l'impreſſion la plus vive. Nous nous regardions avec attendriſſement; & nous aſſurâmes l'honnête payſan, que nous allions nous efforcer de réunir ce qui dépendoit de nous, pour faire reprendre à cette contrée l'aiſance dont elle avoit joui autrefois.

Il courut annoncer cette heureuſe nouvelle au village, & bientôt une foule s'empreſſa de venir au Château nous témoigner ſa reconnoiſſance, avec cette effuſion de cœur, cette tendre naïveté, le partage des hommes vrais.

La pitié qui intéreſſoit en faveur de ces bonnes gens, n'étoit point cette pitié ſtérile & froide, qui après avoir entendu les malheureux, leur laiſſe à peine entrevoir l'eſpérance. M. d'Orfeuille ne prit aucun repos qu'il n'eût toutes les informations néceſſaires pour diriger avec fruit les actes de bienfaiſance qu'il méditoit. Chacun de nous, jaloux de contribuer au bien qui devoit en réſulter, l'aidoit dans ſes travaux, & la récompenſe que nous en retirions étoit bien ſatisfaiſante. . . . . Nous avions contribué au bonheur de quelques individus!

Par les arrangemens que prit M. d'Orfeuille, avec l'ancien propriétaire de la Seigneurie, il devint le maître des redevances pour leſquelles ou vexoit ces malheureux habitans, & l'on ſe doute bien qu'il arrêta les pourſuites que l'on faiſoit contre-eux. Il fit renaître & encouragea leur induſtrie; l'aiſance, qui en eſt la ſuite, ne tardera pas à conſoler ces bonnes-gens, & à leur faire oublier les maux qu'ils ont ſoufferts. Ils les oublieront d'autant plus volontiers, que leurs enfans, en apprenant la révolution qui commençoit à ſe faire, reviennent peu à peu dans le ſein de leur famille..... C'eſt encore l'ouvrage du reſpectable d'Orfeuille.

Après les divers événemens qui ont agités quelques-uns de nous, l'aſyle où nous nous ſommes réfugiés ne peut que le rendre cher à nos cœurs. Il eſt beau de faire ſon bonheur en le multipliant autour de ſoi. M. d'Orfeuille avoue qu'il ne connoît le prix de ſon exiſtence que du jour qu'il eſt venu habiter ſa terre. Sa vertueuſe fille & moi ſuivons l'exemple qu'il nous donne; & nous ſommes

imités par tous ceux qui ſont témoins de nos actions. Puiſſent les hommes, que le monde fatigue, & qui cherchent à s'en éloigner, choiſir pour leur retraite, une habitation où ils puiſſent regretter le temps qui s'eſt écoulé juſqu'alors! Puiſſent-ils y venir avec des idées ſur le *bonheur!* & ne point corrompre, par un luxe, dont le plus grand mal eſt de détruire les vertus, les mœurs ſimples & douces des bonnes-gens qui habitent les campagnes, & dont la ſociété eſt peut-être notre ſeule reſſource, lorſque blaſés ſur la ſcène du grand monde, nous cherchons un théâtre plus reſſerré, des ſpectateurs moins pénétrans ſur nos vices, nos erreurs, ou nos foibleſſes.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CETTE PARTIE.

CHAP. I. *Zapata conſulte un troiſième Philoſophe. Réponſes laconiques qu'il en reçoit.* Pag. 1

CHAP. II. *Caractère de M. Glainville. Il remet l'inſtruction de Zapata à M. des Roches.* 7

CHAP. III. *Premiers conſeils de M. des Roches à Zapata. Comment on doit louer les grands-hommes pour réuſſir auprès d'eux.* 15

CHAP. IV. *Suite des conſeils. Comment on doit perſuader que l'on peut beaucoup auprès de ſes protecteurs.* 24

CHAP. V. *Des Bureaux d'eſprit.* 31

CHAP. VI. *Des Drames & des Romans triſtes.* 48

CHAP. VII. *Ce qui ſe paſſa dans une viſite que fit Zapata à un Auteur du genre ſombre.* 58

CHAP. VIII. *Réflexions de M. des Roches ſur le caractère de l'homme dont il a été queſtion au Chapitre précédent.* 66

CHAP. IX. *Hiſtoire de M. des Roches.* 70

CHAP. X. *Avantages du Célibat ſur le Mariage.* 88

CHAP. XI. *Coup d'œil aux Tuileries.* 92

CHAP. XII. *Zapata lie connoiſſance avec Madame d'Orville.* 102

CHAP. XIII. *Zapata expoſé aux piéges que Madame d'Orville tend à ſon innocence.* 108

CHAP. XIV. *Zapata, par le conſeil de M. des Roches, ſort victorieux du danger qu'il court dans la fréquentation de Madame d'Orville.* 114

CHAP. XV. *Vengeance de Madame d'Orville.* 122

CHAP. XVI. *Zapata quitte la ville : il y revient pour venger l'inſulte faite à ſon père.* 129

CHAP. XVII. *Zapata revoit MM. d'Or-*

ſeuille & Corſan. 139
CHAP. XVIII. *Suite de la liaiſon des Zapata avec M. d'Orfeuille.* 146
CHAP. XIX. *Concluſion.* 150

Fin de la Table de cette Partie.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Mémoires de Rigobert Zapata*, & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 20 Mars 1778. *Signé*, LOURDET, Profeſſeur Royal.

PRIVILÉGE GÉNÉRAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sr. *Carré de la Rue*, Libraire à Lille, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Mémoires de Rigobert Zapata*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de dix années conſécutives, à compter de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en

introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ſes hoirs ou ayans-cauſe, à peine de ſaiſie & confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrés tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur de HUE DE MIROMENIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvres, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'ori-

ginal. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Verſailles, le vingt-cinquiéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-huit, & de notre règne le cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N.o 1305, folio 39, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris ce 28 Novembre 1778. A. M. LOTTIN, l'aîné, Syndic.